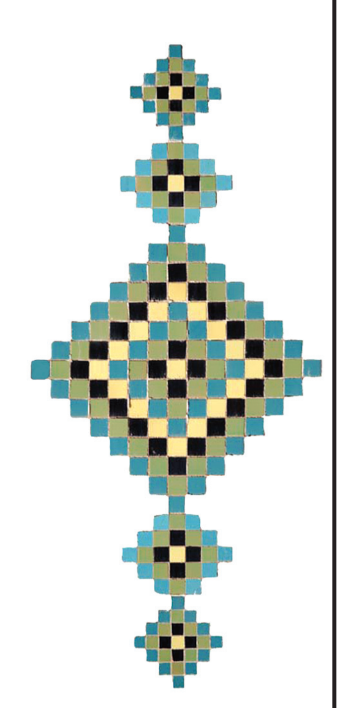


LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 91, Juin 2013, 8e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
La province d'Ilâm:
terre de civilisation
de la protohistoire
à l'ère moderne
www.teheran.ir




*La Revue de Téhéran*

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

**Direction**
Mohammad-Javad Mohammadi

**Rédaction en chef**
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

**Secrétariat de rédaction**
Arefeh Hedjazi

**Rédaction**
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

**Graphisme et mise en page**
Monireh Borhani

**Correspondants en France**
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

**Correction**
Béatrice Tréhard

**Site Internet**
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani



Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**



Imprimé par Iran-Tchap


Recto de la couverture:
***Hauteurs de Vijdaroon, ville Malekshâhi, province d'Ilâm***



# Sommaire

## CAHIER DU MOIS



## CULTURE

### Repères










Premier mensuel iranien
en langue française
N° 91 - Khordâd 1392
Juin 2013
Huitième année
Prix 2000 Tomans
5 €








**www.teheran.ir**

### Littérature



### Entretien

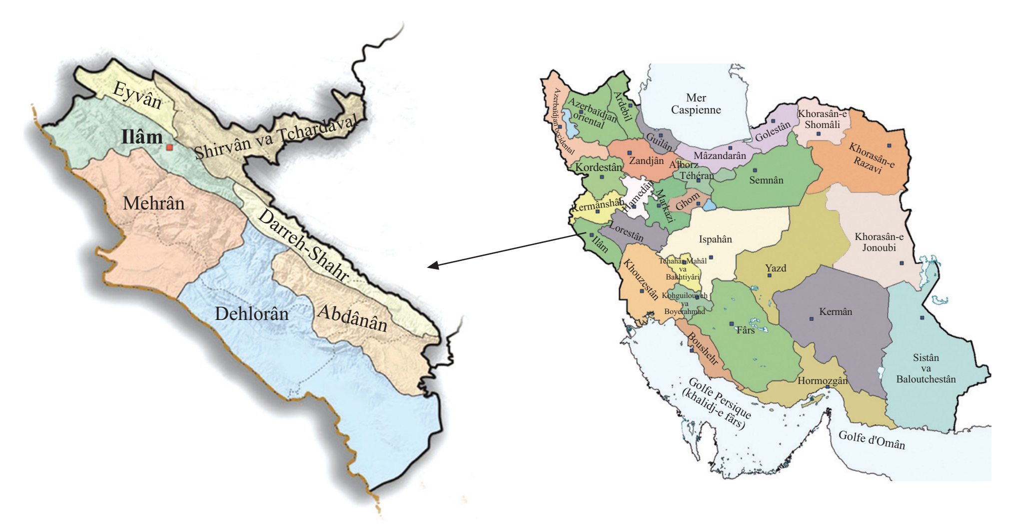


## PATRIMOINE

### Itinéraire

# Géographie de la province d'Ilâm

Ali Mokhtâri Amin




La province d'Ilâm est l'une des 30 provinces de l'Iran. Située à l'extrême ouest du pays avec ses 19 086 km² de superficie, elle se trouve dans une zone élevée et montagneuse. La capitale de cette province est la ville d'Ilâm et elle est bordée par l'Irak à l'ouest, au sud par la province du Khouzestân, à l'est par la province du Lorestân et au nord par la province de Kermânshâh.

En termes de climat, Ilâm possède des conditions climatiques uniques, autrement dit, les saisons à Ilâm s'emmêlent tant que les pics de températures élevées, basses ou tempérées s'avoisinent constamment. Alors que dans le nord de la province, l'air froid et neigeux de la montagne domine, les températures sont de plus en plus clémentes vers le sud et les paysages de montagne deviennent des plaines vertes à la nature agréable et fraîche. Malgré la récession de la vie nomade en Iran, la moitié des habitants de cette province mène toujours une vie nomade et ceci pourrait permettre le développement d'un tourisme rural nomade.

La grotte de Majareh, celle de la Chauve-souris, les sources thermales de Dehlorân, les paysages sauvages des parcs naturels d'Abdânân, les cascades



▲ *Région de Tcham-Ab (Chamaw), ville d'Abdânân*



▲ *Les sources thermales de Dehlorân*

de Marbareh, les forêts et zones de chasse de la région de Mehrân sont parmi les attractions naturelles de cette région. On peut ajouter à cette liste les forêts de Chaghâsabz, Khourân, Kabir-kouh et Tarijânau, qui forment des biosystèmes superbes uniques, notamment en raison des espèces de plantes endémiques de la région.

La province d'Ilâm, région habitée depuis plusieurs millénaires, possède aujourd'hui cinq grandes villes, réputées pour leur histoire très ancienne, et l'écotourisme, principale source de revenus touristiques de la province, en raison essentiellement des forêts de la région.

Le chef-lieu de la province d'Ilâm est la ville d'Ilâm, ville de vallée entourée de montagnes couvertes de forêts. Le climat y est frais et sec en été et froid en hiver. Cette ville est également réputée pour sa beauté, marquée d'un côté par sa géographie propice à l'écotourisme et de l'autre, par son histoire plurimillénaire. Ilâm est ainsi entourée de sites archéologiques mais aussi de lieux de plaisance et de randonnées, tels que Tangeh Arghavân, longé par une rivière de montagne et situé à 3 km dans le nord-est de la ville sur le chemin de la gorge «Ghouchali», dont la variété florale et verdoyante, notamment ses fameuses

La grotte de Majareh, celle de la Chauve-souris, les sources thermales de Dehlorân, les paysages sauvages des parcs naturels d'Abdânân, les cascades de Marbareh, les forêts et zones de chasse de la région de Mehrân sont parmi les attractions naturelles de cette région.



▲ *Tangeh Arghavân situé à 3 km dans le nord-est de la ville d'Ilâm*

fleurs pourpres en font un paysage magique. Cette gorge magnifique est le principal lieu de randonnée des habitants. Quant aux sites historiques plus récents, on peut citer la citadelle de Vâli ou Ghal-e Vali. Cette citadelle, dont les origines demeurent inconnues, a été rénovée en 1907 par l'architecte Hâdj Darvish, pour le compte de Gholâmrezâ Khân, homme politique influent de l'époque, pour devenir un petit château, lequel, bâti d'abord dans un espace ouvert, a été ensuite entouré par de nombreux bâtiments.



▲ *Autel de feu de Siâhgol, ville d'Eyvân*

La ville d'Eyvân est la deuxième ville de cette province par son importance. Située au nord-ouest de la province, à une altitude de 1170 mètres, elle est surtout connue pour la richesse de son patrimoine protohistorique et archéologique, notamment datant des âges du fer et du bronze. Les sites archéologiques concernant ces époques sont surtout des tombeaux. D'importants monuments de cette ville, comme l'Autel de feu de Siâhgol, le site de la gorge de Reno et Kouchk ou l'Arc de Shirin et

Farhâd, monument symbolisant l'amour et la nostalgie et datant de la période sassanide, racontent longuement la culture et la civilisation de cette ville et de cette région habitées depuis l'âge du fer.

Dehlorân est la troisième ville de cette province. Depuis toujours connue sous ce même nom, cette ville est située au pied de la montagne Dinârkouh. Les vestiges archéologiques découverts dans cette ville et ses alentours montrent qu'elle a été habitée dès l'époque du fer et qu'elle a été une ville très importante durant la période sassanide. La présence de dizaines d'anciennes collines archéologiques prouve également cette ancienneté. Géographiquement, Dehlorân est l'une des zones stratégiques de la province d'Ilâm et cet emplacement particulier a toujours été un facteur de destruction au cours de son histoire. La dernière illustration de cette situation a été la guerre Iran-Irak où cette ville a été la plus touchée de toute la région. Après la fin de la guerre, cette ville fut reconstruite et elle est devenue un pôle touristique. Economiquement, Dehlorân est également riche de ses puits de pétrole et de gaz, bien que ses habitants se consacrent pour la majorité à l'agriculture.



▲ *Montagne Kabir-kouh, ville de Darreh-Shahr*

La quatrième ville d'importance de cette



▲ *Pont Gâvmishân sur la rivière Seymareh, ville de Darreh-Shahr*

province est la ville de Darreh-Shahr, elle aussi ville historique, qui a été plusieurs fois détruite durant l'histoire. Parmi ces attaques, on peut citer celles successives des Assyriens durant l'Antiquité et celle des Arabes au VIIe siècle. D'après certains archéologues, l'actuelle Darreh-Shahr est l'ancienne ville de «Madaktv», l'une des capitales des Elamites. Darreh-Shahr a été ainsi la première ville élamite rasée durant l'invasion d'Assurbanipal, le dernier roi assyrien. Cette ville a été rebâtie durant la période parthe et s'est épanouie sous le règne des Sassanides.

D'après certains archéologues, l'actuelle Darreh-Shahr est l'ancienne ville de «Madaktv», l'une des capitales des Elamites. Darreh-Shahr a été ainsi la première ville élamite rasée durant l'invasion d'Assurbanipal, le dernier roi assyrien.

Les archéologues ont pu ainsi mettre à jour, à peu de distance de la ville actuelle, les restes d'une ville sassanide, dont les carrefours, les rues et les passages piétons, dessinés avec une précision remarquable, montrent l'importance. La ville de Darreh-Shahr est située au pied de la montagne Kabirkouh, côtoyant, en plus de la ville antique sassanide, la belle rivière Seymareh. La région étant riche en eau, l'agriculture et l'élevage y sont bien développés.

Dernière ville importante de la province d'Ilâm, Shirvân va Tchardâval, est également une ville historique ancienne, dont le passé remonte à la période protohistorique. Cette ville a également été importante durant l'ère sassanide et de nombreux vestiges de ce qui a été l'ancienne ville de Shirvân à l'époque sassanide sont encore à contempler au nord de la rivière Seymareh. ■



▲ *Grotte de Sâzin (Tangeh Sâzin), ville de Shirvân va Tchardâval*



▲ *Citadelle de Vâli ou Ghal-e Vali, époque qâdjâre, ville d'Ilâm*



▲ *Cascade de Darband Badreh, montagne Kabir-kouh, Ilâm*



▲ *Montagne de Ghalâghirân, ville de Dehlorân*

# Brève histoire de la province de l'Ilâm

Esfandiâr Esfandi
Université de Téhéran
Afsâneh Pourmazâheri



▲ *Vue de la ville d'Ilâm; photo: Ali Hayâtiniâ*

L'actuel Ilâm, situé entre le plateau iranien et l'Irak, a toujours bénéficié au cours de son histoire, d'un statut stratégique particulier. De là les nombreuses excavations archéologiques dont il fit l'objet, notamment au XIXe siècle.

Riche histoire que celle des métamorphoses patronymiques successives de la province de l'Ilâm. Elle tient son nom d'une appellation babylonienne qui signifiait originellement "région haute et montagneuse", d'un lieu que les autochtones situaient à l'ouest de leur territoire et qui jouissait des mêmes particularités que leur propre territoire. «Ellamu» ou «Ellamutu», probablement d'origine assyrienne, voulait dire «montagne». Cette région donc, portait dans le passé de nombreux patronymes. Selon les sources écrites, son nom le plus ancien fut «Arboush» ou «plaine d'Arboush». Antérieurement au XIIIe siècle av. J.-C., elle a aussi porté l'appellation d'Arbouhân. Avant qu'ait eu lieu l'invasion d'Alexandre le Grand, «Arbouh» avait déjà changé pour «Sabad» et ce fut sous les premières dynasties arabes que la région prit le nom de Mâsabadân.[1]

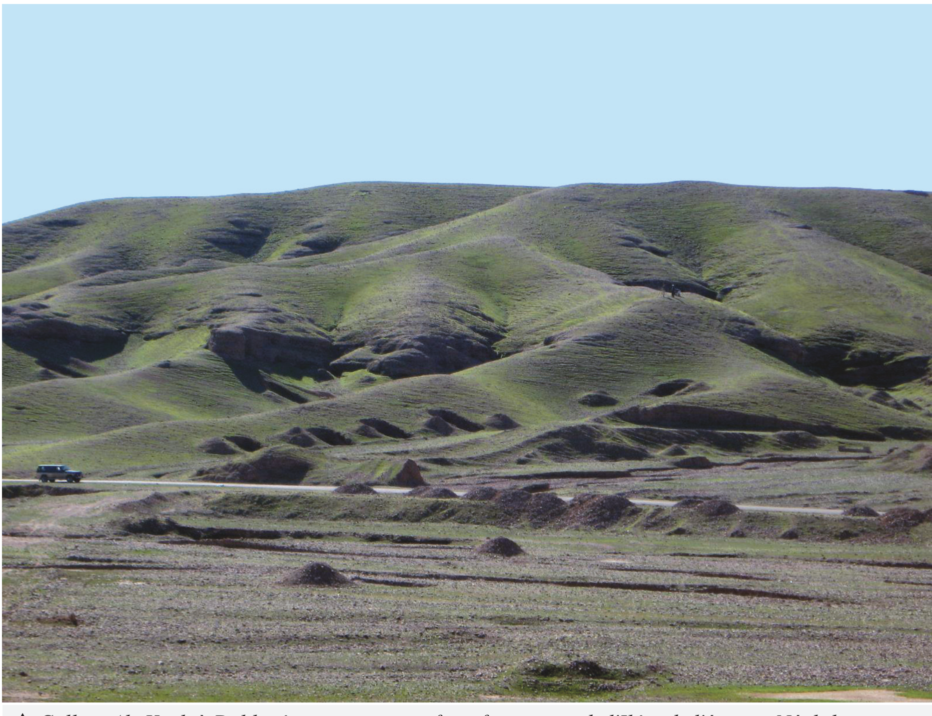
Strabon, géographe et historien de la période hellénistique, également rattachée, par son propos, à la période romaine, évoqua à plusieurs reprises cette région en la nommant Mâsâbâtis[2]. Pline, écrivain et naturaliste romain, retint le nom de Mozobâten pour son *Histoire naturelle*, monumentale encyclopédie écrite au Ier siècle, pour la rédaction de laquelle il avait alors consulté pas moins de 2000 ouvrages appartenant à 500 auteurs différents.[3] Les habitants de l'actuel Ilâm étaient, selon Ptolémée, les Sâmbâtâïs. Cet astronome et astrologue du IIe siècle avait eu recours, pour la réalisation de sa *Géographie*, à une somme compilée de connaissances relative à la géographie mondiale de l'époque d'Hadrien. Quand aux données relatives aux Empires perse et romain, qui ne manquent pas dans son ouvrage, c'est aux travaux d'un géographe nommé Marius de Tyr qu'il les doit.[4] Les Elamites écrivaient eux-mêmes le nom de leur région en cunéiforme comme Haltâmi et les spécialistes pensent qu'il était prononcé Eltâmat et signifiait «le Territoire de Dieu» dans leur parler.

Cette région fut habitée pendant la préhistoire par des troglodytes puis par des nomades qui tiraient l'essentiel de leurs subsistances de la chasse, comme l'attestent les refuges et les habitations rocheuses remontant à l'époque paléolithique et retrouvés majoritairement dans la vallée de Halilân et le détroit de Ghoutch-Ali, ainsi qu'à Arghavân, ville homonyme de cette province. Suite aux fouilles menées dans cette partie de la province, il s'est avéré que l'homme paléolithique occupait lesdites demeures il y a déjà deux millions cinq cents mille années, et qu'il continua à les occuper jusqu'à dix mille ans av. J.-C. La majeure partie des excavations, notamment celles menées par Arthur Christensen, iranologue danois du début du XXe siècle[5], ont permis de mettre à jour de nombreux vestiges qui apportent de précieux éclairages sur le mode de vie des habitants de la vallée de Halilân, vers la fin du Néolithique, autrement dit au Ve et VIe millénaire av. J.-C.

La colline Ali-Kosh à Dehlorân est un reste significatif et unique de l'Ilâm de l'époque Néolithique. Selon la thèse soutenue par l'archéologue australien Vere Gordon Childe[6] la région est devenue pour ses habitants, au cours de la Révolution Néolithique, le décor d'un bouleversement rapide et radical du mode de vie, marqué par le passage d'une économie de prédation à base de chasse et de cueillette, à une économie de production marquée notamment par l'agriculture et l'élevage.[7] A la suite des travaux de l'archéologue américain Frank Hole, au cours des années 1961 et 1962, les vestiges architecturaux et les outillages déterrés dans cette contrée, et qui datent des VIe et VIIe millénaires av. J.-C., confirment la formation, au cours de cet intervalle, des premières communautés humaines et donc des premiers villages dans la région.[8]

> Ilâm tient son nom d'une appellation babylonienne qui signifiait originellement "région haute et montagneuse", d'un lieu que les autochtones situaient à l'ouest de leur territoire et qui jouissait des mêmes particularités que leur propre territoire. «Ellamu» ou «Ellamutu», probablement d'origine assyrienne, voulait dire «montagne».

A la suite des fouilles effectuées dans la colline Gourân, située au cœur de la vallée de Halilân, les archéologues ont



▲ *Colline Ali-Kosh à Dehlorân, un reste significatif et unique de l'Ilâm de l'époque Néolithique*

pu mettre à jour des couches historiques remontant au VIIe millénaire av. J.-C.

> On a retrouvé également dans la région de l'Ilâm et dans ses alentours de hauts fourneaux destinés à la fonte des métaux, selon les spécialistes, parmi les premiers dans leur genre en Mésopotamie. C'est la raison pour laquelle les experts estiment que cette contrée a joué un rôle incontournable dans le développement de l'industrie du métal au cœur des régions occidentales de l'Asie.

Ces excavations ont permis de dévoiler un village semi-nomade dont les habitants recouraient majoritairement au bois pour bâtir leurs abris. Vers la fin du même millénaire, ce village fut transformé en véritable bourg. La brique y prit rapidement la place du bois dans les travaux de construction.

On a retrouvé également dans la région de l'Ilâm et dans ses alentours de hauts fourneaux destinés à la fonte des métaux, selon les spécialistes, parmi les premiers dans leur genre en Mésopotamie, alimentés grâce aux mines situées non loin des montagnes Zagros, autrement dit, près de la région Poshtkouh ou encore, de l'Ilâm d'aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle les experts estiment que cette contrée a joué un rôle incontournable dans le développement de l'industrie du métal au cœur des régions occidentales de l'Asie.

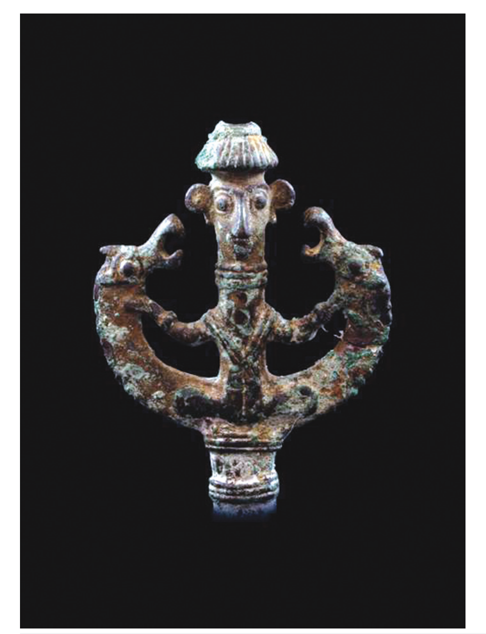
L'âge de bronze, au IIe millénaire av. J.-C. environ, correspond à l'âge d'or de la technologie des civilisations proto-élamite et élamite, et donc à la période où arrivèrent les Kassites et les Elamites, précurseurs incontestés dans le maniement du bronze. A cette époque, divers outils faits de différents alliages

de métaux furent créés notamment à base de cuivre et d'étain. Des techniques de métallurgie nouvellement acquises furent, dans ce but, mises en application. Il est à noter entre parenthèses que les travaux de classification archéologique du préhistorien Nicolas Mahudel ont permis de réviser la chronologie des différents âges de l'histoire et de replacer l'âge de bronze (dont il est ici question) en position médiane, entre l'âge de la pierre et l'âge du fer. Cette thèse qui avait tout d'abord été rejetée à plusieurs reprises par les autorités archéologiques, fut finalement acceptée et publiée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1740 sous le titre "*Les Monuments les plus anciens de l'industrie des hommes, des Arts et reconnus dans les pierres de Foudres*."[9]

Plusieurs expéditions archéologiques ont effectué des recherches dans la province de l'Ilâm afin de prouver l'appartenance de cette province aux grandes civilisations kassite et élamite. La plus importante fut l'expédition menée par L. Vanden Berghe qui se concentra sur les cimetières de l'Ilâm notamment ceux de Varkaboud, Tcham Jabeh, Djoub-Gohar, Damgar-Partchineh et Bordbâr-Tchenâr-Bâshi.[10]

La civilisation de la province de l'Ilâm prit son essor pendant le premier tiers de l'âge de bronze (1800 à 1400 av. J.-C. environ). De cette époque ancienne, le vestige le plus fameux qu'il nous est encore possible d'admirer est la colline de Patk à Moussiân, mais aussi l'inscription cunéiforme connue sous le nom de Golgol Malekshâhi qui fut saisie en guise de trophée de guerre par les Assyriens au moment de la conquête de l'Ilâm. A en croire les "Ilâmologues" de métier, notamment les spécialistes de l'âge du bronze, la colline Patk à Moussiân correspondrait à l'ancienne ville de Madaktou, la capitale perdue de l'ancien Ilâm.[11]

Malgré les conflits plurimillénaires entre la région actuelle de l'Ilâm, les dynasties régnant en Mésopotamie et les tentatives successives de mainmise de ces dernières sur les riches mines de lapis-





▲ *Objets en bronze trouvés dans la région Poshtkouh ou Ilâm d'aujourd'hui*



▲ *Pont Gâvmishân, ville de Darreh-Shahr*

lazuli, de cuivre, de fer et sur les ressources naturelles (notamment le bois) des régions iraniennes, les habitants de l'Ilâm parvinrent à conserver l'autonomie de leur précieux territoire.

La fin du IIIe millénaire et les débuts du IIe millénaire av. J.-C. marquèrent l'entrée de la terre et des habitants de l'Ilâm dans une ère politique et historique mouvementée. Les conflits avec les voisins Akkadiens, Sumériens, Babyloniens et Assyriens devinrent le lot quasi quotidien de la population.

La fin du IIIe millénaire et les débuts du IIe millénaire av. J.-C. marquèrent l'entrée de la terre et des habitants de l'Ilâm dans une ère politique et historique mouvementée. Les conflits avec les voisins Akkadiens, Sumériens, Babyloniens et Assyriens devinrent le lot quasi quotidien de la population. A la suite de l'occupation de la région par les Sumériens, puis par les Babyloniens et les Elamites au cours du IIe millénaire av. J.-C., l'Ilâm tomba sous le contrôle des Kassites au XIVe siècle av. J.-C. avant de retrouver son indépendance à la fin du XIVe siècle.

Ainsi deux siècles plus tard, plus précisément entre les années 1207 et 1171 av. J.-C. la province de l'Ilâm, qui venait de traverser une période faste, retomba sous l'emprise des Babyloniens et l'ensemble du territoire iranien.[12] Les VIe et VIIIe siècles av. J.-C. furent marqués par les guerres successives entre les Assyriens et les Iraniens. Sous le règne d'Assurbanipal (roi d'Assyrie au VIIe siècle av. J.-C.), la région fut attaquée et un grand nombre d'habitants massacrés. Sa brutalité n'épargna pas même les rois morts dont les dépouilles furent exhumées et envoyées à Ninive.[13]

A l'époque Mède, 708-550 av. J.-C., la province de l'Ilâm faisait partie de l'Etat de Cyaxare (ou Hovakhshathra) fils de Phraortès et souverain du royaume mède de 625 à 585. Autrement dit, l'Ilâm occupait le huitième satrape de la dynastie Mède.[14] Etant dirigé avec fermeté par un solide pouvoir central et bénéficiant de sa proximité avec les grandes villes de l'époque telles que Suse, Ecbatane et Bisotoun, l'Ilâm put devenir un lieu stratégique de première importance.[15]

A l'époque Achéménide, cette province fut gérée sous l'égide des rois achéménides, notamment Cyrus Ier, souverain d'Anshan, et Cambyse Ier, père de Cyrus II qui, d'après Hérodote, fut le vassal du roi des Mèdes, Astyage et qui épousa la fille de ce dernier, Mandane.[16] Avant l'arrivée au pouvoir de Cyrus II (Cyrus le grand), ces derniers n'exerçaient aucun pouvoir concret sur cette contrée et l'Ilâm appartenait dans la pratique au roi de Babylone et d'Assyrie. Après son arrivée au pouvoir en 550 av. J.-C., Cyrus le Grand prit soin d'élargir son règne à la Perse entière, y compris à la province de l'Ilâm. Ainsi, il partagea son territoire en vingt satrapes et désigna un gouverneur pour chaque satrape. L'Ilâm devint alors partie intégrante d'un satrape élamite. Sous Darius Ier, cette province aspira à plusieurs reprises à l'indépendance. Elle fut ainsi la première à se rebeller contre le pouvoir central et menaça l'équilibre hégémonique interne du pays avec plus de trois révoltes en moins de cinq ans. Pourtant, chacune de ces tentatives furent autant d'échecs car aussitôt réprimées par Darius Ier.[17]

A la suite de la mort de Darius III et de la mainmise d'Alexandre le Grand sur les territoires achéménides, ceux-ci furent partagés entre ses généraux et la province de l'Ilâm fut intégrée aux satrapes du Grand Mède. A l'époque séleucide et arsacide, la province de l'Ilâm, comme d'autres provinces iraniennes, tomba sous contrôle du pouvoir central. A la suite des fouilles archéologiques effectuées dans la colline de Farrokh-Abâd à Dehlorân, on a découvert qu'à cette époque, cette communauté était incluse dans le nouvel Etat de l'Ilâm. Les objets appartenant aux différentes communautés de l'époque ont amené les archéologues à considérer que la plupart des habitants de la région menaient une vie nomade et se déplaçaient uniquement le long des rivières et dans les vastes plaines. Sous les Arsacides qui régnèrent de 250 av. J.-C. jusqu'en l'an 225 ap. J.-C., l'Ilâm et le Lorestân étaient les principaux lieux stratégiques de gouvernance. Au cours de la première moitié du règne des roi arsacides, l'art et l'architecture furent fortement imprégnés de tendances hellénistiques mais vers la fin de cette période, l'architecture et l'urbanisme connurent un grand essor et donnèrent naissance à la magnificence de l'art sassanide.[18]

Après son arrivée au pouvoir en 550 av. J.-C., Cyrus le Grand prit soin d'élargir son règne à la Perse entière, y compris à la province de l'Ilâm. Ainsi, il partagea son territoire en vingt satrapes et désigna un gouverneur pour chaque satrape. L'Ilâm devint alors partie intégrante d'un satrape élamite.

Le progrès fut une fois de plus au rendez-vous pour la région de l'Ilâm sous les Sassanides (224-651 ap. J.-C.) notamment, et comme à l'accoutumée, grâce à sa situation géostratégique. Située entre Ctésiphon (proche de la ville actuelle de Bagdad), la capitale des

Sassanides, et les autres cité-Etats importantes comme Suse, Bisotoun et Fârs, cette province vécut un grand mouvement de mutation urbaine surtout dans le domaine des ponts et chaussées et celui des forteresses. Quelques-uns de ces monuments font aujourd'hui partie des pièces maîtresses du patrimoine architectural de cette époque comme le pont Gâvmishân, Tcham Namashte, Kour o Doute, la forteresse Sâm et Hezâr Darreh, les villes historiques comme Sirvân, et les temples du feu comme celui de Moushekân et Siâhgol ainsi que le fameux Arc de Shirin et Farhâd.

Lorestân se trouvait être un dénommé Hormozân. A la suite de sa défaite contre les Arabes, il se réfugia au sein de sa tribu et de sa ville qu'il fortifia avec armes et hommes pour tendre aux Arabes un guet-apens dans le champ de Mishân, en bordure de la rivière Tiri.

Pendant cette période, l'Ilâm fut divisé en deux parties, Mehrdjândak à l'est, avec sa capitale Simreh (aujourd'hui Darreh Shahr) et Mâsabzân à l'ouest, dont la principale ville était Siravân. On suppose que s'y trouvait le palais d'Anushiravan ou Khosro Ier. Avant que cette partie de la province ne soit anéantie par un énorme tremblement de terre, elle faisait partie des terres prospères et peuplées de l'Iran.[19] Un autre site appartenant à la province de l'Ilâm qui concerne une période décisive pour la région à l'époque sassanide abrite les vestiges du détroit de Vahram VI ou Bahrâm-e-Choubin (général, chef d'état-major et ministre de la guerre sous le règne de Hormizd IV), un monument érigé en l'honneur du général sassanide et situé à Darreh Shahr. Celui-ci chassa du trône le roi Khosro II, fils du roi Hormizd IV, appelé Khosro Parviz et le talonna jusqu'à Rome où ce dernier venait de trouver asile. Celui-ci, après s'être marié avec la fille de l'empereur romain de l'époque, parvint ensuite à réunir ses troupes pour revenir en Perse et reconquérir le trône. Il existe de nombreux contes et poème relatant les exploits de Vahram VI, comme c'est le cas d'ailleurs pour beaucoup de héros des cycles épiques de la tradition littéraire iranienne.[20]

La conquête arabe débuta en 637 ap. J.-C. sous le califat d'Omar. Après s'être emparés de Ctésiphon, la capitale de l'empire sassanide, les musulmans vainquirent l'armée sassanide à Nahâvand entre 641 et 642. L'Iran fut assez rapidement conquis, sans avoir opposé aux assaillants une trop forte résistance. On sait, sources historiques à l'appui, que les habitants de cette province accueillirent l'islam à bras ouverts et que ce territoire, au début de la conquête arabe, fit partie du califat musulman dont le cœur du pouvoir se situait alors à Koufa et à Bassora. La ville la plus importante de la province en ce début de règne musulman était la ville de Simreh qui donna plus tard lieu à d'importantes excavations de vestiges décoratifs, architecturaux et urbains, notamment des moulures finement rehaussées par des lignes d'écriture coufique.[21]

Au moment de la conquête arabe de l'Iran, le gouverneur de l'Ilâm, du Khouzestân et du Lorestân se trouvait être un dénommé Hormozân. A la suite de sa défaite contre les Arabes, il se réfugia au sein de sa tribu et de sa ville qu'il fortifia avec armes et hommes pour tendre aux Arabes un guet-apens dans le champ de Mishân, en bordure de la rivière Tiri. La bataille s'engagea et s'acheva au

profit des Iraniens dont les adversaires, à bout de force, durent se retirer du champ de bataille.[22] Suite à sa victoire et pour défendre les habitants de Fârs contre les Arabes, l'infatigable Hormozân conduisit une expédition vers Ahvâz. Après quelques jours de bataille, il fut emprisonné et amené à Médine auprès d'Omar, le calife musulman, pour être converti à l'islam de gré ou force. Voilà pourquoi, vengeance oblige, quand il arriva au pouvoir, son fils Azine rassembla une énorme armée et se rendit à Mâsabadân pour croiser le fer avec les Arabes.[23] Omar, à son tour, envoya une armée à sa rencontre afin d'empêcher sa progression. Les deux troupes se rencontrèrent à Handaf. Azine fut tué pendant le combat. Après sa mort, son armée ébranlée se retira du champ de bataille. C'est ainsi que Mâsabadân entra à Koufa dirigé par les califes omeyyades puis devint protectorat des Marwanides au début du VIIIe siècle, avant de tomber dans l'escarcelle des Abbassides à partir de la seconde moitié du même siècle.[24]

Sous les Abbassides (750-1258), dynastie suivant celle des Omeyyades, et parallèlement aux insurrections d'aspiration indépendante survenues en Espagne, Hâroun al-Rashid (786-809) dût apaiser le mécontentement des Iraniens. Il fit par conséquent éliminer les vizirs Barmakides en 803, famille originellement zoroastrienne qui adopta l'islam et dont les membres occupèrent des postes décisifs sous le règne des Abbassides.[25] Cette action ne résolut pas pour autant le problème et les troubles se poursuivirent en Iran, contre le califat abbasside, notamment dans la province de l'Ilâm. La région était à l'époque dirigée par Ali ibn-e Hesham, l'un des gouverneurs de Ma'moun Abbasside (786-833), deuxième fils d'Hâroun al-Rashid. Elle devint l'un des principaux lieux d'agitation pour ceux parmi les Iraniens qui aspiraient à l'indépendance.



▲ *Tangeh Bahrâm-e-Choubin, Darreh-Shahr*



▲ *Forteresse Sâm, village de Cham-Bour, Shirvân va Tchardâval*

A l'époque des Bouyides, l'Ilâm fut gouvernée par Ali Bouyeh (l'un des gouverneurs de Mardavij ben Ziyâr, premier des émirs Zyarides (928-1043) qui précédèrent les Bouyides (934-1055)) et ensuite par son frère Rokn-od-Doleh. Après celui-ci Fakhr-od-Doleh, puis Azd-od-Doleh et finalement Mo'bed-od-Doleh gouvernèrent successivement toutes les régions iraniennes, y compris l'actuel Ilâm. C'est pourtant à la suite de la mort d'Azd-od-Doleh que la dynastie hassanwahide décida de prendre en main la gouvernance de cette région. C'est après la mort du dernier des Bouyides que cet objectif fut atteint. D'origine kurde, les Hassanwahides (959-1015) furent de fervents amateurs de l'art musulman et, sous leur patronage, de nombreux caravansérails et mosquées (trois mille environ) furent construits.[26]

Après la chute de la dynastie hassanwahide et l'arrivée au pouvoir de la dynastie Atâbak, Shâhverdi-Khân nommé à la tête de la dynastie atâbak, désigna Hossein-Gholi Khân Feyli gouverneur de la ville de Khorram-Abâd. Celui-ci fit graver de nombreuses inscriptions et ordonna la construction de forteresses, de canaux souterrains aux quatre coins de son territoire, surtout dans la province de l'Ilâm et en bordure de la rivière Kandja-Tcham. Malheureusement, en raison du développement urbain, un grand nombre de ces sites ont aujourd'hui disparu. Concernant cette période historique, ce qui intéresse en particulier les historiographes est surtout l'indépendance relative des gouverneurs de la dynastie de Myreh à Darreh-Shahr, qui comprenait à l'époque les territoires Lors.

Jusqu'à la première moitié du Xe siècle, la vie urbaine garda son plein essor dans cette province mais suite à un tremblement de terre ravageur ainsi qu'à la destruction de la quasi-majorité des structures de la ville, la vie sédentaire céda la place à la vie nomade. Dans les ouvrages majeurs des historiens de renom comme Yaghout Homavi, Ebn-e Assir, Hamdollâh Mostowfi, Tabari, etc., on remarque l'allusion faite à cet évènement important à la suite duquel vingt mille habitants de la ville de Simreh périrent sous les débris tandis que le restant de la population émigrait ailleurs. Ceci explique la disparition progressive de cette ville. Alard (ancien nom de la ville actuelle d'Ilâm) était à l'époque une région verdoyante. De plus, la ville jouissait de sa proximité avec le centre du pouvoir abbasside. Elle devint ainsi le lieu de repos et de distraction de prédilection des rois et de leur entourage. C'est dans cette même ville que le frère d'Hâroun al-Rashid, un dénommé Al-Mahdi Bellâh, perdit la vie au cours d'une séance de chasse et fut enterré. Son mausolée au nom de Seyeh Meh-Ye, fut transformé en parc au cours de la seconde moitié du XXe siècle.

Au début du XIIe siècle, le Lorestân fut divisé en deux parties, le «grand Lor»

et le «petit Lor». Le petit Lor comprenait Khorramâbâd et l'Ilâm. Avant l'attaque des Mongols et après la chute des Ilkhânides, ces deux régions étaient dirigées par des gouverneurs semi-indépendants qu'on nommait les " Atâbaks". En 1169, Shodjâoddin Khorshid prit en main la gestion de l'ensemble du petit Lor. C'était quelqu'un d'honnête et grâce à son savoir-faire politique et à son sens de la stratégie, il parvint à agrandir toujours plus son territoire en consolidant les soubassements géopolitiques du petit Lor.[27]

Après l'arrivée au pouvoir des Safavides, le grand Lor prit l'appellation de Bakhtiâris et le petit Lor celui du Lorestân Feyli. Les Atabeks du Lorestân payaient leurs impôts à Bagdad au temps de l'anarchie des débuts du pouvoir safavide et sous la pression exercée par l'Etat ottoman. Plus tard, avec la consolidation de l'Etat safavide, ils décidèrent de les soutenir. Les gouverneurs de ce territoire, notamment le roi Rostam, et son fils Oghour, entretenaient dans l'ensemble de bonnes relations avec les rois safavides dont le centre du pouvoir était situé à Ispahan. Malgré cela il arrivait que quelques-uns s'insurgeassent contre le pouvoir principal. Djahânguir entre autres, deuxième fils du roi Rostam et frère d'Oghour. C'est après la mort de celui-ci, au cours d'une bataille livrée contre l'armée du roi safavide, que l'on coupa de nouveau cette région en deux parties, le Poshtkouh et le Pishkouh. Après cette division, le chaos succéda à la guerre pour perdurer, dans cette région et dans les alentours.[28]

Les gouverneurs de ce territoire, notamment le roi Rostam, et son fils Oghour, entretenaient dans l'ensemble de bonnes relations avec les rois safavides dont le centre du pouvoir était situé à Ispahan.

A l'époque afsharide, du nom d'une dynastie semi-autonome du XVIIIe siècle, l'Ilâm subit de nombreuses attaques de la part de l'Etat ottoman. En 1724, Nâder



▲ *Temple du feu Chârtâghi, époque sassanide*



▲ *Arc de Shirin et Farhâd, ville d'Eyvân, époque sassanide*

L'époque contemporaine coïncide avec l'arrivée au pouvoir de Rezâ Shâh et la défaite du dernier gouverneur de la province de l'Ilâm, Gholâm-Rezâ Khân Feyli, et sa fuite en Iraq. Cela marque de surcroît la fin de la féodalité en Iran et notamment dans la province d'Ilâm.

Shâh Afshâr entra en guerre contre les Ottomans et parvint à défaire leur armée près de Hamedân. En même temps les Afghans assiégèrent le Khorâssân et Nâder Shâh fut forcé de détourner son armée pour leur faire face. Entre temps, Shâh Tahmasp II chargea les armées ottomanes et fut vaincu. Par conséquent, Shâh Tahmasb signa la même année un contrat avec les Ottomans qui plaça l'Ilâm et le Lorestân sous contrôle turc. Ayant appris la nouvelle, Nâder Shâh s'indigna et refusa les termes du contrat. C'est la raison pour laquelle les attaques et les contre-attaques de ces deux pays se poursuivirent jusqu'en 1738.

A l'époque Zand et à l'arrivée au pouvoir de Karim Khân Zand (1760-1779), celui-ci détrôna le gouverneur du Lorestân et de l'Ilâm, Esmâïl Khân. Celui-ci, incapable d'accepter une telle défaite, résista au nouveau gouverneur et, après sa seconde défaite, se réfugia dans la montagne. Il y demeura jusqu'à la mort de Karim Khân et reprit la gestion de la région après l'arrivée au pouvoir d'Aghâ Mohammad Khân, fondateur de la dynastie qâdjâre (1786-1925). Sous les Zands, l'Ilâm perdit progressivement de son importance. La seule œuvre digne d'intérêt parue à cette époque est l'ancien tombeau d'Ali Sâleh "Khâseali" qui remonte aux Zands, rénové et conservé jusqu'à ce jour.[29] Sous Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr, Esmâïl Khân régna sur l'Ilâm mais, l'estimant insuffisamment compétent, Aghâ Mohammad Khân le destitua et nomma à sa place Aligholi comme gouverneur de l'Ilâm. Quelques années plus tard, sous Fath Ali Shâh Qâdjâr, le Lorestân fut de nouveau divisé en deux parties: la région de Pochtkouh (l'Ilâm) et le Pichekouh (Khorram-Abâd). Après la mort d'Esmaïl Khân, c'est à Hassan Khân, fils de Mohammad Khân, que revint le pouvoir. Il régna quarante ans sur l'Ilâm et la région de Pochtekouh et transmit le pouvoir à ses enfants après sa mort.[30]

L'époque contemporaine coïncide avec l'arrivée au pouvoir de Rezâ Shâh et la défaite du dernier gouverneur de la province de l'Ilâm, Gholâm-Rezâ Khân Feyli, et sa fuite en Iraq. Cela marque de

surcroît la fin de la féodalité en Iran et notamment dans la province d'Ilâm. Ceux qui le précédèrent dans la lignée des Feyli, étant désignés par les pouvoirs Atâbaks, symbolisèrent inévitablement le féodalisme dans cette province. Après la mort de Gholâm-Rezâ Khân Feyli à Najaf, en 1936, Rezâ Khân intégra l'Ilâm à la cinquième province de l'Iran de l'époque, c'est-à-dire à Kermânshâh. Pourtant en 1958, l'Académie des langues proposa de redonner à la province son ancien patronyme et également son autonomie par rapport à Kemanshâh. Après de longues années de discussion, la proposition fut ratifiée en 1973 et la province recouvrit son ancien nom et redevint la province d'Ilâm. ■

---

1. Réf. Briant, Pierre, *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, 1996, éd. Fayard, Paris.
2. Saïd, Suzanne, *La littérature grecque d'Alexandre à Justinien*, coll. «P.U.F.», 1990, pp. 31-32.
3. Yeo, Richard, *Encyclopaedic Visions*, Cambridge University Press, 2001, p. 107.
4. Ferdinand, Jean Chrétien, *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Firmin Didot, Paris, 1866, tome 41, p. 161.
5. Vahman, Fereydoun, revue *Yaghmâ*, no. 254, éd. Tehrân, 1348, p. 435.
6. V. Gordon Childe, 1936, *Man Makes Himself,* London, Watts & Co., p. 274.
7. Leclerc, J ; Tarrete, J., «Néolithique», in: *Dictionnaire de la Préhistoire*, Leroi-Gourhan A., éd. PUF, 1988, pp. 773-774.
8. Digard, Jean-Pierre; Cribb, R., *Nomads in Archaeology*. In: L'Homme, 1995, tome 35, n°133. pp. 170-171.
9. Hamy, M.E.T. (1906), *Matériaux pour servir à l'histoire de l'archéologie préhistorique*, Revue archéologique. 4e Série, no. 7 (mars-avril), pp. 239-259.
10. Mahmoudiân, Habibollâh, *Asâr-e bronzi-e Irân va lorestân dar hezâreh aval ghabl az milâd* (Les objet en bronze en Iran et dans le Lorestân pendant le premier millénaire avant J.-C.), Enteshârât-e Sanz Rouyeshe, Téhéran, 1998, p. 67.
11. Ref. Vanden Bergue, L., *Bibliographie analytique de l'assyriologie et de l'archéologie du Proche- Orient*, L'archéologie, 1954-1955, Volume 1.
12. Richard, F., *Babylone dans la tradition iranienne*, dans Babylone 2008, p. 392-393.
13. Joannes, Francis, *La Mésopotamie au Ier millénaire avant J.-C.*, Paris, Armand Colin, coll. «U», 2000, pp. 84-87.
14. Zarrinkoub, Abdolhossein, *Târkh-e mardom-e Irân pish az eslâm* (Histoire des peuples iraniens avant l'Islam), Amir Kabir, Téhéran, 1985, p. 94.
15. Sedghi Nejâd, Hamid; Abarasheh, Pegâh, *Atlas-e Târikhi-e Irân* (Atlas historique de l'Iran), Université de Téhéran, 1972, p. 11.
16. Dandamayev, Mohammad A., *Cambyses*, In Encyclopaedia Iranica, vol. 6, New York: Bibliotheca Persica Press, 1993, pp. 726-729.
17. Réf. Briant, Pierre, *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Fayard, 1996, Paris.
18. Réf. Rezâ'i, *Târikh-e dah hezâr sâleh-ye Irân* (Histoire dix fois millénaire de l'Iran), tome 1, VIe édition, Eghbâl, 2005.
19. Zarrinkoub, Abdolhossein, *Târkh-e mardom-e Irân pish az eslâm* (Histoire des peuples iraniens avant l'Islam), Amir Kabir, Téhéran, 1985, p. 470.
20. Réf. Pourshariati, Parvaneh, *Decline and fall of the Sasanian Empire*, New York, I. B. Tauris & Co Ltd, 2011.
21. Petersen, Anderew, *Dictionary of Islamic Architecture*, Routledge, Reprint edition June 23, 1999, p. 120.
22. Akram, A. I ; A.B. al-Mehri, *The Muslim Conquest of Persia*, Maktabah Publications September 1, 2009, ch. 8.
23. Katouzian, Homa, *Iranian History and Politics: The Dialectic of State and Society*, p. 25.
24. Le Strange, Guy, trad. Mahmoud Erfân*, Joghrâfiây-e târikhi-e sarzamin-hâye khelâfat-e sharghi, beinonahrein, irân va âsia-ye markazi az zamân-e fotouhât-e moslemin tâ ayyâm-a teimour* (Géographie historique des territoires sous le califat de l'Est, la Mésopotamie, l'Iran et l'Asie centrale depuis la conquête des musulmans jusqu'à l'époque de Tamerlan), Bongâh-e Tardjomeh va Nashr-e Ketâb,1958, p. 1.
25. Tabari, Mohammad Djarir, trad. Zotenberg, Hermann, *Chronique historique des prophètes et des rois*, vol. II, Actes Sud, Sindbad, coll. «Thésaurus», 2001, «*L'âge d'or des Abbassides*», pp. 127-133.
26. Sourdel, Janine et Dominique, *Dictionnaire historique de l'islam,* PUF, article *Ziyarides*, pp. 870-871, et article *kurdes,* p. 491.
27. Masâ'eb Gholâmhossein, *L'encyclopédie persane, Dâyerat-ol-ma'âref-e fârsi*, Frankline, 1956, tome II, p. 2492.
28. Mashkour, Mohammad-Djavâd, *Djogrâfiâ-ye târikhi-e irân-e bâstân* (Géographie historique de l'Iran ancien), Donyâ-ye Ketâb, Téhéran, 2002, p. 231.
29. Molesworth Sykes, Sir Percy, *A History of Persia*, Macmillan and co., limited, 1930, p. 277.
30. Ibid., trad. Farrokh Dâi Ghuilâni, Mohammad Taghi, *Târikh-e Irân* (Histoire de l'Iran), tome II, Téhéran, pp. 431-432.





▲ *Nomades kurdes feyli à Abdânân, Ilâm - Photos: Hassan Mousavi*

# La diversité des dialectes dans la province d'Ilâm (Elam)

Ali Mokhtâri Amin

La province d'Ilâm, connue dans l'Antiquité sous le nom de Aryvjan, a été le berceau de l'une des premières et des plus anciennes civilisations du monde. Selon la division géographique actuelle, l'Ilâm (Elam) antique comprenait les provinces du Khouzestân, Ilâm, Kohkilouyeh et Boyer Ahmad, ainsi qu'une partie des provinces actuelles de Fârs, Boushehr, Lorestân, Kermânshâh, Tchahâr Mahâl et Bakhtiâri. La tribu qui habitait dans ces régions fut nommée Hatamti puis Atamti, ce qui signifiait «montagneux» en référence à l'emplacement du peuple installé au pied des monts Zagros.

La langue élamite de la période antique a su garder sa place après l'invasion des Aryens. En tant que seconde langue écrite de la période achéménide, la plupart des inscriptions rocheuses datant de cette période portaient également une traduction en élamite et en babylonien.

Durant la période islamique, deux dynasties kurdes, les Ale Hassnavieh et les Bani Ayyâr régnèrenr sur l'Ilâm de 959 à 1113. Le fondateur de la première dynastie était un certain Hassnavieh fils de Hossein, l'un des chefs de la tribu Barzikani ayant pris le pouvoir en 959 au Kurdistân. Il régna sur les provinces de Hamedân, Kurdistân, Mâsbazan (la région de Posht-e kouh située entre la province du Lorestân et d'Ilâm) et l'actuel Lorestân. Ainsi la langue kurde est devenue la langue principale de cette région possédant

une forte densité de population kurde.

De nos jours, le kurde domine aux côtés du persan dans cette province. Les Kurdes sont installés dans les villes d'Ilâm, Eyvân, Mehrân, Shirvân, Tchardâval, Badreh, une partie de Darreh-Shahr, Abdânân et Dehlorân. Les Lors se sont également mêlés à eux et vivent dans certaines zones des villes de Darreh-Shahr, Abdânân et Dehlorân. Un mélange qui a créé le dialecte lak parlé dans les villes de Shirvân et Tchardâval.

### Une variété de dialectes kurdes dans la région

La langue kurde est une langue indo-européenne, classée par les linguistes parmi les sous-groupes des langues iraniennes du nord-ouest. De nos jours, ce qu'on appelle la langue kurde rassemble en réalité divers dialectes parfois si différents les uns des autres que les Kurdes ont parfois du mal à comprendre et à repérer certains mots pourtant identiques ou très similaires, mais prononcés différemment. Pourquoi ces différences? La vie dans différentes zones géographiques et le voisinage avec différentes tribus ethniques peut être la raison majeure de la diversité des dialectes kurdes.

Cette langue se divise en trois grands groupes principaux. Le groupe septentrional, appelé kurmandji, qui est le plus important par le nombre de ses locuteurs: deux-tiers des Kurdes le parlent, en Syrie, en Turquie et au sein des communautés kurdes de l'ex-Union Soviétique. Il est aussi la langue parlée par les Kurdes d'Iran du nord-ouest, autour du lac d'Oroumiyeh, ainsi que par ceux du nord-ouest de l'Irak (Mossoul, Dohuk, Zakho, Amadiyya, etc.). Les plus anciens textes kurdes ont été écrits en kurmandji. Nous pouvons citer le poète mystique Ahmad Nishani, surnommé Melayeh Djiziri (v. 1570-1640), son disciple Feqiyeh Teyran et Ahmedeh Khâni, dont le roman *Mem et Zin* l'a rendu aussi célèbre parmi les Kurdes que Ferdowsi chez les Persans. L'usage oral ou écrit du kurmandji a été interdit dès les premières années de la république de Turquie et jusqu'en 1991, ainsi qu'en Syrie. Son enseignement y est toujours interdit, mais son enseignement et une importante littérature ont pu se développer dans l'ancienne république soviétique d'Arménie.

> Durant la période islamique, deux dynasties kurdes, les Ale Hassnavieh et les Bani Ayyâr régnèrenr sur l'Ilâm de 959 à 1113. Ainsi la langue kurde est devenue la langue principale de cette région possédant une forte densité de population kurde.

Le groupe central comprend le sorani, parlé au nord-est du Kurdistan d'Irak et qui est, depuis 2005, la langue officielle de ce pays aux côtés de l'arabe. Le sorani est la seule langue officielle de la région du Kurdistan. Bien que la littérature écrite



▲ *Nomades kurdes feyli à Abdânân, Ilâm*



▲ *Nomades kurdes feyli à Abdânân, Ilâm*

en sorani soit apparue plus tardivement qu'en kurmandji, c'est-à-dire au XIXe siècle avec le fameux poète Nali, sa situation officielle au sein de l'Irak lui a néanmoins assuré une prépondérance écrasante dans le nombre des publications. En outre, il est également parlé et écrit dans les régions centrales du Kurdistan d'Iran.

Le kurde élamite est l'un des dialectes de la langue kurde méridionale. Ce dialecte, également nommé feyli, est parlé par la plupart des habitants des villes d'Ilâm et des régions kurdes en Irak.

Le troisième groupe, celui des langues kurdes méridionales, comprend plusieurs dialectes hétérogènes, tels que le kermânshâhi, le sandjabi, le kalhori, le laki et le lori. Aucune de ces langues n'a acquis un statut littéraire.

Parmi ces groupes, le troisième est plus présent dans la province d'Ilâm, surtout le dialecte kalhori, qui est parlé à Kermanshâh et dans certaines zones d'Ilâm dont les villages d'Eyvân, Shirvân, Tchardâval, et le lak, répandu de manière relativement large dans les provinces du Lorestân, Kermânshâh, Hamedân et dans certaines parties de la province d'Ilâm dans les villes comme Abdânân, Darreh-Shahr et Shirvân-Tchardâval. Il faut souligner que ce dialecte, qui est un mélange de kurde et de lori, est considéré par certains ethnologues comme appartenant aux sous-groupes des langues iraniennes aux côtés de la langue kurde.

Le kurde élamite est l'un des dialectes de la langue kurde méridionale. Ce dialecte, également nommé feyli, est parlé par la plupart des habitants des villes d'Ilâm, Mehrân, Sarâbleh, Badreh, Dehlorân, Darreh-Shahr, Abdânân et des régions kurdes en Irak. Nous pouvons ainsi dire que c'est le principal dialecte de la province d'Ilâm, mais qu'il demeure relativement inconnu car premièrement cette province est peu connue en tant que région à dominante kurde et lor et deuxièmement, après la défaite et la chute de la dynastie Hassnavieh, la dynastie Atâbakân (qui était une dynastie lor) a régné sur cette province et comme leurs souverains étaient d'origine lor, cela a conduit à considérer que la langue kurde élamite faisait partie des dialectes lori. Le terme même de feyli lui a été donné par les Kurdes d'Irak du fait de la présence des tribus lors feyli qui gouvernaient aussi cette province. Il est néanmoins actuellement le dialecte principal de la province actuelle d'Ilâm.

Le feyli ou kurde élamite est composé de 35 phonèmes consonantiques et 8 phonèmes vocaliques. Ce dialecte possède divers accents dont les plus importants sont le malekshâhi dans les villes d'Ilâm et de Mehrân et le Khazli dans une partie de Shirvân Tchardâval, l'abdânâni dans les villes d'Abdânân, Dehlorân et Darreh-Shahr, l'ilâmi dans les villes d'Ilâm, Mehrân, Shirvân-Tchardâval, et le badreh dans le village de Badreh. ■

# L'Elam (Ilâm) antique ou le berceau de la culture iranienne

Shahâb Vahdati

Les Elamites nommaient leur pays Haltamti qui signifie *Le Pays du Seigneur*, d'où le nom d'Elam premièrement apparu dans les registres hébraïques. Alliés de Suse depuis 2007 av. J.-C., ils mirent fin à l'empire d'Ur et s'ensuivit, juste après, l'annexion de Suse par Elam. La ville de Suse fut construite en 4000 av. J.-C. Les pouvoirs d'Ur et d'Akkad s'intéressaient au plateau iranien contrôlé par Elam pour ses ressources naturelles comme le bois, la pierre et les métaux, et l'attaquaient souvent. Leurs chroniques de guerre laissent une documentation importante sur l'histoire et la géographie d'Elam. Les registres occidentaux le nomment en suivant le modèle grec d'Aylam.

Société esclavagiste, l'histoire d'Elam est étroitement liée à celle de la Mésopotamie. Ce pays que les Sumériens appelaient "Nim" et les Akkadiens "Elamtu" se situait à l'est de Sumer, dans une région montagneuse où n'était possible que l'élevage du bétail, et des vallées fertiles en aval des deux grands fleuves d'Elam, Choaspes (actuel Karkheh) et à l'est, Evleya (Karoun) où le labourage était possible. Sur la rive gauche de Choaspes, proche d'Evleya, se trouvait la plus grande colonie de Suse, où la divinité principale se nommait Inshushinak. Cette divinité était également adorée à Sumer. Située au carrefour des principales routes qui traversaient Elam, Suse a joué un rôle central dans l'histoire du pays. Dans la région méridionale d'Elam vivaient des tribus à la peau mate. Il a été suggéré qu'elles étaient alliées des tribus dravidiennes de l'Inde.

Tous les efforts visant à déterminer à quel groupe de langues peut se rattacher l'élamite ont jusqu'ici échoué.

**Vie économique et relations sociales**

On peut diviser l'histoire d'Elam en trois périodes principales dont la période paléo-élamite, la médio-élamite et la néo-élamite. Il est impossible de déterminer avec précision la limite inférieure de la première étape historique. Par conséquent, les antécédents protohistoriques de cette civilisation restent relativement inconnus. Sa limite supérieure est caractérisée par la généralisation d'un rite funéraire propre aux anciens habitants de la région.

Les objets trouvés issus de la période paléo-élamite sont susceptibles de remonter à l'âge de pierre, de même que les outils en pierre, fabriqués avec soin et polis. Les objets en cuivre sont rares à cette époque et les outils de travail témoignent du fait que leurs artisans étaient sédentaires et vivaient de la chasse ainsi que de l'agriculture. Ils avaient aussi une production textile, basée sur l'usage de l'orge, de l'amidonnier et du lin. Parmi les statues en argile, des représentations de la déesse de la fertilité et des cercueils en forme de bateaux spécifiquement destinés aux inhumations ont été retrouvés. On tamisait à la main de l'argile fine pour les poteries, lesquelles étaient décorées avec des motifs géométriques et des représentations d'hommes, d'oiseaux et d'animaux domestiques et sauvages. Toutes ces images étaient réalisées avec de la peinture noire. La population de la première civilisation de Suse fut anéantie apparemment dans une guerre sanglante l'ayant opposée aux tribus voisines constituées de montagnards belliqueux.

Contrairement à la culture de la première civilisation de Suse, celle d'Elam était répandue non seulement dans son propre fief, mais également dans d'autres endroits et régions du sud-ouest de l'Iran actuel. Les fouilles témoignent aussi de son influence sur les villes sumériennes dont Eridu, Ur, Kish, etc. Des outils et des armes en cuivre ont été retrouvés dans des fouilles dans la région correspondant à Sumer, et l'on peut supposer, selon le témoignage de

Gudea dans l'une de ses inscriptions, que le métal utilisé pour la production de ces armes a été extrait des montagnes de Kimasha, région frontalière d'Elam. Durant la seconde période de la cité de Suse, de l'or fut découvert, et l'on a retrouvé des objets en or datant de cette période. A peu près vers la même époque, les civilisations mésopotamiennes voient l'émergence de l'âge du bronze. Parallèlement au développement de l'extraction et l'utilisation de métaux, la production de la céramique se développe également. Ainsi, bien que les cercueils en forme de bateaux fabriqués pendant la deuxième civilisation de Suse ne soient pas réalisés avec autant de soin que ceux de la première période, ils sont cependant multicolores et ornés de représentations plus variées. Les artistes figurent des paysages représentant des animaux et des humains. À la comparaison chronologique des images de bovins sacrés, incrustées à l'époque dans les poteries, on pense qu'il s'est agi d'un développement artistique assez rapide. Nous pouvons également constater durant cette période l'invention d'une forme d'écriture hiéroglyphique élamite.

Société esclavagiste, l'histoire d'Elam est étroitement liée à celle de la Mésopotamie. Ce pays que les Sumériens appelaient "Nim" et les Akkadiens "Elamtu" se situait à l'est de Sumer, dans une région montagneuse où n'était possible que l'élevage du bétail.

Comme le cuivre constitue la matière première de base pour toute société industrielle à l'époque, la rareté des objets en cuivre témoigne de la situation industrielle primitive dans laquelle se trouvait Elam. Plus tard, avec le développement des forces productives, et en particulier du passage de la pierre aux outils en métal, Elam est le témoin d'une révolution dans la production, dont le résultat final consistera à la mise en place d'un système esclavagiste.

Cette société esclavagiste s'imposa en premier lieu seulement dans les vallées, où il y avait une croissance plus rapide des forces productives et des rapports d'échange. Les populations de ces zones étaient en relation avec les tribus des montagnes autant qu'avec les cités voisines telles que Sumer ou Lagash, avec lesquels elles entretenaient d'étroites relations commerciales et politiques. Tout au long de la seconde moitié du 3e millénaire av. J.-C., les tribus montagnardes, vivant dans des conditions assez primitives, ont constamment pillé, lors de razzias subites et violentes, les sociétés esclavagistes riches, établies dans les vallées. Les affrontements de Sumer avec les tribus montagnardes sont les plus connus historiquement en la matière.

Nous connaissons l'existence de ces guerres depuis la découverte des inscriptions des souverains de Lagash, datant du 25e siècle av. J.-C. A l'époque, Elam était étroitement allié à son voisin de l'ouest de la Mésopotamie. Aux 25-23ième siècles, Suse fut incluse dans l'Etat akkadien et l'influence de la culture mésopotamienne sur Elam augmenta considérablement. Les chroniques Patesi et les mémoires d'Elam sous le règne de Puzur-Inshushinak abordent explicitement ce sujet. Seule une partie des inscriptions de Puzur-Inshushinak fut rédigée en langue élamite et en hiéroglyphes élamites. L'autre partie est rédigée en cunéiforme, dans la langue sémitique d'Akkad. Les dirigeants suivants d'Elam rédigèrent leurs chroniques uniquement en langues sémitiques.

Dans ses deux inscriptions, Puzur-Inshushinak s'intitula le puissant roi

d'Awan, une dynastie d'Elam, et affirma que Dieu lui avait donné les «quatre royaumes de la terre», autrement dit la domination du monde entier. De toute évidence, Puzur-Inshushinak avait décidé de profiter de l'affaiblissement d'Akkad et prétendait régner sur toute la Mésopotamie. Le roi d'Akkad Naram-Sin s'obligea à investir de grands efforts en vue de repousser l'invasion des Elamites en Mésopotamie. Plus tard et avec l'affaiblissement progressif de la puissance d'Akkad, les expéditions élamites eurent de plus en plus de succès. Le souverain de Lagash nommé Gudea aborda dans ses inscriptions la question de ses relations pacifiques avec Elam, mais en même temps, il fit fièrement remarquer qu'il avait "détruit la ville d'Anshan au pays d'Elam."

Avec les rois de la troisième dynastie d'Ur, Elam doit de nouveau reconnaître la suprématie des royautés mésopotamiennes, bien que le plus grand représentant de cette dynastie, Shulga fit construire un temple pour respecter le "Dieu adoré à Suse", proprement dit à Inshushinak. Lorsque l'Etat d'Ur déclina et sa chute approcha, les dirigeants d'Elam redevinrent indépendants et finalement, ils les battirent lors d'une bataille datant de 2007 av. J-.C., sous le règne du roi Kindattu: Elam, allié de Suse, s'empara d'Uruk et la détruisit, parallèlement à quoi, la troisième dynastie d'Ur tomba également sous les coups d'Elam et des Amorites, qui s'étaient installés bien avant dans le Moyen-Euphrate.

**Culture et religion de l'Elam**

Le plus grand acquis culturel d'Elam fut sans doute la création d'une écriture élamite propre, avec des signes et caractères remontant aux modèles picturaux. Le développement de cette écriture est marqué par l'arrangement des signes en ligne et la singularisation de chaque caractère. Sous le règne de Puzur-Inshushinak, les Elamites commencèrent à remplacer ces lettres par des caractères cunéiformes et la langue élamite fut éclipsée par l'akkadien dans les inscriptions. A partir de la seconde moitié du 2e millénaire av. J.-C., l'élamite s'écrit avec des lettres cunéiformes.

Le plus grand acquis culturel d'Elam fut sans doute la création d'une écriture élamite propre, avec des signes et caractères remontant aux modèles picturaux. Le développement de cette écriture est marqué par l'arrangement des signes en ligne et la singularisation de chaque caractère.

Dans le domaine des arts visuels, comme nous l'avons mentionné, Elam fut sous l'influence de la culture mésopotamienne. Une présence qui est par ailleurs très évidente dans la religion, où les échanges ont été nombreux. Les inscriptions élamites en langues sémitiques citent des noms de divinités qui, à part la principale Inshushinak, sont appelées dans leurs noms correspondants dans la culture sumérienne et sémitique comme Bel, Shamash, Sin, Inanna, Ishtar etc. La culture mésopotamienne inclut elle aussi dans son panthéon un certain nombre de dieux élamites. ■

**Bibliographie:**

- Diakonov, Igor, *Zabân-e Ilâmi* (La langue élamite), éd. Mir, 1979.
- Grantovski, Dondamaiev, *Târikh-e Irân az ahd-e bâstân tâ konoun* (L'histoire de l'Iran de l'Antiquité jusqu'à présent), Téhéran, éd. Morvârid, 2006.
- Eskandari, Iradj, *Dar târiki-ye hezâre-hâ* (Dans les ténèbres des millénaires), Téhéran, éd. Negâh, 1991.

# Les vêtements traditionnels d'Ilâm

Mehrozzamân Toubân
Amangaldi Zamir
Traduit par Babak Ershadi

*Le Projet de recensement des vêtements traditionnels fut appliqué dans toutes les provinces iraniennes, à l'initiative du Centre des études anthropologiques de l'Organisation iranienne du patrimoine culturel, du tourisme et de l'artisanat. Ce projet fut réalisé dans la province d'Ilâm en 1995 par l'anthropologue Amangaldi Zamir. Ce dernier enrichit son travail par des études de terrain et des recherches en bibliothèque. Son livre présente ainsi des informations complètes sur les vêtements traditionnels de la province d'Ilâm, en faisant référence aux données anthropologiques, sociologiques, géographiques et artistiques. L'anthropologue voyagea pendant un mois dans cinq départements de la province (Ilâm, Darreh-Shahr, Dehlorân, Mehrân, Shirvân va Tchardâval) pour ses échantillonnages fondés sur les diversités de la vie des habitants de la province: environnement, climat, types d'activités, modes de vie (sédentarisme, nomadisme), diversités culturelles… Ainsi, il développa ses études dans dix-huit agglomérations urbaines et rurales de la province d'Ilâm. Son œuvre est la référence des vêtements traditionnels des habitants d'Ilâm, répartie en trois chapitres de vêtements de femmes, d'hommes et d'enfants.*

**A) Vêtements de femmes:**

Les vêtements ne se résumant pas seulement à couvrir le corps, le choix des couleurs, des motifs et des ornements peuvent aussi déterminer la personnalité, la situation sociale, économique et culturelle des individus qui les portent. Autrement dit, le vêtement traditionnel a des liens directs avec la structure socioculturelle et la situation économique des groupes et/ou des individus. Les vêtements de femmes sont de loin beaucoup plus variés et ornés que les habits d'hommes. L'âge et l'appartenance sociale déterminent aussi l'usage de certains vêtements par les femmes.

**1- Les coiffes des femmes:**

Les femmes élamites se coiffent généralement du *sarwan*. L'usage de cette coiffe est certes obligatoire pour des raisons religieuses, mais elle constitue également un facteur de distinction socioéconomique et un élément esthétique. Dans presque toutes les différentes parties de la province, les femmes se servent du même type de coiffe, étant donné la cohésion ethnique importante qui caractérise la province d'Ilâm.

Toutefois, de nos jours, le développement des échanges culturels avec les autres régions iraniennes, et surtout l'influence des années de la guerre irako-iranienne (proximité immédiate de la province avec les zones de guerre) ont provoqué d'importants changements vestimentaires pour les habitants, qui se traduisent dans les habits par la suppression de la variété des couleurs au profit de l'usage de plus en plus fréquent du tchador noir. Aujourd'hui, dans la plupart des parties de la province, les femmes portent le *maghnâ* et le tchador noir, résultat des changements culturels de ces trois dernières décennies.

Treize types de coiffes féminines dominent dans la province: l'*araghtchin*, le *kelaw,* le *gol-o-ney*, le *kat*, le *serwan*, le *haber*, le *kassâri,* le *tchâdor-siye*, le *moghnâ*, le *ghatreh*, le *bansarwan*, le *sheleh* et finalement, l'o*ssâbeh*, ces deux dernières étant particulièrement portées par les femmes arabes kurdes de Moussiyan.

**2- Les vêtements des femmes et leurs ornements:**

Dans tous les départements de la province d'Ilâm, les vêtements et les éléments d'ornement étaient traditionnellement achetés dans les marchés des villes voisines: Kermânshâh, Gahsr-e Shirin, Pol Dokhtar, Sar-e Pol-e Zahâb ou Bagdad. Douze types d'habits féminins traditionnels ont été répertoriés selon leur usage en fonction des saisons et de la situation socioéconomique des familles: le *jirkerâs,* le *kerâs,* le *sokhmeh,* le *yal,* le *khaftân,* le *kolandjeh,* le *sardâri,* le *soub,* le *deshdâsheh,* le *shevâl,* le *tonekeh* et le *ghivan*.

Ces vêtements ont des coutures, des matières et des ornements différents et très variés. Dans les zones tribales d'Ilâm, les vêtements de femme ont des ornements spécifiques. Les habits traditionnels des femmes arabes de Moussiyan sont visiblement moins ornés que les habits des femmes des autres parties de la province.

Les ornements n'ont pas seulement une fonction esthétique, ils indiquent aussi la situation socioéconomique des familles et des clans. Par exemple, les boucles de nez dites *litvâneh* sont uniquement portées par les femmes de la tribu Malekshâhi. Ou, sur l'ensemble de la province, seules les femmes mariées portent les molletières dites *pâhelâleh*. Cet usage s'est d'ailleurs également répandu parmi la population arabe de Moussiyan. Pourtant, ce signe distinctif n'est plus utilisé dans la plupart des parties de la province. Le port des coiffes parées de sautoirs en argent était, jusqu'à il y a peu, un signe d'aisance et de supériorité sociale. L'usage des pantalons dont le bas portait des ornements dits *pâvineh* est un signe de la chasteté de la jeune femme mariée. Dans les milieux tribaux, le vêtement féminin n'est pas très varié au niveau des ornements. Seule la qualité des tissus permet de distinguer les plus riches des femmes des foyers modestes.

En signe de deuil, les femmes portent du noir. Après la mort du conjoint, la veuve ne porte plus les parures distinctives de la femme mariée. Durant les noces, on voile le visage de la jeune mariée avec un tissu blanc de 1.5 × 1.5 m. que les Arabes appellent *tchefiyeh*. Cette coutume est également répandue parmi les Lors et les Kurdes de la province d'Ilâm.

**3- Les chaussures féminines:**

Les chaussures traditionnelles des



▲ *Photos: vêtements traditionnels de la province d'Ilâm- Musée d'Anthropologie de la Citadelle Ghal'e-Vâli*



femmes sont techniquement les mêmes que celles des hommes, avec plus d'ornements, surtout des sautoirs qui manquent souvent aux chaussures d'hommes. Cela dit, les chaussures traditionnelles des femmes d'Ilâm ne sont plus particulièrement variées, puisque les chaussures de confection ont presque complètement supplanté les babouches anciennes.

**4- Le tatouage:**

Le tatouage était et est toujours, bien que moins qu'autrefois, répandu parmi les femmes d'Ilâm. Il a tantôt une fonction esthétique, tantôt un rôle curatif. Les femmes utilisent les racines d'un arbuste épineux des régions arides appelé *kelkâm* et de la suie comme matière première de ces tatouages. Il faut d'abord dessiner sur la peau les motifs, assez simples (étoile, croissant de lune, triangle…). On couvre ensuite le dessin par de l'encre de tatouage, avant de percer la peau. Le tatouage était autrefois pratiqué par des guérisseurs ou des Tziganes nomades. Les femmes stériles se faisaient tatouer le ventre en souhaitant la fécondité. Les jeunes mariées se faisaient tatouer sur le corps des astres et des croissants de lune en espérant le bonheur conjugal.

**B) Vêtements des hommes:**

Les vêtements traditionnels des hommes correspondent aux mêmes critères culturels et socioéconomiques que les habits de femme, mais ils sont moins variés et moins ornementés. Jusqu'à il y a quelques décennies, les tissus étaient souvent produits localement. La plupart des hommes étant éleveurs, ils portaient des vêtements plus chauds en hiver, surtout des manteaux de feutre. De nos jours, les hommes portent moins que les femmes les habits traditionnels, optant volontiers pour des vêtements modernes. Pourtant, les habits traditionnels sont encore portés dans les fêtes et les cérémonies anciennes. Dans

les milieux tribaux, la tendance est plus forte notamment pendant les périodes de transhumance du bétail.

**1- Les coiffes des hommes:**

N'étant pas marquées par une variée importante, les coiffes masculines se résument souvent en plusieurs types de chapeaux de feutre fabriqués par des artisans locaux. De forme simple, ces chapeaux sont dépourvus de toute parure. Les plus importants types de ces coiffes d'homme sont : l'*araghtchin*, le *kelâw*, le *latchak* et le *mizar*.

**2- Les vêtements des hommes:**

Les vêtements traditionnels masculins, généralement très simples, sont souvent faits en laine de mouton. Autrefois, munis de pistolets, de poignards ou de jumelles pendant la chasse, les hommes portaient toujours un *shâl*, ceinture de laine épaisse nouée autour de la taille, qui leur permettait d'y garder des objets, tels que leurs armes. En hiver, les éleveurs portent des manteaux de feutre et des pantalons amples.

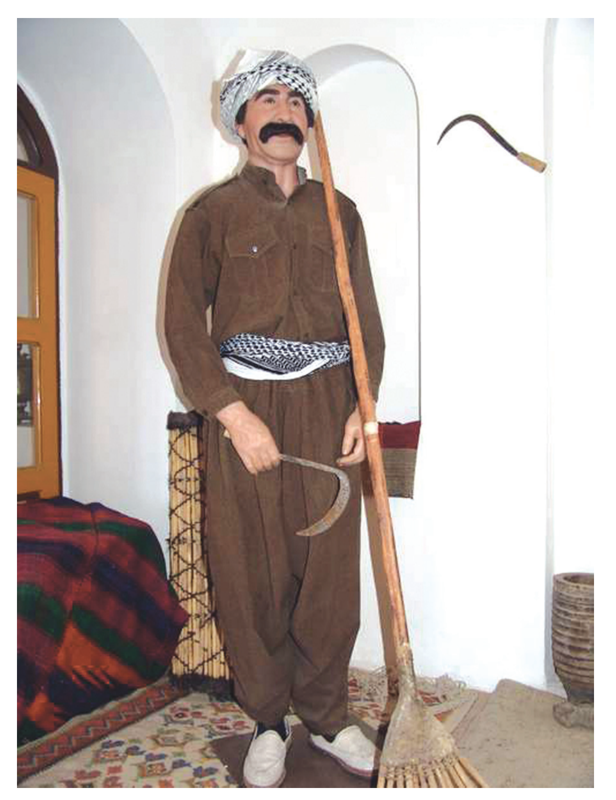
**3- Les chaussures d'hommes:**

Etant donné la géographie rude et montagneuse d'Ilâm, la qualité des chaussures a une importance particulière pour les habitants. Les chaussures à semelles de cuir sont traditionnellement plus appréciées, étant donné que les chaussures en tissu s'usent vite et sont inconfortables en montagne. Cinq types de babouches traditionnelles étaient et sont toujours, bien que plus rarement, portés par les hommes d'Ilâm: le *djorâv*, le *guiveh,* le *klavsh, l'ajieh* et le *kâlâ*.

**C) Les vêtements d'enfants (nouveau-nés):**

La qualité et la variété des habits d'enfants sont directement liées à la situation socioéconomique de chaque famille. Comme dans les autres régions iraniennes, il est de coutume que la famille de la mère offre la layette, la literie et le berceau du premier né. Pour les enfants suivants, tout est à la charge des parents eux-mêmes. Autrefois, quarante jours après la naissance de l'enfant, une petite réjouissance était organisée et on habillait l'enfant de neuf. Pendant la première année, l'enfant était souvent emmailloté. ■





# Les armes en bronze fabriquées en Ilâm (Elâm)*

Manouchehr Moshtagh Khorasani

### 1. Introduction

L'Ilâm est une région antique située dans le sud-ouest de l'Iran dont la longue histoire s'étend sur presque trois millénaires, d'environ 3200 av. J.-C. à 500 av. J.-C. Sa civilisation historique et importante était la voisine directe de la Mésopotamie. La relation entre l'Ilâm et la Mésopotamie a été marquée par des périodes de coexistence pacifique, mais aussi de conflits violents et de guerres. Les anciens textes attestent que les Etats élamites appartenaient aux principales forces politiques de l'ancien Moyen-Orient.[1] La majorité des sources antiques sur l'Ilâm sont des textes portant sur la Mésopotamie. Malheureusement, ils accentuent fortement les conflits entre la Mésopotamie et l'Ilâm.[2] Les anciens textes et reliefs montrent non seulement la présence élamite dans le Khouzestân au sud jusqu'à Boushehr, à l'est jusqu'à Marv Dasht, mais aussi la pénétration militaire élamite au nord-ouest jusqu'à la vallée fluviale de Diyala et plusieurs épisodes de la conquête militaire dans le sud, le centre et le nord de la Mésopotamie.[3] Les habitants de l'Ilâm étaient nommés les Elamites et parlaient une langue élamite, reconnue grâce aux textes en cunéiforme et considérée comme étant un isolat linguistique de l'Ilâm comportant des éléments de la langue akkadienne de Mésopotamie. Durant son histoire, la région de l'Ilâm fut dominée par plusieurs royaumes. Certains royaumes de l'Ilâm ont réussi à établir une hégémonie sur toute la région élamite, alors que d'autres périodes ont été marquées par une fragmentation politique. C'est pourquoi on ne peut pas parler d'un royaume élamite continu. Le pouvoir à Ilâm était basé sur une structure gouvernementale fédérale.

Stolper (1984:4) fait la distinction entre les régions de plaines, en particulier le Khouzestân, qui étaient en contact permanent avec les Etats de la Mésopotamie jouant un rôle important dans le développement politique de cette région, et les zones montagneuses aux vastes vallées, qui formaient le cœur de l'Ilâm. Une des capitales élamites, Suse, était très importante. De nombreux textes faisant référence à l'histoire de l'Ilâm font en fait référence à Suse et ses environs[4]. Dans leur sens le plus large, les termes «Elâm» (en persan, Ilâm) et «élamite» sont utilisés pour décrire les régions de l'ouest et du sud de l'Iran. Cependant en termes géographiques modernes, l'Ilâm ancien correspond au Khouzestân, au Fârs et à une partie des provinces de Kermân, Lorestân et du Kurdistân[5].

### 2. La chronologie historique élamite

Il est difficile de reconstituer l'histoire élamite car il existe peu de sources provenant des régions Élamites. La majorité des sources élamites ont été pour la plupart retrouvées sur le site archéologique de Suse. Même si Suse était l'une des anciennes capitales élamites, elle se trouvait dans une région en contact direct avec la Mésopotamie. De ce fait, l'influence de la Mésopotamie y a joué un grand rôle. On distingue de nos jours trois phases de durées différentes dans l'histoire de l'Ilâm:

#### La période proto-élamite, d'environ 3200 à --? av. J.-C.[6]

La période proto-élamite est attestée par plusieurs sites archéologiques iraniens, à commencer par les niveaux 16 à 10 de Suse (Période Suse III), Banesh moyen à Tell-e Malyan (Anshan), IV à Teppeh Sialk et IV C à Teppeh Yahyâ. On utilisait déjà le cuivre provenant de l'ouest de l'Iran 7000 ans av. J.-C.[7] Au

niveau Sialk II de 4500-4000 av. J.C., on trouve certains objets en cuivre de meilleure qualité et des vestiges de traitement du cuivre. La forme de la tête de lance s'est améliorée considérablement. La première preuve du cuivre moulé est une caractéristique essentielle du substrat 4 du niveau Sialk III à la fin de 5000 av. J.-C. ou au début de 4000 av. J.-C. Au niveau Sialk III, la phase 5, le répertoire des objets trouvés a augmenté considérablement, incluant les burins, les haches plates martelées et coulées dans des moules, ainsi que les lames fines de dagues avec une soie longue.[8] Durant cette période, on peut trouver dans les textes anciens des preuves de l'existence des armes produites en Ilâm. Le texte du roi sumérien prétend qu'En-Mebaragesi de Kish (d'environ 2600 av. J.-C.) «emmena comme récompense les armes du pays de l'Ilâm.»[9] Un autre document de cette période où l'on peut lire quelque chose sur les activités militaires de l'Ilâm est une lettre de Shusharra, près de la Rania actuelle, dans laquelle le souverain local rend compte à son suzerain Shamshi Adad I d'Assyrie (1813-1781 av. J.-C.) des activités de Shuruhtuh, le roi de l'Ilâm (les textes de Suse transcrivent son nom en Shiruktuh). Le correspondant de Shamshi-Adad raconte que le roi de l'Ilâm prépara une armée de 12 000 soldats et se tourna vers le souverain de Gutium.[10] Le texte décrit la conquête sur plus de soixante-dix lieux.[11] Moorey (1971:39-41, fig. 3, 1) montre une hache du milieu du troisième millénaire ou plus tard av. J.-C. en bronze arsenical. Ce type de hache devait avoir atteint le Lorestân en passant par Ilâm et Sumer. Cet alliage est généralement utilisé durant cette période. Mahboubiân (1977:166, d) montre une hache similaire d'Ilâm attribuée au début du deuxième millénaire av. J.-C. Une autre hache en bronze de type similaire provenant de l'ouest de l'Iran est attribuée à 2600-2400 av. J.-C.[12] Pour une hache similaire de ce type dans le Musée de Bonyâd, voir les photos 1 et 2.




▲ *Photos 1: Une hache en bronze de l'Ilâm (Musée de Bonyâd)*




▲ *Photos 2: Une hache en bronze de l'Ilâm (Musée de Bonyâd)*

Moorey (1971: 46, fig. 3, 1) montre un autre type de hache en bronze de l'Ilâm portant une décoration zoomorphe du milieu du deuxième millénaire. On peut trouver également des herminettes fabriquées dans l'Ilâm à la fin du




▲ *Photos 3: Une herminette en bronze de l'Ilâm (Musée de Bonyâd)*




▲ *Photos 4: Une dague en cuivre de l'Ilâm (Musée de Bonyâd)*




▲ *Photos 5: Une dague en bronze de l'Ilâm (Musée de Bonyâd)*

troisième siècle.[13] Pour un exemple similaire du Musée de Bonyâd, voir les photos 5 et 6.

**La période moyen [médio]-élamite, environ 1450 à 1100 av. J.-C[14]**

Durant la période suivante, Sukkalmah (le grand Régent)[15], la zone d'occupation de Suse diminua. Le site de Haft Tepe situé 20 kilomètres vers le sud s'étendait sur 30 ha.[16] Durant le règne du roi Untash-Napirisha (1275 à 1240 av. J.-C.), on apporta à Suse la statue incomplète de la déité Immeriya comme trophée, laquelle statue portait une inscription akkadienne commémorative prouvant que les armées élamites exerçaient des pressions sur les régions des montagnes au dessus de Der.[17] Certaines guerres du roi Shilhak Inshushinak (1150 à 1120 av. J.-C.) visant à pousser les frontières élamites vers l'intérieur de l'Iran et à y bâtir de nombreux temples.[18] Mais durant cette période, on ne peut pas considérer les guerres élamites contre la Mésopotamie comme une expansion impériale réelle afin de repousser la frontière à l'ouest. De plus, les attaques élamites étaient des raids punitifs ou de pillage.[19] Amiet (1976:29) montre une hache inscrite au nom de Shilhak-Inshushinak (1150 à 1120 av. J.-C.), roi d'Ilâm (de la collection Foroughi).

**La période néo-élamite, environ 743 à 500 av. J.-C.[20]**

En 814 av. J.-C., un contingent de l'armée élamite aida le roi babylonien Marduk-Balassu-Iqbi dans une bataille contre le roi assyrien Shamshi-Adad V (823-811 av. J.-C.) à Dur-Papsukkal aux environs de Der. Cette manœuvre s'est ensuite répétée durant les VIIIe et VIIe siècles av. J.-C. L'Ilâm fournissait souvent de l'aide militaire et un refuge politique aux opposants babyloniens de l'Assyrie, tandis que les armées assyriennes essayaient de contrôler Babylone et les montagnes de Zagros au nord du Khouzestân.[21] L'Ilâm resta pendant presque un siècle un ennemi acharné de l'Assyrie tandis que l'Assyrie elle-même

survécut à peine trente ans à son triomphe sur l'Ilâm au Khouzestân.[22]

### 3. Le rôle du Lorestân dans la fabrication des armes durant la période Élamite

Le Lorestân a joué un rôle important dans la production des armes dans le monde antique de l'Iran. En effet, les deux civilisations de l'Ilâm et de la Mésopotamie utilisaient les armes produites dans le Lorestân. On peut caractériser l'art du Lorestân comme un art de bergers et de cavaliers nomades.[23] On y produisait des armes au cours de la période allant de 2500 à 650 av. J.-C. Les hommes étaient enterrés avec des dagues, des épées et autres armes. Il n'est pas certain que l'ensemble de l'art du Lorestân ait eu uniquement une signature de nomades, comme l'hypothèse en a été proposée par de nombreux chercheurs. Il existe à ce propos des documents anciens relatant des conflits entre les nomades et les fermiers. Il est probable que les artisans et les forgerons vivaient dans les villes où les nomades venaient chercher leurs provisions. Les tribus du Lorestân étaient analphabètes. Il est donc nécessaire de reconstruire leur histoire d'après la documentation de leurs puissants voisins du sud, qui étaient les Élamites du Khouzestân avec leur capitale Suse et les Babyloniens dans le sud de l'Irak.[24] Ces civilisations urbaines puissantes étaient constamment en conflit l'une avec l'autre, et recrutaient parfois des mercenaires du Lorestân venant des montagnes du Zagros. Les hommes des tribus montagnardes du Lorestân servaient non seulement de mercenaires, mais pillaient aussi les villes basses quand celles-ci étaient affaiblies et vulnérables. Les documents élamites et babyloniens mentionnent peu ces hommes des tribus de Zagros, ce qui laisse à penser que les contacts n'étaient pas si nombreux entre ces peuples. Mais en même temps, les rapports sur ces tribus sont flous et assez négatifs. Durant certains moments particuliers de l'Histoire, il semble que les Babyloniens et les Elamites partageaient des liens étroits avec ces tribus de Zagros. La preuve de ces liens est la découverte de certaines armes en bronze du Lorestân sur lesquelles sont inscrits les deux noms des rois élamites et babyloniens. Les liens économiques étroits impliquent que les forgerons locaux du Lorestân aient joué un rôle dans la production des armes pour les



▲ *Photos 6: Une dague en cuivre de l'Ilâm (Musée National de Téhéran)*

> Durant son histoire, la région de l'Ilâm fut dominée par plusieurs royaumes. Certains royaumes de l'Ilâm ont réussi à établir une hégémonie sur toute la région élamite, alors que d'autres périodes ont été marquées par une fragmentation politique. C'est pourquoi on ne peut pas parler d'un royaume élamite continu. Le pouvoir à Ilâm était basé sur une structure gouvernementale fédérale.



▲ *Photos 7: Une dague en bronze de l'Ilâm (Musée National de Téhéran)*




▲ *Photos 8: Une hache en bronze du Lorestân (Musée de Bonyâd)*

clients étrangers entre 2500 à 1200 av. J.-C.[25] Durant cette période, il est difficile de distinguer les armes produites dans le Lorestân de leurs semblables produites dans l'Ilâm et la Mésopotamie. Après le deuxième millénaire[26], une tendance générale de décoration zoomorphe a commencé à apparaître sur les armes en bronze produites dans le Lorestân. Cette caractéristique devint la caractéristique distinctive du style local du Lorestân.

Les premières armes en bronze, en particulier les dagues, les haches et les herminettes, partagent des similitudes avec les armes de la Mésopotamie et de l'Ilâm de 3000 av. J.- C. Souvent, les armes du Lorestân avaient un collet avec plusieurs pointes décorées parfois de figurines animales.

Les armes en bronze du Lorestân étaient de haute qualité. Les motifs d'animaux sur les lames et les poignées sont typiques de ces armes en bronze. On peut probablement trouver l'origine de la décoration zoomorphe en Ilâm.[27]

Les premières armes en bronze, en particulier les dagues, les haches et les herminettes, partagent des similitudes avec les armes de la Mésopotamie et de l'Ilâm de 3000 av. J.-C.[28] Souvent, les armes du Lorestân avaient un collet avec plusieurs pointes décorées parfois de figurines animales. Malheureusement, la plupart des artefacts existants de la civilisation élamite sont de petites pièces réparties en différents lieux, et seulement quelques unes sont en bon état. Les forgerons élamites utilisaient aussi les décorations zoomorphes sur leurs armes. Le territoire du Lorestân fut sous le contrôle des forces armées élamites durant une majeure partie du deuxième millénaire et cette situation continua jusqu'à environ 1200 av. J.-C., lorsque l'armée babylonienne infligea une défaite d'une telle ampleur aux Élamites, qu'Ilâm fut incapable de s'en remettre durant 300 ans.[29] L'effet de cette défaite sur la culture matérielle du Lorestân fut extrêmement important. Les forgerons du Lorestân purent prendre de la distance par rapport aux techniques anciennes en l'absence de la proximité oppressive des occupants élamites. Par conséquent, une culture d'innovation et d'expérimentation fleurit et le répertoire des forgerons du Lorestân s'élargit pendant la période allant de 1150 à 1050 J.-C. (l'âge du fer I). A partir de cette époque, quand le fer commença à être utilisé pour la première fois au Moyen-Orient, les forgerons du Lorestân progressèrent remarquablement dans leur capacité à le travailler. Le Lorestân bénéficia de la défaite décisive de l'Ilâm et fut relativement indépendant pendant le XIe et début du Xe siècle av. J.-C. A aucun moment durant les trois derniers millénaires av. J.-C., le Lorestân ne fut une entité ethnique ou politique. Cependant, ses habitants avaient des relations avec les civilisations voisines élamites, babyloniennes, sumériennes et assyriennes du fait des guerres et du commerce durant la période de 3000 à 2000 av. J.-C.[30]

**4. Les caractéristiques du bronze**

Le bronze est un alliage métallique constitué de cuivre et de petites quantités d'autres métaux, généralement du zinc, de l'étain ou de l'arsenic. Quand ces impuretés sont ajoutées au cuivre, celui-ci devient moins malléable et donc adapté à la fabrication d'objets durs et tranchants comme les armes et les outils.[31] En Iran, l'artefact le plus connu et le plus ancien est une perle en cuivre découverte sur le site de Ali Kosh, sur le plateau de Deh Lorân. Cet artefact date d'environ 6750 à 6000 av. J.-C.[32] Normalement, le bronze se compose de cuivre et d'étain dans une proportion respective de neuf à un. En comparaison avec le cuivre, le bronze présente de nombreux avantages:

a) L'étain ou autre alliage métallique sert à augmenter considérablement la dureté du matériau obtenu;

b) Un autre avantage de l'étain comme métal d'alliage est qu'il permet une température de fonte plus basse et on peut donc conserver le combustible précieux pour le four.

c) Quand le bronze est liquéfié, il est plus facile de le couler dans un moule que le cuivre.[33]

Les plus anciens artefacts en bronze avec de l'étain comme métal d'alliage découverts à Suse (Ilâm) datent de la fin de 4000 av. J.-C. jusqu'au début de 3000 av. J.-C.[34] Un grand nombre de ces artefacts en bronze sont des armes trouvées dans des tombes de guerriers au Lorestân. On fabriquait aussi un grand nombre d'outils, qui par contre étaient utilisés jusqu'à ce qu'ils soient usés ou détériorés. Une fois hors d'usage, ils étaient fondus et le bronze réutilisé.[35] La majorité des collections d'artefacts en bronze de l'ouest et du sud-ouest de l'Iran sont des armes et des outils. Les tout premiers objets datés de 3000 av. J.-C. étaient des armes et des outils avec un collet ou talon. Il faut noter que le collet (talon) était un moyen plus sûr qu'une soie pour attacher une arme en bronze, comme une tête de lance, à un manche en bois (hampe). On développa une multitude de différentes formes de têtes de lance du deuxième millénaire à 800 av. J.-C. Ces armes comprenaient des haches, des pioches, des dagues, des lances, des épées, des casques et des boucliers.[36] Les armes et armures étaient produites différemment. Tandis qu'en général on coulait les armes, les différentes parties des armures étaient, elles, fabriquées grâce à un processus de martelage. On fabriquait également les boucliers avec le métal martelé.[37] Dans le Lorestân, on utilisait des méthodes sophistiquées pour fabriquer les armes en bronze. On y utilisait un grand nombre de finitions de surface: le repoussé et la gravure. Les montagnes du Lorestân sont




▲ *Photos 9: Une hache en bronze du Lorestân (Musée de Bonyâd)*



▲ *Photos 10: Une hache en bronze du Lorestân (Musée de Bonyâd)*

particulièrement riches en cuivre et en étain, et c'est pour cette raison que les armes pouvaient être fabriquées en cuivre et en bronze. On faisait des expériences avec la combinaison d'arsenic et de cuivre pour mettre au point des types d'alliage de bronze plus ou moins résistant selon l'objet à fabriquer. D'un type d'artéfact à l'autre, les alliages de cuivre et d'étain variaient considérablement. Par exemple, il existait un pourcentage pour les proportions d'étain dans les épées et les dagues en bronze qui devaient être puissantes et solides. Les autres artefacts qui ne devaient pas être si résistants, comme par exemple les broches, contenaient une proportion plus importante d'étain.[38] La composition typique de l'alliage du bronze est[39]:

Cuivre 90%
Étain 8%
Plomb, fer, nickel et arsenic 2%

On développa une multitude de différentes formes de têtes de lance du deuxième millénaire à 800 av. J.- C. Ces armes comprenaient des haches, des pioches, des dagues, des lances, des épées, des casques et des boucliers. Les armes et armures étaient produites différemment. Tandis qu'en général on coulait les armes, les différentes parties des armures étaient, elles, fabriquées grâce à un processus de martelage.

La source du métal utilisé pour fabriquer les armes est encore incertaine. Le cuivre provenait peut-être de la région d'Anârak (dans la province centrale d'Ispahan). Dans les zones où le cuivre était extrait, il était également possible de trouver du fer.[40] Durant le 3e millénaire av. J.-C., le transport de l'étain d'est en ouest s'effectuait à travers l'Irak et la Syrie. Cependant, la source originelle en Iran de l'étain transporté demeure très incertaine. Il est possible qu'il s'agisse de la région du Khorâssân qui se trouve très à l'est du Lorestân.[41]

**5. Les méthodes de fabrication des armes en bronze**

On utilisait deux méthodes pour fabriquer les armes en bronze: a) couler (*rikhtegari*) et b) marteler (*tchakoshkâri*).[42] Contrairement aux armes ferreuses, les armes en bronze n'étaient pas forgées mais devaient être coulées.[43] Tout d'abord, il fallait fabriquer un moule en grès ou en argile représentant la forme de l'arme future. Ensuite, on versait l'alliage métallique fondu dans le moule et quand le métal avait suffisamment refroidi et s'était durci, on cassait le moule et sortait l'arme coulée à l'état brut. Puis on limait, diminuait et polissait le métal jusqu'à ce que l'arme obtienne sa forme définitive.[44]

On utilisait trois méthodes pour couler le bronze: a) le moule ouvert (*qâleb-e bâz*), b) le moule fermé (*qâleb-e basteh* ou *qâleb-e dokafeh*), c) la technique à la cire perdue (*qâlebgiri bâ moum gomshodeh*)[45] et d) la méthode de martelage pour durcir les tranches.

a) Le moule ouvert: il était fait d'une seule pièce (modèle) en argile ou en pierre où l'on coulait le bronze en fusion. Cette technique est l'une des plus simples et des plus anciennes et permettait la fabrication d'armes et d'outils simples, composés d'un seul tenant comme le couteau, le poignard, etc. Une pierre plate était posée sur le moule pour éviter l'oxydation et garder la surface plane de la forme. Ensuite, on martelait et recuisait

l’arme pour rendre le métal doux et malléable.

b) Le moule fermé: celui-ci était composé de deux éléments reliés ensemble. Les moules utilisés pour cette méthode étaient munis à l’intérieur d’un ou plusieurs canaux pour pouvoir verser le métal liquide. Le bronze en fusion était versé à l'intérieur du moule par une ouverture sur le côté. Avec cette méthode, on pouvait fabriquer des armes plus complexes telles que les haches, les lames ajourées, les têtes de lance et leurs soies, les herminettes, les armes à collet, etc. Les trous pour les manches étaient faits en plaçant un noyau. Le bronze en fusion coulé dans le moule se solidifiait autour de ce noyau. Grâce à ce processus, un espace était laissé libre pour pouvoir insérer ultérieurement le manche.[46]

c) La technique de la cire perdue: cette technique impliquait de sculpter dans un premier temps un objet en cire d'abeille (positif). Parfois, un noyau de sable ou d’argile était placé à l'intérieur du moule pour créer un espace pour le manche dans l'objet terminé. Ensuite, on recouvrait le moule en cire de deux coquilles d'argile (négatif) qui avaient un trou pour pouvoir couler le bronze en fusion, qui durcissait lors de la cuisson au four à 600 °C. La cire d'abeille s'échappait par les trous dans la chape du moule, par lesquels on coulait ensuite le bronze en fusion. Le bronze empruntait la forme laissée par la cire dans l'espace se situant entre les coquilles et le noyau. Après la solidification du bronze, le moule était cassé pour pouvoir enlever l’arme. Il est probable que l’on utilisait la technique de la cire perdue seulement pour fabriquer les parties les plus complexes de la poignée et non pas pour l'arme complète. Les forgerons utilisaient certainement une autre méthode par laquelle la poignée était fondue sur la soie de la lame (la méthode de «Cast-on»). Cette technique se composait de deux phases: a) la lame était d'abord fabriquée dans un moule, b) puis la poignée était faite dans un autre moule qui était fondu directement sur la soie de la lame. On fabriquait en premier la lame en bronze ou parfois en fer, puis on utilisait la méthode de «Cast-on» pour attacher la poignée sur la soie.[47]



▲ *Photos 11: Une dague en bronze du Lorestân fabriquée avec la méthode «cast-on» (Musée de Bonyâd)*

Les forgerons du Lorestân étaient très habiles et particulièrement experts dans la technique de la cire perdue. Ils étaient aussi capables de graver des détails complexes sur le moule en cire avant le processus de fonte. La méthode de cire perdue avait l'avantage de permettre de nombreux détails morphologiques et décoratifs dans le moulage final.

Normalement, on utilisait un autre moule pour la poignée qui était fabriquée parfois avec la technique de la cire perdue. Les forgerons du Lorestân étaient très habiles et particulièrement experts dans la technique de la cire perdue. Ils étaient aussi capables de graver des détails complexes sur le moule en cire avant le processus de fonte.[48] La méthode de cire perdue avait l'avantage de permettre de nombreux détails morphologiques et décoratifs dans le moulage final.

d) Martèlement (*tchakoshkâri*): dans cette méthode, on martelait les tranches des lames pour les durcir.[49] ■

* Les mots « Elam » et « Ilâm » ne se différencient que par la prononciation et réfèrent à la même région, Ilâm étant la prononciation persane officielle, ainsi que le nom officiel de cette province aujourd'hui. De même pour « élamite » ou «ilâmi ».

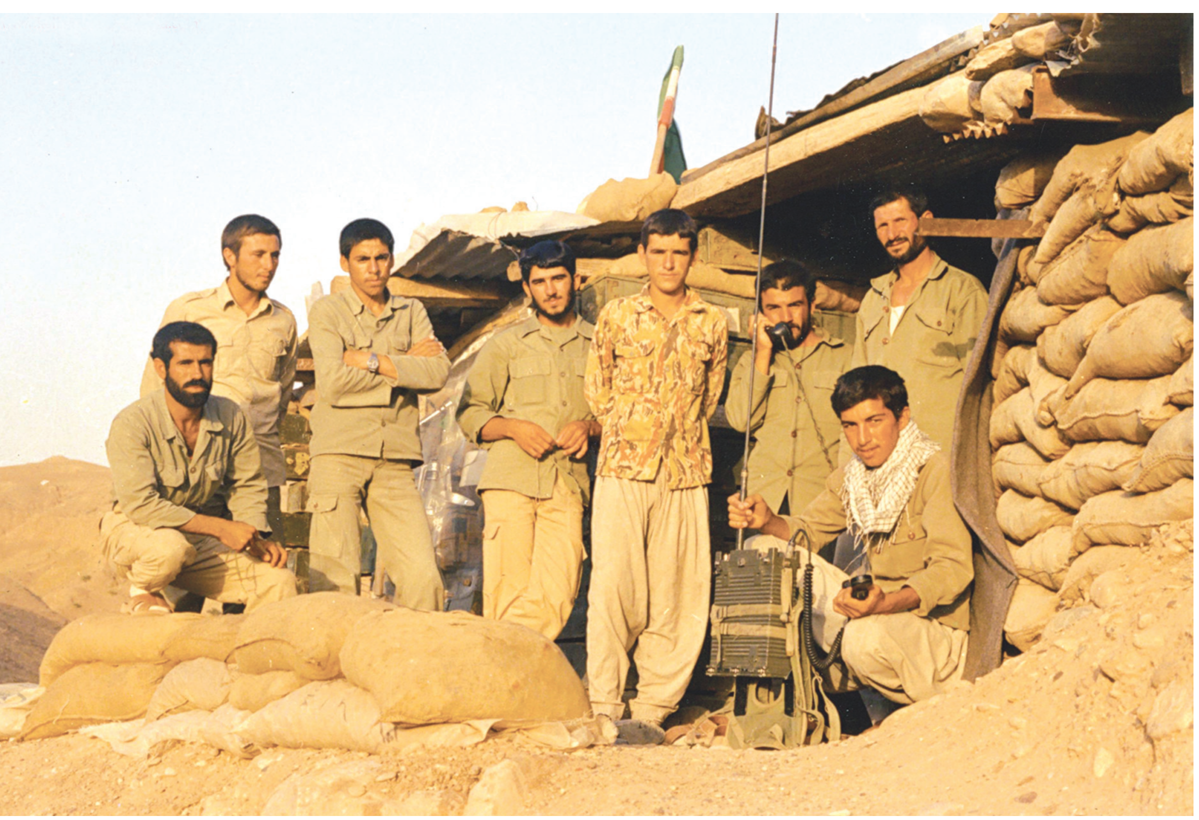
1. Voir Stolper (1984:3).
2. Ibid.
3. Ibid. (1984:4).
4. Ibid.
5. Voir Carter (1984:103).
6. Voir Stolper (1984:5).
7. Voir Moorey (1971:282).
8. Ibid. (1971:282-283).
9. Voir Stolper (1984:10).
10. Ibid. (1984:28).
11. Ibid. (1984:29).
12. Voir Stutzinger (2001:50).
13. Voir Moorey (1971:60, 29). Pour d'autres exemples voir Mahboubiân (1997:166, a).
14. Voir Stolper (1984:32).
15. C'était un titre utilisé par les rois élâmites environ 2000 à 1500 av. J.-C.
16. Voir Stolper (1984:33).
17. Ibid. (1984:38).
18. Ibid. (1984:41).
19. Ibid. (1984:42).
20. Ibid. (1984:44).
21. Ibid.
22. Ibid. (1984:45).
23. Moshtagh Khorasani (2009:189).
24. Ibid.
25. Moshtagh Khorasani (2009:190).
26. Moorey (1974b:24).
27. Ibid. (1971:45).
28. Sadegh-Behnam et Koh (date non précisée:7, 13).
29. Moorey (1974b:25).
30. Moshtagh Khorasani (2009:190-191).
31. Ibid. (2006:49).
32. Ayazi (2008:15).
33. Moshtagh Khorasani (2006:49).
34. Ayazi (2008:17).
35. Moorey (1974a:33).
36. Ayazi (2008:15).
37. Ibid.
38. Moorey (1974a:32).
39. Grotkamp-Schepers et Joerißen (1997:16).
40. Moorey (1974a:32).
41. Ibid.
42. Ayazi (2008:19-20).
43. Grotkamp-Schepers et Joerißen (1997:15).
44. Ayazi (2008:19-20).
45. Grotkamp-Schepers et Joerißen (1997:15).
46. Moorey (1974a:31).
47. Ibid.
48. Ibid.
49. Ibid.

**Références:**


- Amiet, Pierre, *Les Antiquités du Luristan*, collection David-Weill. Paris, diffusion par Boccard, 1976.
- Ayazi, Souri, *Disc-Headed Bronze Pins from Lorestân: A Symbol of Ancient Iran's Past*, Tübingen, Legat Verlag, 2008.
- Carter, Elizabeth, "Archaeology" in: *Elam: Surveys of Political History and Archeaology*, Near Eastern Studies, vol. 25, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1984, pp. 103-189.
- Grotkamp-Schepers, B. et P. Joerissen, *Deutsches Klingenmuseum Solingen: Führer durch die Ausstellungen*, Köln, Rheinland Verlag, 1997.
- Mahboubiân, Houshang, *Art of Ancient Iran: Copper and Bronze*, London, Philip Wilson, 1997.
Matt W. Stolper, "Political History" in: *Elam: Surveys of Political History and Archeaology*, Near Eastern - Studies, vol. 25, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1984, pp. 3-58.
- Moorey, P.R.S., *Ancient Persian Bronzes in the Adam Collection*, London, Faber and Faber, 1974a.
- Moorey, P.R.S., *Ancient Persian Bronzes from Luristan*, London, British Museum Publications, 1974b.
- Moorey, P.R.S., *Catalogue of the Ancient Persian Bronzes in the Ashmolean Museum*, Oxford, Oxford University Press, 1971.
- Moshtagh Khorasani, Manouchehr, Bronze and Iron Weapons from Luristan, *Antiguo Oriente: Cuadernos del Centro de Estudios de Historia del Antiguo Oriente*, vol. 7, 2009, pp. 185-217.
- Moshtagh Khorasani, Manouchehr, *Arms and Armor from Iran: The Bronze Age to the End of the Qajar Period*, Tübingen, Legat Verlag, 2006.
- Sadegh-Behnam, M. et A. Koh, *Mefraq-hâye Lorestân va Sanâyeh-ye Feleziyeh Eslâmi* (Lorestân Bronzes and Islamic Metalwork). Khorramâbâd, Mouzeh-ye Khorramâbâd, (date non précisée).
- Stutzinger, Dagmar, *Mit Hieb und Stich: Bronzewaffen aus dem alten Iran*, Die Sammlung von Grawert, Archäologische Reihe 18, Frankfurt am Main, Museum für Vor- und Frühgeschichte – Archäologisches Museum, 2001.

# La guerre Iran-Irak et ses conséquences dans la province d'Ilâm

Nassim Lotfnejâd Moghimi



▲ *Combattants iraniens sur le front de l'Ouest (Ilâm)*

La guerre Iran-Irak, connue en Iran sous le nom de Guerre Imposée (en persan: *jang-e tahmili*) ou Défense sacrée (*defa'-e moqaddas*), et en Irak sous le nom de Qadessiyyah de Saddam, est une guerre qui a opposé l'Irak à l'Iran de septembre 1980 à août 1988. Elle débuta le 22 septembre 1980 à 14 h 15 heure locale, lorsque l'aviation irakienne bombarda l'aéroport international de Téhéran. Deux jours plus tard, l'armée irakienne entrait en Iran. Les objectifs affichés de la guerre étaient d'obtenir le déplacement de la frontière sur la rive orientale du Chatt-el-Arab pour assurer une meilleure sécurité à la région de Bassora, d'obtenir la souveraineté sur trois îles du détroit d'Ormuz appartenant à l'Iran, et de provoquer un soulèvement dans la province iranienne du Khouzestân, peuplée notamment d'Arabes. Outre les revendications territoriales, des différends politiques furent également à l'origine du déclenchement de la guerre de l'Irak contre l'Iran. Selon une perspective régionale, les pays arabes producteurs de pétrole voyaient alors d'un mauvais œil la Révolution islamique iranienne de 1979 qu'ils considéraient comme un facteur de déstabilisation économique, politique et sociale. Cette guerre fut donc pour les Iraniens menée sur la base de valeurs patriotiques, mais également religieuses et sacrées, en ce qu'elle visait à la fois à préserver un territoire et une révolution.



▲ *Vestiges de la guerre à Ilâm*

**La guerre imposée et la province d'Ilâm**

Au cours de la guerre contre l'Irak, de par sa position géographique et ses 420 km de frontière commune avec l'Irak, la province d'Ilâm a payé un très lourd tribut. Les intenses bombardements irakiens qu'elle a subis n'ont laissé aucune infrastructure économique à la province.

Pendant près de vingt-deux mois, la province d'Ilâm fut transformée en un gigantesque champ de bataille. La plupart des villes et villages iraniens qui se trouvaient près de la frontière avec l'Irak furent totalement détruits.

Ils ont également conduit à l'occupation d'une partie de la province, induisant de nombreux déplacements de population. Dès la libération des territoires occupés, bon nombre de ces réfugiés regagnèrent leur contrée d'origine pour ne trouver que désolations et ruines. Pendant près de vingt-deux mois, la province d'Ilâm fut ainsi transformée en un gigantesque champ de bataille. La plupart des villes et villages iraniens qui se trouvaient près de la frontière avec l'Irak furent totalement détruits. Bien que la guerre ait officiellement commencé le 22 septembre 1980, selon les archives, douze jours avant, les Irakiens avaient déjà occupé les hauteurs d'Ilâm. Des tirs de roquettes et des attaques à l'artillerie lourde avaient visé la population civile, faisant de très nombreux morts et blessés. Selon le colonel Ghâssemi, la guerre a commencé à Ilâm et s'est terminée à Ilâm. Les habitants d'Ilâm furent attaqués sur trois axes: Mehrân, Dehlorân et Meymeh. La ville de Mehrân reste pour le peuple iranien un symbole de résistance, car elle fut occupée et libérée quatre fois. Hommes et femmes, adolescents et enfants, tous les habitants de cette ville furent les acteurs d'une épopée pour défendre leur ville.

**Les armes chimiques**

L'Irak a eu maintes fois recours à des armes chimiques pour compenser la supériorité de l'armée iranienne en nombre. Dès 1983, les gaz sarin, tabun, moutarde et cyclosarin sont utilisés par l'Irak contre l'armée iranienne mais également contre les populations civiles et plus particulièrement les Kurdes, sans réaction notable de la communauté internationale malgré la ratification par l'Irak du protocole de Genève de 1925 interdisant l'utilisation des armes chimiques. Le groupe d'Australie estime à 10 000 le nombre des victimes iraniennes de ces gaz. Le 28 juin 1981, l'Irak utilise massivement des armes chimiques sur une population urbaine, une première depuis la Seconde Guerre mondiale. Le 17 mars 1988, l'armée irakienne utilise des armes chimiques et

biologiques sur la ville kurde d'Halabja causant la mort de près de 5000 habitants. La poursuite de l'utilisation d'armes chimiques dans la guerre est énergiquement condamnée par la Communauté européenne de l'époque. Le 25 mai 1988, le régime irakien s'en défend en accusant l'armée iranienne. Par la suite, la ville d'Oshnaviyeh fut bombardée chimiquement par un avion irakien et au moins un millier de personnes furent blessées. L'Irak utilisa aussi des armes chimiques sur la ville de Meymeh (Ilâm), faisant de nombreux morts. Une autre attaque majeure eut lieu le 13 décembre 1980, exposant la population civile d'Ilâm à des bombardements chimiques.

**Les martyrs**

Beaucoup de soldats et combattants sont tombés en martyrs lors de cette guerre. L'ayatollah Khomeyni avait alors affirmé: "On dit parfois que la figure du héros est le moteur de l'histoire. En réalité, le moteur et l'âme de l'histoire sont le martyr. Le sang de chaque martyr est comme le son d'une cloche qui éveillera mille êtres vivants." Le nombre des martyrs de la Révolution islamique iranienne comprend environ 213 255 personnes. Il n'existe pas de statistiques précises à ce sujet sur le nombre de martyrs de la province d'Ilâm, mais il est indubitablement considérable.

**La population d'Ilâm après la guerre**

De par le très lourd tribut humain et matériel payé, la population d'Ilâm a dû faire face a de nombreux défis après la guerre: tout d'abord celui de la reconstruction, mais aussi du chômage et d'une émigration massive. Ce n'est qu'assez récemment que le gouvernement a commencé à investir dans le développement des industries, notamment pétrochimiques, dans la région. La précarité et le chômage ont conduit de nombreux jeunes et moins jeunes à quitter la province pour s'installer à Téhéran ou d'autres grandes villes. Bien que la guerre soit terminée depuis 25 ans, une grande partie de la province n'a pas encore été reconstruite. La guerre a détruit plus de 36 000 maisons et pendant 96 mois, 86 régions ont été intensément bombardées. La construction d'un petit aéroport aux vols irréguliers n'a pas permis de désenclaver l'une des provinces les moins développées d'Iran. ■

> L'Irak a eu maintes fois recours à des armes chimiques pour compenser la supériorité de l'armée iranienne en nombre. Dès 1983, les gaz sarin, tabun, moutarde et cyclosarin sont utilisés par l'Irak contre l'armée iranienne mais également contre les populations civiles et plus particulièrement les Kurdes.



▲ *Le Musée de la Résistance, ville d'Ilâm*

## Pensée iranienne contemporaine – études religieuses et philosophiques (X)

# Commentaire du verset de la Lumière (*ayat al-nûr*)

## de 'Allâmeh Seyyed Mohammad-Hossein Hosseini Tehrâni*

(4ème partie)

Traduction et adaptation:
Amélie Neuve-Eglise

*"Si les hommes connaissaient la valeur de la connaissance de Dieu, ils ne jetteraient pas leurs regards sur les attraits de la vie de ce monde. […] En vérité, la connaissance de Dieu est le compagnon de tout esseulement, l'ami de toute solitude, la lumière de toute obscurité, la force de toute faiblesse et le remède de toute maladie."*

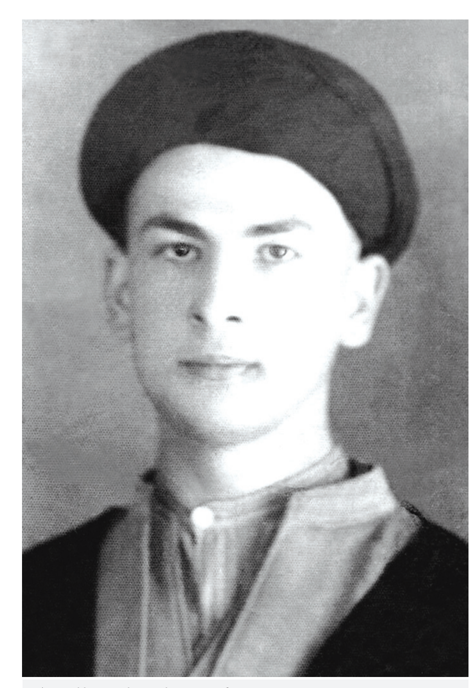
Imâm Sâdeq, *Al-Kâfî*, vol. 8, p. 247, no. 347

اللَّهُ نُورُالسَّمَاوات وَالارض

"*Dieu est la Lumière des cieux et de la terre*." (24:35)

Dans la partie précédente[1], nous avons étudié les différentes conceptions de la rencontre avec Dieu et de Sa relation avec le monde, ainsi que le sens d'une telle rencontre selon le Coran. Nous avons également évoqué dans quel sens chaque créature peut être considérée comme un signe (*âya*) de Dieu, tel que cela est évoqué notamment au début de ces versets: "*Nous leur montrerons Nos signes (*âyât*) dans l'univers (*"les horizons" al-afâq*) et en eux-mêmes (*fi anfusihim*), jusqu'à ce qu'il leur devienne évident qu'Il [Dieu] est la Vérité. Ne suffit-il pas que ton Seigneur soit témoin de toute-chose? Ils sont dans le doute, n'est-ce pas, au sujet de la rencontre de leur Seigneur? C'est Lui certes qui embrasse toute chose."* (41:53-54). Selon le second verset, bien que l'ensemble des créatures et de ce qui existe "montre" un aspect du Créateur et que tout ce que nous voyons ne sont que Ses signes, les gens demeurent dans le doute au sujet de Sa rencontre. Si l'ensemble de ces créatures montrent un aspect de Dieu, peuvent-elles conduire à Son Essence (*dhât*) et Sa Vérité même? La réponse est claire: chaque créature ne peut montrer et manifester qu'un aspect très limité de Dieu. Selon une règle philosophique, la connaissance de la cause par l'effet ne permet de connaître qu'une partie et qu'un aspect de la cause.[2] Chaque créature manifeste donc un *aspect* de Son Créateur: la beauté des créatures montre un aspect de Sa beauté, leur force un aspect limité de Sa force… Toutes les créatures constituent autant de petits miroirs de tailles distinctes reflétant Dieu, bien que de façon très limitée. Aucun ne peut donc conduire à la connaissance de l'Essence. Si l'on prend par exemple un tout petit miroir et qu'on le dispose devant son visage, on ne verra qu'une partie de l'œil, de l'oreille, de la joue… mais non l'ensemble du visage, et encore moins le corps, ainsi que l'ensemble des traits de caractère, du savoir et sentiments de la personne.

Comment pourrait-on prétendre connaître l'homme dans sa dimension physique, psychique et spirituelle avec un petit miroir? La logique est la même concernant les créatures et Dieu. A ce sujet, Mowlânâ donne l'exemple d'un éléphant qu'on avait un jour ramené d'Inde à titre de présent pour quelqu'un. On amena alors l'éléphant et on le mit dans une pièce sombre. Lorsqu'ils apprirent la nouvelle, les gens, qui n'avaient jamais vu un tel animal, se rassemblèrent autour du lieu en question dans l'espoir de l'apercevoir. Le gardien les conduisit à l'intérieur de la pièce. Comme il faisait noir, ils ne pouvaient le voir et se mirent donc à le toucher: l'un la trompe, l'autre les oreilles, un autre encore les pattes… Lorsqu'ils sortirent, ceux qui étaient restés à l'extérieur leur demandèrent: alors, comment est l'éléphant? Celui qui avait touché la trompe répondit: "C'est comme une gouttière"; un autre, l'oreille dit: "c'est comme un grand éventail"; un autre encore: "l'éléphant ressemble à une colonne"; chacun décrivant ainsi l'animal sur la base de la partie qu'il avait touchée.[3] Néanmoins, si la pièce s'éclaire, tout sera remis à sa place: on dira alors que la *trompe* de l'éléphant est telle une gouttière, son *oreille* tel un éventail, etc., sans réduire le tout à l'une de ses parties. Pour revenir à l'exemple précédent, plus le miroir sera grand, plus il montrera un aspect important de la personne; néanmoins, il ne parviendra jamais à en refléter l'ensemble des dimensions extérieures et encore moins intérieures. De même, voir l'éléphant dans son ensemble ne permet pas de le "connaître" au sens vrai. Nous ne pouvons donc connaître les choses que de façon limitée, à partir de notre statut de créature à la science imparfaite. Tout comme il ne peut connaître une personne à l'aide d'un tout petit miroir, l'homme ne peut saisir



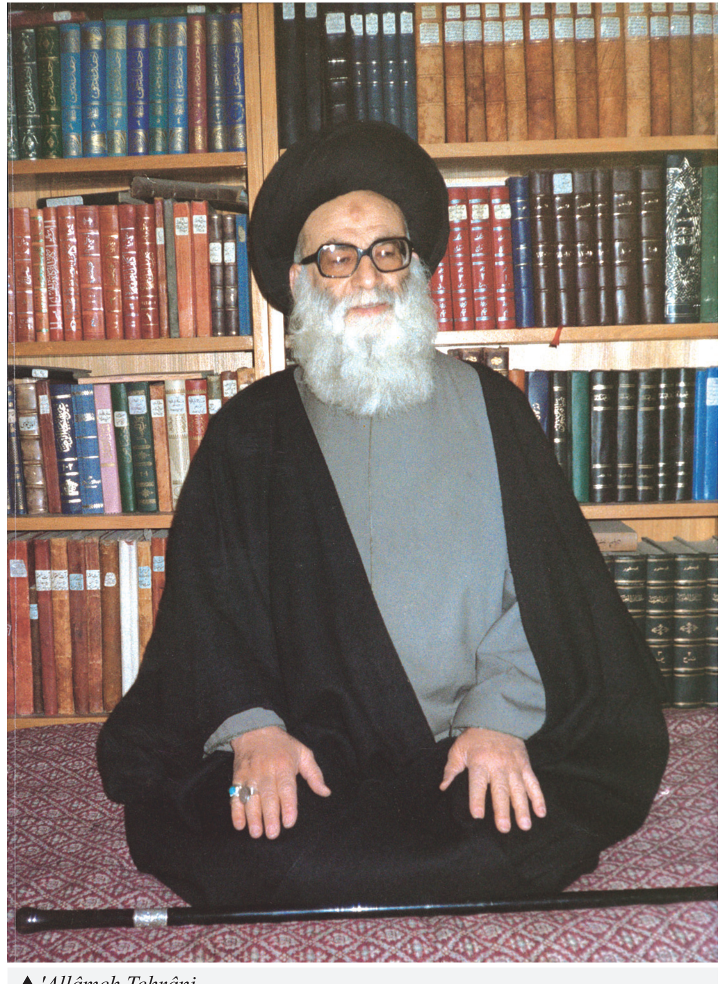
▲ *'Allâmeh Tehrâni dans sa jeunesse*

l'essence de Dieu à l'aide de sa propre pensée et de sa perception des créatures. Par conséquent, la connaissance de Dieu dépend des capacités de l'homme qui peut saisir certains de Ses Noms et Attributs (*asmâ' wa sifât*), mais non Son essence.

> Toutes les créatures constituent autant de petits miroirs de tailles distinctes reflétant Dieu, bien que de façon très limitée. Aucun ne peut donc conduire à la connaissance de l'Essence.

Même les prophètes et les anges les plus proches n'ont pu y accéder, comme l'exprime cette phrase attribuée au prophète Mohammad: "*Nous ne t'avons pas connu comme il se doit [tel que Tu es]*" (*mâ 'arafnâka haqq ma'rifatika*).[4] Dans un hadith, l'Imâm Bâqer a également souligné que ce que l'on connait de Dieu par la pensée n'est qu'une création de notre esprit, un phénomène de la

conscience, mais non Dieu tel qu'Il est. L'homme a ainsi tendance à penser Dieu selon ses propres critères de la perfection.[5] Cela ne remet pas en cause la validité de la connaissance humaine à propos de Dieu, mais en limite la portée: l'homme ne peut connaître Dieu que selon les attributs de perfection que Dieu lui a conférés. Ainsi, il constate la présence de force en lui, et attribue ensuite à Dieu la force et la puissance de la façon la plus parfaite et illimitée, de même que la vie, le savoir, la générosité, l'amour, etc. Néanmoins, il est possible que Dieu ait des milliers d'attributs que nous n'avons pas en nous-mêmes. Dans ce cas, il nous sera impossible de les connaître; de même qu'il est impossible qu'un aveugle de naissance comprenne ce qu'est la lumière. En résumé, *il est impossible de connaître ce que l'on ne détient pas en nous-mêmes, même de façon infime*. Ainsi, tout comme nous ne pouvons pas connaître l'Essence divine, il nous est également impossible de connaître l'*ensemble* des attributs divins.



▲ *'Allâmeh Tehrâni*

**Les quatre étapes de la connaissance**

Quatre étapes de la connaissance sont traditionnellement distinguées dans la pensée islamique.[6] Nous allons ici les expliciter au travers d'un exemple. La première étape est lorsque l'on explique à l'homme qui n'a jamais vu de feu ni ses effets comme la fumée, la chaleur… ce qu'est le feu à l'aide de concepts: c'est une réalité qui brûle tout ce qui entre en contact avec lui, qui ne diminue pas si on en emprunte une flamme, etc. Cette première étape est la façon dont la majorité des gens "connaissent" Dieu: cette connaissance n'est pas issue de la perception de Ses attributs ni de raisonnements, mais du fait qu'on leur a appris qu'il en était ainsi. La seconde étape concerne ceux qui n'ont pas vu le feu, mais en ont aperçu certains effets comme la fumée. Ils en ont alors déduit que cette fumée est issue d'une réalité qui est le feu, et ont saisi la réalité de la cause par la perception de son effet. Ce groupe est celui des philosophes qui ont prouvé l'existence de Dieu par la voie de Ses effets au travers de raisonnements intellectuels. La troisième étape rassemble les gens qui ont vu le feu, s'en sont approchés et en ont senti la chaleur. Leur connaissance est donc plus élevée: ce sont les croyants sincères qui se sont rapprochés des attributs divins et ont un lien avec le monde immatériel. La

quatrième étape consiste à aller dans le feu et à y brûler jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de sa propre existence limitée, et à *devenir le feu même*. Ce groupe est celui des gnostiques qui ont perdu tout égo et sont éteints en Dieu; la présence divine en eux ayant fait fondre tout ce qui n'est pas Lui. Ces quatre étapes sont également parfois qualifiées de connaissance commune (*'ilm ma'mûli*), science certaine (*'ilm al-yaqin*), l'œil de la certitude (*'ayn al-yaqin*), et la certitude même dans sa vérité (*haqq al-yaqin*). Le Coran fait également référence à deux d'entre elles (102:5 et 7). Néanmoins, l'ensemble de ces étapes demeurent celle de la vision des Noms et Attributs divins, c'est-à-dire de Dieu "selon un aspect", et non Dieu lui-même: de même qu'un simple verre ne peut contenir un tonneau d'eau, *en tant qu'être limité*, l'homme ne peut donc connaître la Cause telle qu'elle est. La pensée[7] et les êtres extérieurs, c'est-à-dire les *signes des horizons* (*âyât âfâqiyya*) ne permettent donc de saisir qu'un aspect de Dieu.

**Signes intérieurs (*âyât anfusi*) et connaissance de Dieu**

Dans le verset cité au début de cet article, deux types de signes sont distingués: les signes extérieurs que nous avons évoqués, et le signe de l'âme (*âyât anfusi*). Cette distinction est posée dans un autre verset du Coran: "*Il y a sur terre des signes (*âyât*) pour ceux qui croient avec certitude; ainsi qu'en vous-mêmes (*fi anfusikum*). N'observez-vous donc pas?*" (51:20-21). Cela implique de clarifier dans quel sens l'âme est le signe de Dieu, et si, contrairement aux signes "des horizons" du monde extérieur, elle peut permettre de saisir et de rencontrer Dieu tel qu'Il est, à la fois dans Ses attributs et dans Son essence.

En guise de réponse, il faut tout d'abord rappeler que selon le Coran, la création de l'homme est distinguée de celle des autres créatures. Il y est notamment évoqué que tout ce qui a été créé l'a été pour l'homme: "*C'est Lui qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre*" (2:29).

> Dans un hadith, l'Imâm Bâqer a souligné que ce que l'on connait de Dieu par la pensée n'est qu'une création de notre esprit, un phénomène de la conscience, mais non Dieu tel qu'Il est. L'homme a ainsi tendance à penser Dieu selon ses propres critères de la perfection. Cela ne remet pas en cause la validité de la connaissance humaine à propos de Dieu, mais en limite la portée: l'homme ne peut connaître Dieu que selon les attributs de perfection que Dieu lui a conférés.

Nous comprenons de ce verset que l'homme est donc plus éminent que les autres créatures, puisque ces dernières ont été créées pour lui. D'autres versets expriment une idée similaire: "*Pour vous, Il a assujetti le soleil et la lune à une perpétuelle révolution. Et Il vous a assujetti la nuit et le jour.*" (14:33); "*N'as-tu pas vu que Dieu vous a soumis tout ce qui est sur la terre*" (22.65). Ailleurs, il est évoqué que Dieu a insufflé de Son esprit (*min rûhihi*) en l'homme: "*Il lui donna sa forme parfaite et lui insuffla de Son Esprit.*" (32:9). L'esprit (*rûh*) signifie la vérité profonde de chaque chose. L'esprit de l'homme est donc ce qui constitue sa vérité profonde, qui lui a été insufflée directement par et de Dieu. Le Coran n'évoque un tel fait pour aucune autre créature, pas même les anges. De même, après avoir évoqué les différentes étapes de croissance du fœtus, le Coran

dit: "*Ensuite, Nous l'avons transformé en une tout autre création. Gloire à Dieu le Meilleur des créateurs!*" (23:14). L'homme, doté de cette "autre création" immatérielle, est la seule créature au sujet de laquelle Dieu est glorifié en tant qu'*Allah*, qui désigne Dieu dans Son essence et l'ensemble de Ses perfections.[8] Ailleurs encore, il est affirmé que "*Nous avons certes créé l'homme dans la forme la plus parfaite (*fi ahsan al-taqwim*).*" (95:4) Une série de versets souvent citée résume les aspects principaux de l'anthropologie coranique:

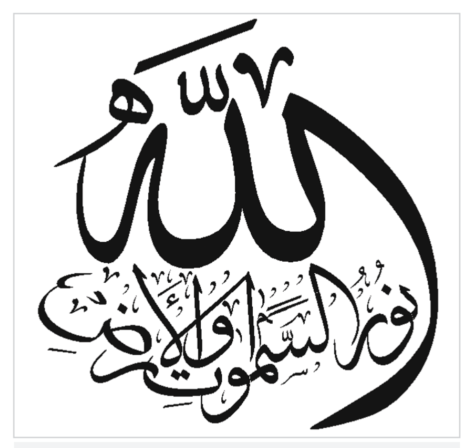
"*Lorsque Ton Seigneur confia aux Anges: "Je vais établir sur la terre un successeur (*khalifa*)." Ils dirent: "Vas-Tu y désigner un qui y mettra le désordre et répandra le sang, quand nous sommes là à Te sanctifier et à Te glorifier?" - Il dit: "En vérité, Je sais ce que vous ne savez pas!" Et Il apprit à Adam tous les Noms, puis Il les présenta aux Anges et dit: "Informez-Moi de ces Noms, si vous êtes véridiques!" [dans votre prétention que vous êtes plus méritants qu'Adam]. Ils dirent: "Gloire à Toi! Nous n'avons de savoir que ce que Tu nous as appris. Certes c'est Toi l'Omniscient, le Sage." - Il dit: "Ô Adam, informe-les de ces Noms." Puis quand celui-ci les eut informés de ces Noms, Allah dit: "Ne vous ai-Je pas dit que Je connais les mystères des cieux et de la terre, et que Je sais ce que vous divulguez et ce que vous cachez?" Et lorsque Nous demandâmes aux Anges de se prosterner devant Adam, ils se prosternèrent à l'exception d'Iblis qui refusa, s'enfla d'orgueil et fut parmi les infidèles.*" (2:30-34) Trois points principaux au sujet de la vérité profonde de l'homme peuvent êtres déduits de cet ensemble de versets. Premièrement, l'homme y est nommé par Dieu lui-même comme son "successeur" (*khalifa*) sur terre. Le terme de successeur exprime l'idée de représentant, et donc d'une personne qui possède l'ensemble des qualités de Celui qui lui accorde une telle position. Lorsqu'un roi part en voyage et désigne une personne comme son représentant durant son absence, ou comme son successeur au trône, cela signifie que cette dernière a la capacité de le représenter dans l'ensemble de ses pouvoirs, qualités et fonctions. En tant que représentant de Dieu sur terre, l'homme peut donc devenir le miroir de l'ensemble des perfections divines; Le montrer du point de vue de Son savoir, de Sa force, etc. Deuxièmement, une telle annonce suscite la protestation des anges qui voient l'aspect animal et corrompu de l'homme, et qui s'interrogent alors sur la raison de son éminence vis-à-vis d'eux, qui ne cessent de glorifier Dieu. La cause de cette supériorité réside en réalité dans la présence en l'homme de l'ensemble des Noms que Dieu lui a appris. Les Noms (*al-asmâ'*) désignent ici tout ce qui montre et manifeste les perfections divines. L'existence de l'homme contient donc en puissance l'ensemble des Noms et Attributs divins, et qu'ignorent les anges. Troisièmement, Dieu ordonne aux anges de se prosterner face à Adam pour cette dimension de son existence dont ils sont eux-mêmes dépourvus. On pourrait néanmoins objecter que seul Dieu mérite d'être le sujet de la prosternation; pourquoi Dieu lui-même a-T-il donc ordonné aux anges de se prosterner face à une créature? La réponse est que, comme nous l'avons vu, la nature profonde de l'homme vient de Dieu lui-même et de Son esprit insufflé en lui, et qu'en réalité, se prosterner devant cette vérité profonde de l'homme qui constitue sa perfection signifie se prosterner devant Dieu. Cette étape correspond à celle de l'extinction de l'homme en Dieu (*fanâ'*), là où plus aucun voile ne le sépare de Son créateur.

L'homme occupe donc une position unique au sein de l'ensemble de la création et ce qu'il recèle en lui-même l'ensemble de ses perfections.

Cette réalité a été évoquée par de nombreux gnostiques. Comme le souligne notamment Mollâ Sadrâ, à l'inverse des autres créatures, l'âme de l'homme n'est pas limitée à un aspect ou à une position particulière, elle peut s'élever plus haut que les anges ou tomber plus bas que l'animal.[9]

Chaque homme contient donc en lui l'infini et l'illimité, même s'il n'en est pas toujours conscient. Il est ainsi possible qu'une personne possède une fortune sans le savoir, tel ce petit enfant auquel son père aurait légué toute sa fortune et qui, du fait de son ignorance, la cède en échange d'une poignée de friandises.

Selon le Coran, aucune autre créature ne possède la profondeur existentielle de l'homme qui, par son âme et tel un miroir aux dimensions illimitées, est susceptible de refléter l'ensemble des perfections divines et de montrer Dieu tel qu'Il est. Selon un hadith *qodsi* rapporté par le prophète Mohammad, Dieu a dit: "*Ma terre et Mes cieux ne peuvent Me contenir, seul Me contient le cœur de Mon serviteur qui croit en Moi.*"[10] Cette parole ne peut signifier que Dieu s'auto-limite pour être contenu dans le cœur de l'homme, mais au contraire que le cœur du croyant, qui est le lieu de Dieu, devient, comme son Créateur, illimité. Cette réalité est également exprimée dans un autre hadith soulignant la proximité intense avec Dieu pouvant être atteinte par le croyant: "*Le serviteur suscite Mon amour en accomplissant des actes de dévotion surérogatoires [et de bonnes actions], jusqu'à ce que Je l'aime. Et lorsque Je l'aime, Je deviens l'oreille avec laquelle il entend, l'œil par lequel il voit, la langue avec laquelle il parle, la main avec laquelle il donne et les jambes avec lesquelles il marche. Lorsqu'il Me prie, Je lui réponds, et lorsqu'il Me demande une chose, Je la lui donne.*" L'homme a ainsi la possibilité d'élever son âme jusqu'à se fondre dans l'Essence divine et abolir tout voile entre lui et Son Créateur. Cette étape constitue la réalisation profonde du sens d'être successeur de Dieu sur terre.



▲ *Calligraphie du verset de la lumière*

Selon le Coran, aucune autre créature ne possède la profondeur existentielle de l'homme qui, par son âme et tel un miroir aux dimensions illimitées, est susceptible de refléter l'ensemble des perfections divines et de montrer Dieu tel qu'Il est. Selon un hadith *qodsi* rapporté par le prophète Mohammad, Dieu a dit: "*Ma terre et Mes cieux ne peuvent Me contenir, seul Me contient le cœur de Mon serviteur qui croit en Moi.*"

**Qui connaît son âme connaît son Seigneur**

L'homme peut donc connaître un aspect de Dieu au travers des créatures

et de sa pensée, mais la connaissance de Dieu tel qu'Il est dans son Essence n'est possible que par l'âme dont la réalité profonde est divine. En d'autres termes, la connaissance réelle de Dieu passe par la connaissance de soi. Si l'homme se connaît véritablement lui-même dans sa vérité profonde, il aura atteint la connaissance de son Créateur. De nombreux hadiths évoquent ce sujet. On rapporte ainsi qu'un jour, l'une des femmes du Prophète lui demanda: "*Quand l'homme connaît-il Son seigneur?*" Il répondit: "*Lorsqu'il se connait lui-même*" (*idhâ 'arafa nafsahu*).[11] Selon une autre narration, le Prophète a également dit: "*Ceux qui se connaissent le mieux sont ceux qui connaissent le mieux leur Seigneur.*"[12] On demanda également un jour à l'Imâm Bâqer ou Sâdeq d'expliquer de quelle science il était question dans le célèbre hadith du Prophète enjoignant de "*recherche[r] la science (*al-'ilm*) même en Chine.*"[13] Il répondit: "*la connaissance de l'âme*" (*ma'rifat al-nafs*).[14] De nombreux autres hadiths ont été rapportés des Imâms à ce sujet, dont celui-ci parmi ceux de l'Imâm 'Ali: "*Celui qui connaît son âme, connaît alors son Seigneur*" (*man 'arafa nafsahu faqad 'arafa rabbahu*).[15]

L'aspect principal de la connaissance de Dieu par l'âme est qu'elle implique une purification de l'âme. Car se connaître implique de purifier l'âme de ce qui est autre que sa vérité profonde, de la libérer de ses passions et de ce qui l'éloigne de Dieu. C'est dans ce sens que la connaissance de Dieu par soi-même est considérée comme plus bénéfique que la connaissance de Dieu par le raisonnement intellectuel à partir de Sa création.

D'après ces hadiths, le fait de se connaître soi-même implique nécessairement de connaître Dieu. Néanmoins, l'inverse n'est pas valable: le fait de connaître Dieu, ou plutôt d'avoir une certaine connaissance de Dieu, n'implique pas de connaître son âme: nous avons ainsi vu qu'il est possible de connaître Dieu, bien que de façon imparfaite, au travers des créatures extérieures. Si le fait de connaître son âme dans sa vérité profonde implique de connaître Dieu, à l'inverse, le fait de ne pas se connaître entraîne logiquement que l'on ne connaît pas Dieu. Cette affirmation correspond de façon exacte à ce verset du Coran: "*Et ne soyez pas comme ceux qui ont oublié Dieu; [Dieu] leur a fait alors oublier leur propre personne*" (59:19). Ce verset signifie en reflet que celui qui n'oublie pas sa propre personne n'oublie pas Dieu, et donc que celui qui se connaît lui-même, qui est conscient de sa vérité profonde, connaît son Dieu. Nous retrouvons ici la même idée exprimée par le hadith cité plus haut: l'homme doit se connaître lui-même pour pouvoir connaître son Dieu. Sur cette base, certaines caractéristiques de l'âme ont été rapprochées de celles de Dieu[16]: la relation de l'âme au corps selon une relation de compréhension et de présence omnisciente est similaire à la relation de Dieu au monde; de même, le fait de ne pas pouvoir indiquer le "lieu" de l'âme dans le corps et son immatérialité permet de saisir l'immatérialité divine qui est invisible sans pour autant qu'une chose ne soit vide de sa présence. L'étude des propriétés de l'âme permet ainsi de connaître certaines caractéristiques de Dieu.

Néanmoins, l'aspect principal de la connaissance de Dieu par l'âme est que, contrairement à Sa connaissance par les

créatures extérieures, elle implique une purification de l'âme (*tahdhib al-nafs*). Car se connaître soi-même implique de purifier l'âme de ce qui est autre que sa vérité profonde, de la libérer de ses passions et de ce qui l'éloigne de Dieu. C'est dans ce sens que la connaissance de Dieu par soi-même est considérée comme plus bénéfique que la connaissance de Dieu par le raisonnement intellectuel à partir de Sa création. De nombreuses autres traditions abondent dans ce sens, parmi lesquelles cette parole du Prophète: "*La connaissance (*'ilm*) dont la recherche est obligatoire pour tout musulman et toute musulmane est la connaissance de l'âme (*'ilm al-nafs*).*"[17] L'idée de purification de l'âme indissociable de cette connaissance est également évoquée dans le Coran: "*Par l'âme et Celui qui l'a harmonieusement façonnée; et lui a alors inspiré son immoralité, de même que sa piété! A réussi, certes celui qui la purifie, et est perdu, certes, celui qui la corrompt.*" (91:7-10); "*Ô les croyants! Vous êtes responsables de vous-mêmes [de vos âmes,* anfusakum*].*" (5:105). Cette connaissance de soi passant par la purification de l'âme doit mener l'homme à se déprendre des identités et des perfections qu'il s'attribue pour réaliser qu'il n'est rien en lui-même et que l'ensemble de ses capacités, son savoir, sa force, sa vie… viennent de Dieu. Celui qui atteint cette connaissance de façon présentielle aura dès lors en même temps saisi la vie, la force et la puissance de Dieu. Supposons que nous sommes en plein jour, et que la lumière du soleil inonde tout ce qui est: la terre, les montagnes, le ciel, les maisons, les mers… lorsqu'elle est éclairée, la terre, les arbres, chaque chose resplendit de lumière. Si le soleil ne se couchait pas et que le monde ne se confondait pas ensuite avec les ténèbres, qui n'aurait pas tendance à penser que la lumière vient de la terre elle-même? Seule la nuit permet de se rendre compte que rien ne possède sa propre lumière. Lorsqu'il est doté de force, de savoir et de vie, l'homme a naturellement tendance à s'en attribuer à lui-même l'origine. La connaissance réelle de soi permet au contraire de se rendre compte que tout est de Dieu, qui reprend peu à peu sa lumière jusqu'à ce que le savoir de l'homme vieillissant devienne de l'ignorance, sa force de la faiblesse, sa vie physique, la mort. La connaissance de soi fait donc prendre conscience à l'homme qu'il n'est rien sans Dieu; et que toute perfection qu'il détient est en réalité Sa perfection, et que toute Lumière vient de Lui. ■

*(à suivre)*

---

* Hazrat-e 'Allâmeh Ayatollah Hâjj Seyyed Mohammad Hossein Hosseini Tehrâni, *Tafsir Ayeh-ye Nour*, Maktab-e Vahi, 1390 (2011).

1. Voir le numéro 85 (décembre 2012) de *La Revue de Téhéran*.

2. Cette règle est exprimée ainsi en arabe: "العلم بالعلّه من العلم بالمعلول، علم بها من جهه".

3. Histoire issue du *Masnavi Ma'navi* de Molânâ, daftar 2.

4. Voir Seyyed Mohammad Hossein Hosseini Tehrâni, *Allah shenâsi*, vol. 1, p. 158.

5. A ce sujet, certains hadiths soulignent que si elles pouvaient définir Dieu, les fourmis lui attribueraient sans doute deux antennes, étant donné qu'elles sont pour elles une perfection Voir *Bihâr al-Anwâr*, vol. 66, p. 292.

6. Ces étapes ont notamment été distinguées par Nasir al-Din Toussi.

7. La pensée correspond également à des signes extérieurs mais dans l'esprit qui, comme les créatures extérieures, sont limités et ne peuvent montrer Dieu tel qu'Il est.

8. D'autres versets rendent ainsi gloire au Créateur pour d'autres aspects de Son œuvre, mais seulement selon l'un de Ses aspects particuliers: "*Béni soit celui dans la main de qui est la royauté.*" (67:1); "*Béni soit Celui qui fait descendre le Livre de Discernement*" (25:1).

9. Mollâ Sadrâ, *Al-Hikmat al-Mota'âliyya fil al-Asfâr al-Arba'a*, vol. 1, p. 343.

10. *Anwâr al-Malakout*, vol. 1, p. 91 ; *'Awâli al-Lla'ali*, vol. 4, p. 7 ; voir également *Bihâr al-Anwâr*, vol. 20, p. 209.

11. *Al-Amâli lil-Sayyed Mortazâ*, vol. 1, p. 198.

12. *Ibid.*, vol. 2, p. 329.

13. *Wilâyat al-Faqih*, vol. 2, p. 244.

14. *Misbâh al-Shari'a*.

15. *Mahajjat al-Baydâ'*, vol. 1, p. 681.

16. *Bihâr al-Anwâr*, vol. 58, p. 99.

17. *Resâleh-ye seyr o solouk mansoub be Bahr al-'Oloum*, p. 140, cité de *Bihâr al-Anwâr*, vol. 67, p. 67.

# Une histoire dynamique de la littérature française

Tahmouress Sadjedi*
Université de Téhéran et ReCeLLT

Le directeur de l'ouvrage[1], Jean-Yves Tadié, dont le nom est bien connu en Iran à travers les deux versions persanes de sa *Critique littéraire au XXe siècle*, tient à préciser dans son "Avant-propos" que la description des œuvres n'est pas possible en si peu d'espace de seize cents pages, et qu'il s'agit plutôt d'arrêter le temps dans des grands tableaux. Mais, malgré cette restriction, on peut y suivre l'apparition du concept de littérature, son apogée et sa mise en question dans la seconde moitié du XXe siècle, et même, dans un autre registre, l'évocation rapide de l'histoire des ouvrages et celle des auteurs. Tadié fait bien savoir que les progrès et la décadence des lettres sont en rapport direct avec l'ordre politique et comme l'on sait (*La littérature dynamique*, t. 2, p. 331) à l'époque de Napoléon, la littérature devint "un outil de propagande".

Mais qu'est-ce que la littérature française? On répond alors avec perspicacité qu'elle exprime "l'âme de la France", "cet esprit français qui est une des grandes puissances du monde moderne" (*Ibid.*, t. 1, p. 20). Les grands historiens de la littérature française, entre autres G. Lanson, dont le nom est bien connu chez nous depuis longtemps déjà, n'ont pas pu échapper à la chronologie, qui est le mouvement de la vie, et par conséquent, ils ont respecté la succession chronologique des hommes et des œuvres. Aussi les collaborateurs de *La littérature dynamique* ont-ils marché sur les traces de ces grands historiens et ont-ils, de surcroît, présenté un travail qui traite, en divers endroits, de beaucoup de questions littéraires ou apparentées à la littérature.

La période dite du Moyen Age y commence à partir du XIIe siècle et se prolonge jusqu'à la fin du XVe siècle (*Ibid.*, p.25). Cette période cruciale, qui englobe aussi les Croisades, est connue en Iran par le livre classique de V. L. Saulnier, *La Littérature française du Moyen Age* (1948) dont il existe une traduction persane faite par A. H. Zarrinkoub en 1962. Dès le début, Saulnier y affirme que le terme de "Moyen Age" a été forgé en 1667 par Horn de Leyden dont le nom n'apparaît pas dans *La littérature dynamique*. Par ailleurs, les auteurs de celle-ci affirment que le terme "littérature" désigne en ancien français "les lettres latines » et que le mot "littérature" fait son apparition vers la fin du Moyen Age. A ce propos, il y a aussi une vivre discussion entre les Allemands sur la continuité et la discontinuité (*Ibid.*, p. 29) dans l'histoire de la littérature médiévale où règne alors le latin et où celui-ci reste au centre de la communication pour les clercs (*Ibid.*, p. 34).

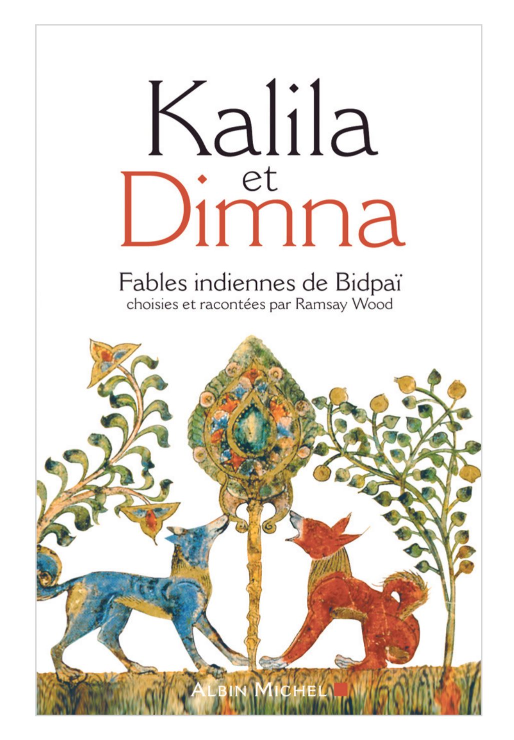
Existe-t-il un rapport entre les Croisades, qui commencent à partir de 1096, et la littérature courtoise qui est en vogue en France entre 1150-1240 et où on constate effectivement une influence orientale? Saulnier, qui souligne cette influence, affirme aussi que le roman dit *Barlaam et Josaphat*, décrivant l'histoire de Bouddha, a été raconté en grec par un moine au XIe siècle et qu'il a d'abord été traduit en latin puis, au XIIIe siècle, en français dans trois autres romans dont l'un est anonyme, l'autre par un certain Chardi, et enfin le dernier par Guy de Cambrai. Les auteurs de *Littérature dynamique* parlent d'un certain Herbert comme étant l'auteur du *Roman de Dolopathos* au XIIIe siècle et dans lequel celui-ci fait apparaître Virgile sous la figure d'un magicien qui enseigne l'astrologie (*Ibid.*, pp. 74, 137-138 et 183). *Le Dictionnaire des œuvres*, dans sa traduction persane (t. 4, "Le Livre de Sindbad"), affirme avec certitude l'influence des récits orientaux dans la littérature européenne.

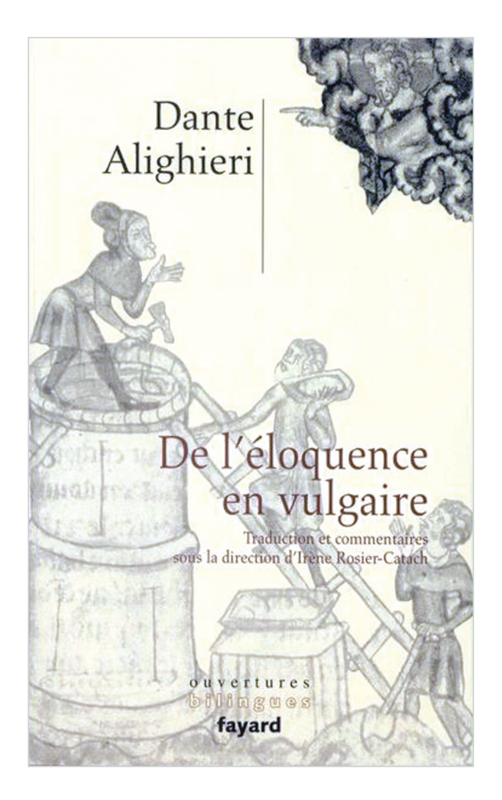
De surcroît, le mot *Dolopathos* est une forme en

langue vulgaire de celui qui au XIIe siècle était connu sous la graphie grecque de *Syntipas*, autrement dit *Sendâbâd.* Ce nom se trouve bien dans les légendes originaires de l'Inde et de la Perse, notamment dans le *Livre de Sendâbâd* que l'on retrouve dans la littérature occidentale du XIIe siècle sous le titre de *Légendes des Sept Sages* (*Grand Larousse encyclopédique*, Edition prestige, vols 7, 18 et 19). D'ailleurs, les auteurs ne parlent pas de *Floire et Blanchefleur*, un roman courtois du XIIe siècle, fondé sur un conte des *Mille et Une Nuits* (*Le Petit Robert des noms propres* (2011), Chronologie, p. A67), ainsi que de son imitation de la chantefable au XIIIe siècle, *Aucassin et Nicolette*, deux romans marquants du Moyen Age. Plus important encore, - et cela dans une date ultérieure, - ils n'évoquent pas non plus le recueil de contes indiens *Kalila et Dimna* (Bidpay ou Pilpay), connu en Perse dès le VIe siècle par une version en pahlavi et dès le VIIIe siècle par une version en arabe. Mais la version persane, qui a été mise à contribution par Jean de La Fontaine dans ses *Fables*, est due à Hossein Kachefi qui y a tronqué les précédentes traductions persanes, par ailleurs savantes.

Parmi les événements littéraires de la première moitié du XIVe siècle, il faut souligner l'essai de Dante, *De l'éloquence en langue vulgaire* (1303-1305), et les nouvelles de Boccace, le *Décameron* (1347 et 1353); l'un, qui traite de la langue, et l'autre, qui apporte une nouvelle technique littéraire, influencent bien la langue et la littérature françaises. Bientôt, le latin, la langue savante, se heurte à l'anglais et au français (*La littérature dynamique*, t. 1, p. 40) et, par conséquent, la situation devient propice au réveil de la langue vernaculaire. En 1453, la prise de Constantinople par les Ottomans aboutit à la domination de ces derniers sur la Grèce pendant quatre siècles au cours desquels les écrivains français essayent de préserver l'hellénisme à travers le classicisme et les hellénistes, toujours français, à travers la byzantologie (*Ibid.*, p. 501). Efforts favorisés à la Renaissance par les premiers travaux

> Existe-t-il un rapport entre les Croisades, qui commencent à partir de 1096, et la littérature courtoise qui est en vogue en France entre 1150-1240 et où on constate effectivement une influence orientale? Saulnier, qui souligne cette influence, affirme aussi que le roman dit *Barlaam et Josaphat*, décrivant l'histoire de Bouddha, a été raconté en grec par un moine au XIe siècle et qu'il a d'abord été traduit en latin puis, au XIIIe siècle, en français dans trois autres romans.






d'impression typographique.

La Renaissance italienne qui, après une ingénieuse mutation française, englobe aussi l'Humanisme, le Protestantisme, la découverte de l'Amérique et même la forte présence de l'Empire ottoman en Europe, est connue en Iran par le livre de Saulnier, *La Littérature française de la Renaissance* (1948), traduit également par le même Zarrinkoub en 1960. A la longue, l'oralité cède place, grâce à l'imprimerie, au mouvement de désoralisation (*Ibid.*, p. 262). Ce style oral est aussi celui de F. Rabelais dont l'œuvre influencera, au XXe siècle, "un homme à style", L.-F. Céline, aussi bien que celui du poète C. Marot (Ibid.). Ce qui est sûr c'est qu'à cette époque, "le langage cru et l'insulte visant le public n'ont rien pour surprendre quiconque est familier des spectacles de foire" (*Ibid.*, p. 263). Il faut donc chercher les origines de la langue crue chez les familiers des spectacles de foire.

En 1453, la prise de Constantinople par les Ottomans aboutit à la domination de ces derniers sur la Grèce pendant quatre siècles au cours desquels les écrivains français essayent de préserver l'hellénisme à travers le classicisme et les hellénistes, toujours français, à travers la byzantologie. Efforts favorisés à la Renaissance par les premiers travaux d'impression typographique.

Marot est alors ennemi de toute doctrine, d'où aussi d'ailleurs, la bête noire de la "Brigade", la future "Pléiade française" (*Ibid.*, p. 274). Ami de P. Ronsard, J. du Bellay rédige le programme de Brigade, *Défense et Illustration de la langue française* (1549), qui devient le manifeste littéraire de la langue française, alors même que l'abbé J. Amyot s'apprête à donner son excellente traduction de Plutarque, laquelle sera un événement de l'histoire de la traduction en France, comme cela sera aussi le cas de la traduction des *Mille et Une Nuits* (1704-1717) par Antoine Galland.

Peut-être serait-il intéressant de faire une comparaison entre les trois littératures, persane, italienne et française et d'évoquer encore ce qui est une influence orientale. En somme, un récapitulatif en bonne et due forme.

La littérature persane de la période islamique apparaît vers le début du IXe siècle avec le grand poète Roudaki, qui est aussi le traducteur en vers de *Kalila et Dimna*. Vers la seconde moitié de ce siècle, le savant ministre des Samanides, Bal'ami, traduit de l'arabe en persan les *Annales* de Tabari et présente ainsi une des meilleures et durables proses persanes. Puis, c'est l'époque de Ferdowsi, avec le célèbre *Shâhnâmeh* "Livre des

rois" en 1010. Depuis cette période jusqu'à la fin du XVe siècle, époque de Djâmi, considéré comme le dernier grand poète de l'époque classique, la littérature persane parvient à produire et à achever ses chefs-d'œuvre dans tous les genres littéraires.

La littérature italienne, qui suit les traditions de l'Eglise catholique, emploie au XIIe siècle l'italien comme moyen d'expression dans les littératures populaires de cette époque, et au siècle suivant, on commence ainsi à écrire en langue vulgaire des chroniques et des légendes. Tandis qu'en Sicile une poésie courtoise se développe, dans l'Italie centrale une nouvelle école prend naissance, laquelle compte plusieurs poètes, entre autres Dante qui, au XIVe siècle, s'intéresse à la langue vulgaire et qui écrit la *Divine Comédie* où s'exprime toute la pensée médiévale. La langue toscane devient alors la base de la langue littéraire et nationale et son représentant le plus connu, Boccace, projette la base du roman et de la nouvelle réaliste. Ainsi l'Italie réussit-elle dans sa tentative par le mouvement humaniste, d'autant plus que l'œuvre de son grand poète, G. Marino, influencera ensuite la préciosité française.

Pour la littérature française, qui est aussi l'objet principal de cette discussion tripartite, si l'on excepte les origines de la langue française avec le *Serment de Strasbourg* (842), le XIIe siècle voit naître les chansons de geste et la poésie lyrique des troubadours, alors même que vers la fin de ce siècle et le début du siècle suivant, la poésie se développe dans le Nord de la France avec les trouvères. En somme, une littérature fondée sur des œuvres poétiques. Aux romans courtois qui témoignent du raffinement de la société médiévale se rattachent un nombre de romans d'aventures et d'amour, notamment *Floire et Blanchefleur* (en persan *Varagheh et Golchâh*) et la "chantefable" d'*Aucassin et Nicolette*. Le *Roman de Renard*, appartenant à un genre populaire, occupe une place importante dans la littérature médiévale, et le *Roman de la Rose*, également en vers, se classe au rang des poèmes didactiques et allégoriques. On peut voir, pour ces différents titres, le *Dictionnaire des œuvres*.

Mais, la prose littéraire naît, au XIIe siècle, aussi bien dans les nombreuses adaptations des romans courtois que dans les œuvres des chroniqueurs comme Villehardouin qui a écrit l'*Histoire de la conquête de Constantinople* au sujet de la 4e croisade. Bien que la richesse de la littérature médiévale ait été révélée par les historiens littéraires du XIXe siècle et du XXe siècle, il n'en reste pas moins que la *Défense et Illustration de la langue française* représente la rupture avec le Moyen Age et l'entrée solennelle des poètes de la Pléiade. Mais, avant cette période, la prose française marque son



entrée avec les œuvres de Rabelais. Comme on a pu le constater, chacune de ces littératures a une date de commencement pour la poésie et une autre pour la prose. L'épanouissement de chacune d'entre elles étant différent, par conséquent, celui qui est le plus ancien peut logiquement avoir influencé les autres. C'est pourquoi on rencontre dès cette époque-là une influence orientale dans la littérature courtoise et son prolongement à travers la traduction des *Mille et Une Nuits*.

Selon l'iranisant italien, Angelo Michele Piemontese, le poème narratif *Hasht Behesht* "Les Huit paradis" d'Amir Khosrow-e Dehlavi, qui renvoie à *Haft Paykar* "Les Sept Effigies", la version du roman de Bahrâm-e Gour composé par Nezâmi de Ganje (1195), est "le premier texte littéraire persan qui ait été connu et transposé dans une langue européenne à la Renaissance"

La littérature de la Renaissance en France passe par la généralisation de l'imprimerie (*La littérature dynamique*, t. 1, p. 276); l'affirmation de la propriété littéraire (*Ibid.*, p. 280) à la suite de l'affaire d'un médecin nommé Mathurin Hérat qui avait joué le rôle de "nègre littéraire" (*Ibid.*), créant de la sorte un précédent au XIXe siècle, lors de l'affaire Auguste Maquet; la première apparition de ce qui sera plus tard le mythe de "bon Sauvage" (*Ibid.*, p. 368) et l'entrée en force de M. de Montaigne avec ses *Essais* dont il existe bien une traduction persane faite par Ahmad Samiee, qui est plutôt un habitué du XVIIIe siècle; et enfin, l'événement de la traduction de Plutarque par Amyot en 1559 (Ibid., p. 372). Mais malheureusement, l'âge d'or de la tragédie française de la Renaissance se heurte aux guerres de Religion (1560-1598) (*Ibid.*, p. 393), période durant laquelle le mot de théâtre est aussi à la mode (*Ibid.*, p. 397).

C'est aussi l'époque où la littérature persane fait son entrée dans une langue européenne. Selon l'iranisant italien, Angelo Michele Piemontese, le poème narratif *Hasht Behesht* "Les Huit paradis" d'Amir Khosrow-e Dehlavi (Delhi, 1301), qui renvoie à *Haft Paykar* "Les Sept Effigies", la version du roman de Bahrâm-e Gour composé par Nezâmi de Ganje (1195), est "le premier texte littéraire persan qui ait été connu et transposé dans une langue européenne à la Renaissance" ("Les Huit paradis d'Amir-Khosrow et la littérature européenne", *Luqmân* (Iran), 12e année, n° 1, Automne-Hiver 1995-96, p. 7). En effet, un certain Christophe Arménien de Tabriz, qui savait l'italien, après son entrée à Rome en 1552, publie un livre, intitulé *Le Pèlerinage des trois jeunes fils du roi de Serendip* (Venise, 1557).

Depuis la publication de ce livre, qui n'est qu'une traduction, plusieurs tentatives ont été effectuées pour connaître sa source. Finalement, en 1935, un orientaliste allemand, Albert Wesselsky, parvient à identifier la source persane qui est en fait l'œuvre d'Amir Khosrow, dont le poème narratif, *Hasht Behesht*, une imitation du livre de Nezâmi, a eu une belle fortune littéraire dans la littérature européenne (*Ibid.*, p. 10). A ce propos, le *Dictionnaire des œuvres* (vol. 2, "Khamsé") fait remarquer dans une allusion rapide que Christophe Arménien a traduit en italien le *Khamsé* d'Amir Ali-Shir Navaï, mort en 1501. Cette remarque, d'ailleurs ingénieuse, nécessite bien une argumentation plus forte qu'une assertion.

On peut aller plus loin et rappeler les recherches récentes portant sur les

tragédies françaises de cette période de la Renaissance et évoquer le nom de l'une d'entre elles dont l'action se déroule au palais royal de Suse (Gilles Banderier , "Une tragédie persane au XVIe siècle: *L'Orbecc-Oronte* de Du Monin", *Luqmân* (Iran), 18e année, n° 1, Automne, hiver 2001-2002, p. 62). Le dramaturge français, Jean-Edouard Du Monin, l'auteur de *L'Orbecc-Orante* (1585), est, semble-t-il, le premier Français de cette époque qui ait "employé une matière persane prise ailleurs que dans la Bible." (*Ibid.*, p. 59). Mais, on sait aussi qu'il s'est inspiré d'une nouvelle de l'auteur italien, Giovanni Battista Giraldi Cinzio, écrite en 1451 (*Ibid.*, p. 61). En tout cas, cette tragédie irrégulière de Du Monin, fondée sur l'horreur et la violence (*Ibid.*, p. 60), posait alors la question légitime du régicide, sans qu'on sache que quelque temps plus tard, une telle tragédie se produira vraiment et autrement en Angleterre avec l'exécution du roi, Charles Ier. Les philosophes français du XVIIIe siècle, eux aussi, ne voulaient pas que la tragédie anglaise se répète en France. Mais l'Angleterre avait quand même alors donné l'exemple d'une révolution et d'un régicide (*La littérature dynamique*, t. 2, p. 88).

Pour le XVIIe siècle, les auteurs de la *Littérature dynamique* avancent l'idée selon laquelle la notion de "littérature" n'est pas fixée avec certitude pour cette période (*Ibid.*, t.1, p. 459). L'expression, poursuivent-ils, "belles- lettres" renvoie plutôt à la connaissance des orateurs et des poètes de l'Antiquité qu'à la "création" littéraire personnelle d'auteurs contemporains (*Ibid.*). Enfin, la notion même de "littérature", estiment-ils, se dégage du sens humaniste de *res literaria*, pour atteindre au sens plus étroit de "belles lettres", ou mieux aux genres littéraires, tels que la poésie, l'essai, le théâtre et le roman (*Ibid.*, p. 460). Les problèmes attachés à l'idée de littérature restent alors la question de la langue, le latin, rénové (*Ibid.*), et celle de la périodisation (*Ibid.*, p. 463). On ne peut pas parler de la littérature du XVIIe siècle sans évoquer aussi la notion de "baroque" (*Ibid.*, p. 464), car le classicisme français n'est qu'une variante "assagie" (*Ibid.*, p. 465) du baroque européen. Ces discussions savantes deviennent plus importantes lorsqu'on lit que les remarqueurs sont ceux qui s'efforcent de fixer le "bon usage" (*Ibid.*, p. 492), rappelant du coup les efforts estimables du grammairien belge, Maurice Grevisse. On sait que la culture grecque occupe, depuis G. Budé et l'aventure de La Pléiade, une place prééminente dans la littérature française (*Ibid.*, p. 500). Mais, on sait aussi que parmi les modèles dont a pu s'inspirer cette littérature française au XVIIe siècle, les littératures italienne et espagnole sont aussi à l'ordre du jour en sorte qu'elles sont "perçues à la fois comme un modèle et comme un repoussoir" (*Ibid.*, p. 507).

Le dramaturge français, Jean-Edouard Du Monin, l'auteur de L'Orbecc-Orante (1585), est, semble-t-il, le premier Français de cette époque qui ait "employé une matière persane prise ailleurs que dans la Bible."

En effet, au XVIIe siècle, "l'Italie offre le modèle d'une littérature qui s'est fondée dans la langue vernaculaire depuis plus de deux siècles" (*Ibid.*). Mais, l'Espagne, qui domine l'Europe avec son poids militaire et politique, apparaît plutôt "comme une sœur à la fois amie et ennemie" (*Ibid.*, p. 510) et son influence n'égale jamais celle de l'Italie. Malgré cela, les hispanistes français n'ont pas

manqué de traduire le *Don Quichotte* de Cervantès en 1614 et en 1618, et de présenter de la sorte ce qui est la littérature pastorale et chevaleresque (*Ibid.*, p. 512). Il y a aussi, dans ce siècle, des esprits, qui comme J. Desmarets de Saint-Sorlin, invitent les Français à une rupture avec la tradition greco-latine (*Ibid.*, p. 523), ou N. Boileau pour qui seule la mythologie peut appartenir au domaine littéraire (*Ibid.*). De toute façon, de G. du Vair à J. L. Guez de Balzac, la prose française obtient ses lettres de noblesse (*Ibid.*, p. 567).

On convient, d'ores et déjà, que J.-Y. Tadié et ses dynamiques collaborateurs ont vraiment apporté, avec *La littérature française: dynamique & histoire*, un dynamisme significatif à l'historiographie de la littérature française. Elle va faire école et nous faire encore connaître cette littérature autrement.

Le XVIIe siècle, qui est l'héritier de la Renaissance et qui est en cette occurrence obsédé par l'idée d'une langue parvenue à sa perfection, démontre sa volonté d'éliminer "tous les mots bas, provinciaux, familiers et techniques" (*Ibid.*, t. 2, p. 21). Voltaire, qui s'y montre soucieux, stigmatisant le terme "cul-de-sac" et y substituant le mot "impasse", va plus loin en déclarant qu'il peut corriger Corneille (*Ibid.*). Mais, comme l'idée de progrès accompagne des découvertes de toutes sortes et que la langue doit accepter des mots nouveaux, le français emprunte à l'Orient toute une série de mots, tels que *le divan*, *le sopha*, *l'ottoman*, *la sultane*, etc. (*Ibid.*, p. 22). Et comme il ne suffit pas de créer seulement des mots, la question des synonymes se pose, et on arrive alors à distinguer entre ceux qui existent. Les beaux esprits s'en occupent, et, par conséquent, le français remplace le latin comme langue diplomatique (*Ibid.*, p. 35).

Marco Polo, au début du XIVe siècle et Casanova, au XVIIe siècle, ont choisi le français pour écrire leurs récits pittoresques et extravagants. Et maintenant d'autres aussi, comme le polonais Jean Potocki, rédige en français ses voyages et ses parades (*Ibid.*, p. 37). Les étrangers, comme ce dernier, ont alors des précepteurs français qui jouent un rôle important dans la diffusion de la langue française en Europe. Si le travail d'un Amyot sur l'œuvre de Plutarque demeure un chef-d'œuvre de la prose française (*Ibid.*, t. 1, p. 490) et que, d'ailleurs, Vauvenargues y puise son rêve héroïque (*Ibid.*, t. 2, p. 145), la traduction d'A. Galland de l'ouvrage anonyme dit *Les Mille et Une Nuits* révèle un monde de fées et provoque toute une série d'imitations, entre autres *Les Mille et Un Jours* qui sont originellement rédigés en persan et non, comme on l'a dit, en arabe (*Ibid.*, p. 159), voient le jour en France et en Europe. Celle-ci le doit donc à un

grand orientaliste de la lignée de B. d'Herbelot, car comme ce dernier n'arrive pas à terminer sa *Bibliothèque orientale* (1697), Galland prend la peine de la mener à bien.

Après la découverte de l'Amérique au XVIe siècle, les expéditions se multiplient dans un double projet de découverte et de colonisation (*Ibid.*, p. 101). Les recueils et les collections de voyages se succèdent et les missions étrangères sont de plus en plus actives. *Les Lettres édifiantes et curieuses* sont publiées par les missionnaires de la Compagnie de Jésus qui règne alors sur l'enseignement en France (*Ibid.*, p. 102). En somme, "une telle accumulation de documents fournit la matière d'une comparaison entre les peuples et d'une réflexion sur la définition même de l'homme de la société de la culture" (*Ibid.*), et, par conséquent, le terme d'anthropologie apparaît (et plus tard aussi le terme de Société d'ethnologie) et elle devient une science générale de l'homme dans son comportement et ses modes de vie (*Ibid.*, p. 103). Cette littérature de voyages attire de plus en plus l'attention (*Ibid.*, p. 101) et de fait, l'essai prend la place du traité (*Ibid.*, p. 103).

Montesquieu écrit les *Lettres persanes* (1721) et Voltaire rapporte de Londres ses *Lettres anglaises* (1734) qui, devenant *Lettres philosophiques*, représentent aussi le manifeste d'une philosophie empiriste et humaniste (*Ibid.*, p. 199). Tandis que les classiques se faisaient valoir durant les deux décennies du XVIIe siècle, les écrivains-philosophes ou les philosophes occupent toute la scène intellectuelle du XVIIe siècle et créent un courant philosophique qui traverse la pensée européenne. Ce courant fait confiance à la raison, pose partout la nécessité d'un bonheur terrestre individuel, et entraine par conséquent un cosmopolitisme qui considère la tolérance comme une vertu primordiale. Enfin, le XVIIIe siècle porte aussi l'emblème distinctif de l'*Encyclopédie* (1751- 1772) qui a alors son originalité dans l'interaction du texte et de l'image des articles et des planches (*Ibid.*, p. 175). Il y a là alors un travail gigantesque qui "a été déterminant dans la vie intellectuelle européenne" (*Ibid.*). Ceux qui constituaient au XVIIe siècle les Classiques constituent en cette occurrence les Encyclopédistes.

La traduction d'A. Galland de l'ouvrage anonyme dit *Les Mille et Une Nuits* révèle un monde de fées et provoque toute une série d'imitations, entre autres *Les Mille et Un Jours* qui sont originellement rédigés en persan et non, comme on l'a dit, en arabe, voient le jour en France et en Europe. Celle-ci le doit donc à un grand orientaliste de la lignée de B. d'Herbelot, car comme ce dernier n'arrive pas à terminer sa *Bibliothèque orientale* (1697), Galland prend la peine de la mener à bien.

On arrive au XIXe siècle qui porte l'emblème du romantisme et d'autres écoles littéraires. La date de 1800 est, pour l'administration de la République, l'an VIII (*Ibid.*, p. 268). Les débats commencent avec passion et les prises de position prennent une dimension considérable. La République ne peut pas éviter la Terreur (*Ibid.*, p. 269) et les réactionnaires accusent les philosophes des Lumières d'avoir engendré la Terreur (*Ibid.*, p. 302). En 1839, les propos tenus par Lamartine trouvent un bon écho: "La France est une nation qui s'ennuie" (*Ibid.*, p. 306) et la réponse poétique de Baudelaire ne va pas tarder avec le *Spleen de Paris* en 1869, l'année même du décès

de Lamartine. Mais, la Révolution française avait montré ce que "la France doit au peuple" (*Ibid.*, p. 314). Aussi faut-il voir le reflet de cet événement dans les productions littéraires, ou mieux, dans «l'invention de "littérature française"» (*Ibid.*, pp. 318 et 319).

Durant la première moitié du XIXe siècle, les orientalistes français ont traduit et présenté un nombre considérable de livres orientaux en français, et, par conséquent, ils ont apporté les matières nécessaires pour les romantiques français dont les membres orientalistes de la Société Asiatique de Paris parlaient dès 1822.

Certes, l'importance du renouveau de l'Histoire y est évidente, d'autant plus que "l'histoire de la littérature française va se construire sur le modèle donné par les historiens" (*Ibid.*, p.318). Parmi eux, il faut citer A. Thierry et F. Guizot, deux noms qui dominent, avec celui de J. Michelet, le siècle de l'Histoire. Le parcours est donc bien aplani: «La découverte de la littérature médiévale comme littérature de l'origine de la nation, et la littérature classique comme une littérature "française"» (*Ibid.*). La thèse ès lettres qu'H. Taine consacre à J. de La Fontaine en 1860 est alors la meilleure analyse de "l'esprit gaulois" (*Ibid.*, p. 320). D'ailleurs, il est intéressant de constater que les études universitaires en lettres françaises en sont, en 1880, à leur début, avec une soixantaine d'étudiants en licence de lettres (*Ibid.*, p. 321).

Quoique la littérature française soit alors une littérature "comparée" (*Ibid.*, p. 322), parce que la France est, au dire de J. Michelet, une "nation métisse" (*Ibid.*), il est impensable, à nos yeux, que les auteurs de *La littérature dynamique* ne fassent pas remarquer le rôle et l'œuvre de F. Villemain dans la littérature naissante de la littérature comparée. Il faut, dans ce contexte, rappeler que la littérature française subit d'abord l'intellectualisme allemand (*Ibid.*), puis l'influence anglaise. Des historiens aux écrivains comme Stendhal et Hugo, ou même ceux qui écrivent, comme Taine, l'histoire de la littérature anglaise, la France littéraire est constamment tentée par l'Ailleurs (*Ibid.*, p. 323). Une conclusion rapide peut nous amener à dire: "Métisse, la littérature est aussi plurielle" (*Ibid.*).

Le mouvement romantique crée le cadre intellectuel d'un régionalisme littéraire, d'où la revendication francophone, ou mieux la francophonie, cette littérature française qui n'est pas française et dont la littérature canadienne est un exemple significatif (*Ibid.*, p. 324). Si le seuil véritable du XIXe siècle est la décennie 1820-1830 avec la nouvelle Histoire, la poésie et le drame romantique, cette période peut aussi englober la Renaissance orientale dont on ne parle pas dans *La littérature dynamique*. En effet, cette dénomination, qui est due à Edgar Quinet, a donné naissance à une excellente thèse ès lettres, en 1950, par R. Schwab. En somme, durant la première moitié du XIXe siècle, les orientalistes français ont traduit et présenté un nombre considérable de livres orientaux en français, et, par conséquent, ils ont apporté les matières nécessaires pour les romantiques français dont les membres orientalistes de la Société Asiatique de Paris parlaient dès 1822.

Grâce à une presse active, le roman prend un grand essor (*Ibid.*, p. 347) et la paralittérature, si difficilement malmenée par les sociologues français du XXe siècle (*Ibid.*, p. 750) trouve elle aussi ses

lectures. Le tribunal de la critique, qui appartient au régime d'opinion publique, montre son efficacité avec un nombre considérable de comptes rendus, notamment ceux qui se rapportent aux événements culturels, tels que le salon de peinture et la représentation dramatique (*Ibid.*, p. 356). D'ailleurs, le théâtre est déjà une tribune et c'est pourquoi Guizot lui assigne la charge de former l'esprit public (*Ibid.*, p. 359). D'une manière générale, le théâtre offre une jouissance d'image (*Ibid.*, p. 361). Par ailleurs, le théâtre symboliste de la fin du XIXe siècle contribue à populariser en France le théâtre scandinave avec Ibsen et Strindberg (*Ibid.*, p. 434). Le roman, qui est si bien prisé par les romanciers de l'époque, envahit tout le champ de la prose (*Ibid.*, p. 440). On est alors loin de l'époque où W. Scott et E. T. W. Hoffmann furent les deux grands inspirateurs de la prose romantique française (*Ibid.*, p. 468). Il faut y ajouter l'influence de la littérature russe et évoquer tout particulièrement le rôle constructif du Vicomte de Vogüé dont les auteurs de *La littérature dynamique* ne parlent pas.

Depuis l'affaire Dreyfus en 1898, l'écrivain est souvent un intellectuel et le modèle de l'écrivain et de l'intellectuel engagé est A. France (*Ibid.*, p. 577), mais aux yeux des surréalistes, dont les tentatives extravagantes attirent le public, cet écrivain-intellectuel n'est qu' "un cadavre" (*Ibid.*, p. 664). Le XXe siècle accumule déjà tant d'études portant sur les deux guerres, ainsi que sur la période se terminant à la seconde moitié du siècle. Alors que pour certains *La Soirée avec Monsieur Teste* (1869) de P. Valéry est une véritable charte de la littérature du XXe siècle (*Ibid.*, p. 556), pour d'autres cette littérature est encore difficilement abordable, car un article de fond de J. Rivière, "Le roman d'aventure", publié en 1913, se voulait lui aussi le manifeste du "roman nouveau" (*Ibid.*, p. 614). Difficile aussi les propos qui y ont été tenus par les personnages. Dans *Le Feu* (1916) d'H. Barbusse, la voix des combattants occupe une place à part sous le titre "Les gros mots" et la langue du peuple s'introduit massivement dans la littérature (*Ibid.*, p. 621). Barbusse, le combattant, y précède un autre combattant, L. F. Céline, qui sera le maître incontesté de cette langue crûment crue.

Après la guerre, le roman est massivement en vogue. Durant l'entre-deux-guerres, qui s'appelle aussi l'âge d'or du roman français, tout contribue au phénomène du roman (*Ibid.*, p. 624), allant même vers l'avant-guerre. Gide, dans un projet de préface du roman *Isabelle* (1911), dont il existe une traduction persane faite en 1964 par Esmâïl Saâdat, affirme ainsi son point de vue: "Le roman, tel que je le reconnais ou l'imagine, comporte une diversité de points de vue, soumise à la diversité des personnages qu'il met en scène; c'est par essence une œuvre déconcentrée" (*Ibid.*, p. 613). L'après-guerre est aussi une



période où nombre de traductions sont publiées (*Ibid.*, p. 626). On y constate, à part Dostoïevski, si cher à Gide, l'ère des romanciers anglo-saxons (*Ibid.*). Ce qui est intéressant, c'est que le roman étranger passe alors pour "mettre en question les modalités narratives, le statut du sujet, les relations entre l'auteur, le narrateur et le personnage" (*Ibid.*, p. 627).

Il est aussi important d'évoquer à ce propos les nouvelles techniques narratives qui sont alors à l'ordre du jour. Gide, qui connaît bien la technique du récit dans le récit, utilisée à maintes reprises dans les *Mille et Une Nuits*, n'hésite pas à la mettre à profit sous le nom de "mise en abyme", ou récit en abyme (*Ibid.*, p. 628). L'autre technique en vogue de l'époque est le monologue intérieur (*Ibid.*). J. Joyce, qui l'a utilisée dans son *Ulysse* (1922), se réclame d'un récit d'E. Dujardin, auteur de *Les Lauriers sont coupés* (1888). Mais, comme celui-ci a alors des tendances

James Joyce
Ulysse
*Nouvelle traduction*
folio

germaniques, sa technique a été aussi éclipsée et lui-même est également mis à l'index. Après 1950, cette technique a eu une belle fortune en Iran. Mais curieusement une forme un peu simple de ce monologue y existait déjà et existe toujours. On le constate souvent chez une mère endeuillée, assise devant la tombe de son enfant et qui en train de pleurer et de tenir à voix basse un monologue. Aussi rencontre-t-on souvent dans la littérature persane contemporaine la transposition de ce monologue qui passe aussi pour être intérieur. Ici et dans ce contexte une constatation s'impose; tandis qu'Ed. Jaloux, le célèbre critique et protecteur de Marguerite Yourcenar à ses débuts (Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*. Paris, Ed. Gallimard, 1990, p. 147), émet des réserves sur la littérature qui en résulte (*La littérature dynamique*, p. 629), J. Giraudoux va plus loin et se moque de l'engouement pour cette technique dès 1924 (*Ibid.*, p. 630). De toute façon, elle se transforme dans le roman français, "en un dispositif tout autre, à savoir le moyen d'illustrer la relativité des points de vue"(*Ibid.*, p. 631).

Lorsqu'on parle du roman-fleuve, on n'hésite pas à parler de R. Rolland, un historien de la musique et un auteur qui fut le premier à théoriser le "roman musical" dans *Jean-Christophe* (1904-1912), avant de l'exploiter dans *L'Âme enchantée* (1922-1924) (*Ibid.*, p. 644), deux romans qui ont été traduits en persan par Mahmoud Etemâdzâdeh, alias Behâzine. Ce traducteur s'était bien spécialisé dans l'œuvre de Rolland, lequel se croyait être *Au-dessus de la mêlée* (1915). Il est l'un des auteurs français les plus traduits en Iran. En Iran, les traducteurs ont porté leur attention sur des auteurs qui ont dans leur bilan des romans-fleuves, entre autres Abolhassan

Nadjafi, qui a traduit *Les Thibault* de R. Martin du Gard. Même Proust qui, en raison de l'absence de préoccupations sociales et morales dans son livre, *A la recherche du temps perdu* (1913-1927), a été l'objet d'attaque de "la littérature populaire, populiste ou prolétarienne" (*Ibid.*, p. 677), a bien trouvé, pour ce même livre, son traducteur en la personne de Mehdi Sahâbi, qui fut connu sous le nom de Mehdi Proust, comme cela fut avant lui le cas de Hassan Honarmandi, élève de René Etiemble et traducteur passionné de l'œuvre de Gide, qui fut connu sous le nom de Hassan Gide. Honarmandi s'est donné la mort à Paris.

Parmi les mouvements littéraires français de l'époque, les surréalistes ont trouvé un écho passager en Iran. Les surréalistes iraniens, qui se réclamaient des surréalistes français, avaient leur propre organe, *Le Coq hardi*, fondé en 1949, et publié sous la direction du peintre avant-gardiste Djalil Ziâpour. Dans les années du ministère de Mohammad Mossadegh, 1951, une nouvelle équipe remplaça ses membres-fondateurs et elle s'était définie par un manifeste en treize points dont le dernier, à forte connotation française, affirme avec rigueur "À bas les imbéciles". Ce manifeste porte les signatures de quelques poètes, tels que Gharib, Shirvâni et Irâni (Sirous Tahbâz, *Le Coq hardi sans pareil*. *Vie et art de Houshang Irâni*, Téhéran, Ed. Farzan-e Rouz, 2001, pp. 7-10). D'ailleurs, la poésie du poète novateur et francophone iranien, Nimâ Youchidj, dont le célèbre poème, *Afsâneh* ("Légende"), a été traduit en français par le regretté iranisant français et ami de Sâdegh Hedâyat, Roger Lescot, et la poésie de ces surréalistes compatriotes ont puissamment contribué au vers libre en Iran et ont fini par trouver leur place dans la poésie contemporaine iranienne.

Dès le début des années 1950, Claudel et Valéry et les surréalistes restent des références majeures (*La littérature dynamique*, t. 2, p. 727) et au moins deux sortes de poésie coexistent (*Ibid.*, p. 749).

> Lorsqu'on parle du roman-fleuve, on n'hésite pas à parler de R. Rolland, un historien de la musique et un auteur qui fut le premier à théoriser le "roman musical" dans *Jean-Christophe* (1904- 1912), avant de l'exploiter dans L'Âme enchantée (1922-1924), deux romans qui ont été traduits en persan par Mahmoud Etemâdzâdeh, alias Behâzine. Il est l'un des auteurs français les plus traduits en Iran.

Mais il est à remarquer que les trois grands genres du XIXe siècle, à savoir le roman, la poésie et le théâtre, se prolongent sans inconvénient au XXe¨ siècle (*Ibid.*, p. 748). Bien qu'après la Seconde Guerre mondiale, les romans américains et russes aient fait leur apparition en Iran, le roman français, à côté du théâtre français, (avec Sartre, Camus, Roblès, Ionesco, Beckette, Brecht via la traduction française), a résisté et a été traduit par les meilleurs traducteurs iraniens, qui sont toujours en activité. La preuve en est qu'ils ont pu traduire le *Dictionnaire des œuvres*, ou que même un seul traducteur, Rezâ Mashâyekhi, a traduit de J. Amyot sa traduction de Plutarque, *Vies des hommes illustres*.

Mais, il faut dire que si la critique littéraire du XIX siècle a eu des esprits comme Sainte-Beuve, celle du XXe siècle a été davantage illustrée par un tout autre esprit, R. Barthes, de qui "l'âge du Texte" (*Ibid.*, p. 749) peut facilement se réclamer. Ce grand critique est bien connu en Iran,

comme d'ailleurs ses amis et contemporains, tels que Deleuze, Derrida, Lévi-Strauss et autres, mais malheureusement ses livres et surtout ses essais, sont presque tous traduits de l'anglais en persan. Si on peut sans peine passer de l'assertion selon laquelle «la fin de siècle [est] parfois qualifiée de "postmoderne"» (*Ibid.*, p. 784), il serait, pour les lecteurs, presque impossible de se rallier aux auteurs et de considérer Duras comme "le dernier" grand écrivain" du XXe siècle" (*Ibid.*, p. 786). Rezâ Seyyed Hosseini, celui qui a pris la charge de mener à bien la traduction persane du *Dictionnaire des œuvres*, est aussi l'introducteur de Duras en Iran avec la traduction de *Moderato cantabile*, après quoi d'autres ont traduit presque tous ses romans. L'ensemble de son œuvre traduite ne respire pas une telle assertion, d'autant plus que d'autres écrivains français, comme Christian Bobin, sur lequel les auteurs de *La littérature dynamique* invitent les lecteurs "à lire et à continuer à lire" (Ibid.), et même Eric-Emmanuel Schmitt, ont ici autant de lecteurs qu'elle. Comme scénariste, elle a collaboré avec Alain Resnais (*Hiroshima mon amour*, 1965) et a attiré l'attention des cinéastes et des cinéphiles iraniens qui se sentaient très proches du cinéma français. Sa fréquentation des existentialistes, surtout de J. P. Sartre, l'a rendue célèbre. S. de Beauvoir, dont l'œuvre a été traduite en persan il y a longtemps déjà, a, nous semble-t-il, une présence plus sensible que Duras.

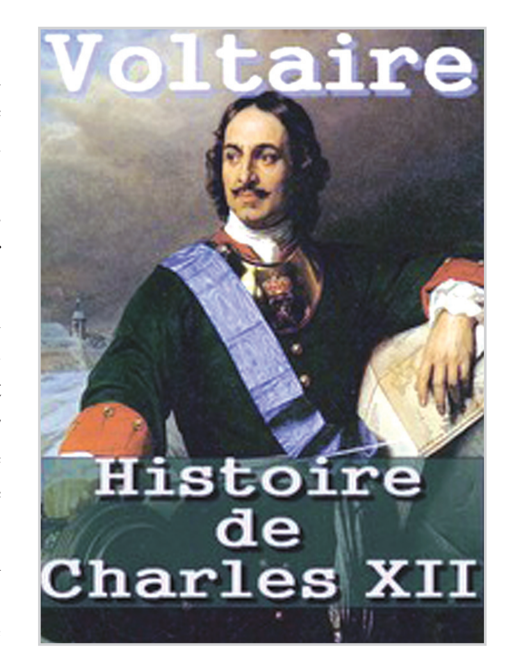
> Parmi les mouvements littéraires français de l'époque, les surréalistes ont trouvé un écho passager en Iran. Les surréalistes iraniens, qui se réclamaient des surréalistes français, avaient leur propre organe, *Le Coq hardi*, fondé en 1949, et publié sous la direction du peintre avant-gardiste Djalil Ziâpour.

De Françoise Sagan à Albertine Sarrazin jusqu'à nos jours, presque tous les écrivains français de cette période ont été traduits. On ne peut pas dire non plus que "la littérature française s'est moins exportée - moins lue, moins traduite, moins enseignée - durant les vingt dernières années du siècle" (*Ibid.*), parce qu'en Iran, l'enseignement de la littérature française dans les Universités se porte bien depuis le Révolution et que la position de l'enseignement de cette littérature, par rapport à celle de l'anglais, est bien significative: elle y occupe le second rang. Aussi faut-il relativiser l'assertion des auteurs se rapportant à la fin du siècle, qualifiée de "postmoderne". En ce qui concerne le débat sur la littérature engagée et sur son ennemie, les "Hussards", qui sont aussi contre les Nouveaux romanciers, il faut affirmer que ces courants n'ont pas eu tellement écho. Là-dessus, on n'a pas encore atteint *La Littérature à l'estomac* de J. Gracq (*Ibid.*, pp. 751, 757 et 759). Mais, tôt ou tard on y arrivera et le temps est un grand maître.

On peut facilement affirmer qu'en Iran, la littérature française du XXe siècle était et est toujours plus proche des écrits d'esprit de nos lecteurs que celles d'autres pays, lesquels sont aussi parfois connus par les traductions françaises. Il est pourtant difficile de diviser la littérature française de ce siècle en quelques titres et sous-titres, ou même en faire ici un récapitulatif. Fort heureusement la littérature étrangère est, depuis 1950, massivement traduite en persan et une bonne et importante partie en est traduite du français. Le persan s'est même enrichi

de bien de nouveaux mots. Aussi peut-on poser une question raisonnable aux auteurs. La littérature du XXe siècle comporte nombre d'écrivains de toutes tendances, entre autres Robert Merle, Romain Gary, Emmanuel Roblès Gilles Perrault, Jean Cau, Jean Freustiè, Roger Ikor, Claude Roy, René-Jean Clot, Georges-Olivier Chateaurenard, Gabriel Blondé et beaucoup d'autres dont les œuvres ont été traduites chez nous et dont les noms ne figurent pas dans *La littérature dynamique*. Pourquoi? Une question raisonnable exige bien une réponse raisonnable. Donc reportons nous pour le moment à un exutoire: À bon entendeur, salut.

A ce propos, un rappel historique (de 1847 aux recherches récentes de nos jours) peut nous donner une idée. En effet, la littérature française est connue en Iran depuis le milieu du XIXe siècle et le premier écrivain français traduit fut Voltaire qui savait bien que Charles XII, Roi de Suède, était ennemi de Pierre le Grand, Tsar de Russie. Ses deux livres, *L'Histoire de Charles XII* (1731) et *L'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* (1763), avaient été traduits et publiés en 1847 par un traducteur et interprète du roi, nommé "Monsieur Gabriel", connu de Jean-Baptiste Nicolas et d'Albert de Biberstein-Kazimirski. Saïd Naficy, qui nous fournit ces renseignements, ajoute aussi que Gabriel y a déclaré qu'il les a traduits du français en persan ("La Littérature anglaise en Iran" (1960), in *Articles des Saïd Naficy: Grands lettrés-Biographies*; par les soins de K. Esfahâniân, avec la collaboration de M. Daryâgasht, Téhéran, Ed. du Docteur Mahmoud Afshâr 2011, t.2, pp. 863-71). Déjà, vers 1855, Joseph-Arthur de Gobineau affirmait que "les Russes avaient appris aux Persans l'existence de Voltaire" (Gobineau,




*Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1983, t. 2, p. 485), et il faisait même remarquer que "*L'Histoire de Charles XII*" avait été traduite en persan (Ibid., p. 256).

Jean-Yves Tadié et ses collaborateurs ont vraiment du style et du savoir. Le résultat en deux volumes se lit avec allégresse, surtout pour le XXe siècle. Il est, d'ailleurs, enrichi d'une bibliographie détaillée et d'une chronologie allant de l'an 778 à l'an 2000 et aussi d'un Index des noms et œuvres où on voit en raccourci "Ablancourt", tandis que l'habitude est de le présenter respectivement avec ses deux noms, Perrot d'Ablancourt. Il est vrai qu'il nous a appris le procédé dit "les Belles Infidèles", mais nous n'avons nullement besoin de recourir à la trahison des clercs et de l'appliquer à son nom. ■

*tsadjedi1330@ut.ac.ir

1. J. Cerquiglini- Toulet, F. Lestringant, G. Forestier et E. Bury (sous la direction de J.-Y. Tadié), *La littérature française: dynamique & histoire*. Paris, Editions Gallimard, 2007, 2 vols. A lire dorénavant *La littérature dynamique*.

# Du yoga en Afghanistan, ou comment guérir les blessures de la guerre

# Entretien avec Amandine Roche

Par Elodie Bernard

*Militante des droits de l'Homme et de la non-violence, la Française Amandine Roche est consultante au sein de l'Union européenne et des Nations-Unies. Basée en Afghanistan, Amandine a créé sa fondation,* Amanuddin Foundation*, en vue de promouvoir la culture de paix et de non-violence dans le pays grâce, entre autres, aux pratiques de yoga et de méditation.*

**- Enseigner le yoga et la méditation en Afghanistan est un projet qui peut paraître audacieux pour des personnes qui n'ont jamais pratiqué le yoga.**

**Comment pourriez-vous expliquer la philosophie sous-jacente au yoga?**

Le yoga est l'union du corps et de l'esprit. Nous pouvons faire du yoga sans en connaître la philosophie, et en tirer beaucoup de bénéfices. Toutefois, le yoga n'est pas seulement des postures (asanas) ou de la respiration (pranayama), le yoga est un vrai Art de vivre. Le yoga est né du besoin d'alléger la souffrance humaine. Les deux branches du yoga: Yamas et Niyamas sont des principes de vie envers les autres et envers nous-mêmes et comprennent:

- Ahimsa : la non-violence, envers soi-même comme envers autrui, autant verbale que psychologique.
- Satya : l'honnêteté et la vérité.
- Aparigraha : prendre seulement ce qui nous est nécessaire, sans essayer d'avoir plus.
- Santosha : le contentement. Se réjouir de ce que nous avons.
- Svadhyaya : l'étude de soi, mieux se connaître.
- Isvarapranidhana : agir sans espérer récolter les fruits de nos actions.

**- L'Afghanistan est un pays en guerre depuis 30 ans.**

**Selon vous, qu'apportent des pratiques comme le yoga et la méditation aux Afghans et en particulier aux enfants d'Afghanistan qui n'ont connu que la guerre? Quelle est votre idée, votre «vision»?**

Ma vision est que l'on ne peut contribuer à la paix extérieure - chez soi, en Afghanistan, ou dans le monde- si l'on ne travaille pas à la paix intérieure. Tout commence par soi.

Apprendre à méditer est le plus beau cadeau que vous puissiez vous offrir dans cette vie. En effet, seule la méditation vous permet de partir à la découverte de votre vraie nature et de trouver ainsi la stabilité et l'assurance nécessaires pour vivre heureux. La méditation est la route qui mène vers l'Éveil.

La méditation a pour but de nous introduire à notre conscience pure et immuable.

La méditation est le moyen de revenir à nous-mêmes.

La méditation nous permet de réellement faire l'expérience de notre être dans sa plénitude.

Dans le silence de la méditation, nous nous reconnectons avec notre âme - notre nature intérieure profonde- que nous n'avons jamais rencontrée ou

que nous avons perdue dans les distractions de notre esprit.

Offrir cela aux enfants d'Afghanistan, qui n'ont connu que la guerre est le plus beau des cadeaux, car cela leur donne un outil pour prendre leur destin en main. Leur apprendre à construire un destin beau et serein, plutôt que se laisser aller aux flots d'émotions perturbatrices - très souvent liées au passé - tel un esprit de revanche animé par la haine, colère et jalousie qui ne peut conduire qu'à la destruction.

Nous avons créé la première école de la paix en Afghanistan, où nous enseignons les valeurs essentielles telles que «Ne commettre aucune action négative», «Cultiver des actions vertueuses», «Dompter votre esprit». C'est-à-dire que nous apprenons aux enfants afghans à dompter leur esprit et à abandonner toutes les actions nuisibles et négatives qui sont la cause de la souffrance et à adopter les actions positives et bénéfiques qui sont la cause du bonheur. Nous leur apprenons à être conscients. Nous sommes ce que nous pensons, et tout ce que nous sommes s'élève de nos pensées. Avec nos pensées, nous créons le monde. Parlez et agissez avec un esprit pur et le bonheur s'ensuivra. 65 % de la population afghane a moins de 25 ans. C'est dans les générations futures que nous pouvons construire les fondations solides d'un Afghanistan de paix.

**- Pour quel type de public enseignez-vous? Qui en sont les principaux bénéficiaires?**

J'enseigne principalement aux enfants de notre école. Dans le passé, j'ai enseigné aux femmes sorties de prison, aux enfants des rues, aux enfants des écoles publiques, aux ministres, aux anciens talibans et aux soldats de l'OTAN.

**- Pourriez-vous nous raconter comment s'est déroulée votre première séance d'enseignement dans les prisons afghanes?**

Avec mon partenaire, nous avons



▲ *Exercices respiratoires avec les élèves de l'Ecole nationale afghane de Musique, Kaboul, 2012*

enseigné la méditation, aux gardes de la prison Pul-e-chakri, qui est la prison des anciens talibans, criminels de guerre. A notre grande surprise, les gardes ont immédiatement apprécié les bienfaits de la méditation, certains avaient déjà fait des recherches sur Internet pour apprendre à méditer. Je n'ai pas enseigné aux prisonniers. Je leur ai rendu visite à la prison américaine de Bagram, pour voir dans quelles conditions les cours pourraient avoir lieu. Les prisonniers étaient parqués par trentaine dans des cages. Des gardes américains, armés, faisaient la ronde et les surveillaient de près en marchant sur le grillage au dessus de leur tête. Des lunettes spéciales m'ont été données, pour me protéger des éventuels crachats que je pourrais recevoir des prisonniers, cela ne m'a guère donné envie d'enseigner dans de telles conditions. J'ai en revanche enseigné le yoga et la méditation aux femmes battues, violées, sorties de prison et ce fut un réel bonheur de les voir se réapproprier leur corps.

**- Pourriez-vous nous raconter comment s'est faite votre rencontre avec les enfants afghans, notamment les enfants des rues?**

Nous avons enseigné le yoga et la méditation au sein de l'école des enfants des rues créée par Afghanistan Demain. Nous avons reçu un accueil chaleureux, le yoga fut très ludique pour les enfants. Ils ont pris cela pour de la gymnastique. Les cours de méditation ont été appréciés, nous leur avons demandé ce qu'ils avaient ressenti, leurs réponses étaient: un profond sentiment de paix, ou la sensation d'être enveloppé dans la lumière. Nous avons renouvelé l'expérience dans un orphelinat à Bamyan et les enfants nous ont demandé de revenir.

**- Avez-vous constaté des améliorations chez les personnes qui ont suivi vos enseignements? Moins d'angoisse ou de stress post-traumatique par exemple?**

J'ai suivi de près une femme qui a survécu à une attaque dans un restaurant au bord du Lac Qargha, l'an dernier. Son mari a été assassiné devant ses yeux et elle a reçu, par ricochet, deux balles dans la tête. Pour protéger ses filles du massacre, elle a enduit leur visage de son sang et elles ont fait semblant d'être mortes pendant douze heures, pendant que 80 autres personnes du restaurant se faisaient abattre. Quand je l'ai rencontrée, elle n'avait ni mangé ni dormi depuis 27 jours, elle ne pouvait fermer les yeux de peur de revivre le cauchemar. Ensemble, nous avons fait un travail de respiration, de méditation de pleine conscience. Je lui ai appris à être pleinement dans l'instant présent. Cesser le film du mental. Car le passé est mort. Apprendre à reconnaître la voix du mental qui prétend être notre vraie Nature et qui ne cesse de nous distraire. Lui apprendre à reconnaître cette voix et apprendre qu'elle n'est pas cette voix, mais au contraire celle qui est consciente de cette voix. Se connaître comme la conscience qui est derrière cette voix. C'est cela la vraie liberté.

**- Le yoga est une pratique venue de l'Inde. Les Afghans ont-ils été méfiants, voire suspicieux, vis-à-vis d'une pratique qui pourrait être considérée comme de l'influence étrangère, au vu de ses racines bouddhistes et hindouistes? Comment votre initiative a-t-elle été perçue par les Afghans?**

L'initiative a été mieux perçue par les Afghans que par les étrangers qui m'accusaient à tort de faire du prosélytisme hindouiste ou bouddhiste. J'ai fait des recherches et ai découvert



▲ *L'école Torche de Lumière, Afghanistan @Amanuddin Foundation*

que le yoga venait de la région du Baloutchistan au Pakistan et la méditation était originaire… d'Afghanistan. Je n'ai fait que redonner à César ce qui lui appartenait. Réveiller les origines bouddhistes et soufies de ce pays. Mais nous ne parlons pas de Dieu. Nous parlons d'âme et d'esprit. Alors, où est le mal?

**- Avez-vous présenté vos activités aux chefs religieux locaux et dialogué avec eux sur vos intentions et vos activités?**

J'ai rencontré la plupart des ministres, aucun n'était réticent à l'idée de promouvoir une éducation à la paix, à la non-violence et aux valeurs morales qui font de l'homme un véritable humain.

**- Quels sont vos projets?**

Je continue à faire de la levée de fonds pour notre école, nous cherchons des parrains-marraines pour les 215 enfants de l'école, et également pour financer notre programme de santé mentale qui consiste à envoyer des psychologues, psychanalystes spécialistes en stress post-traumatique enseigner aux médecins Afghans.

**- Quel regard posez-vous sur l'Afghanistan de demain? Etes-vous optimiste, ou à l'inverse pessimiste, sur le devenir du pays?**

Je crois en l'homme, je suis donc très optimiste, mais je le suis à la condition que l'on se concentre sur l'éducation et la santé dans ce pays.

Amandine Roche est l'auteure de plusieurs livres, notamment *Nomade sur la voie d'Ella Maillart* (Arthaud, 2003), *Le Vol des colombes, Journal d'une volontaire en Afghanistan* (Robert Laffont, 2005). ■

# Renault et l'Iran
## Entretien avec Louis Schweitzer

Mireille Ferreira

Après une absence d'un peu plus de deux décennies, le groupe automobile français Renault est de retour en Iran avec la Mégane et la Tondar 90 (*Tondar navad* en persan) commercialisée sous le nom de Logan[1] dans les autres pays, deux modèles Renault dont la présence se fait remarquer sur les routes iraniennes depuis 2007[2]. Louis Schweitzer, Président Directeur Général du groupe Renault de 1992 à 2005, maître d'œuvre de ce nouveau projet industriel, réalisé à la demande des autorités et des constructeurs iraniens d'automobiles concernés, a volontiers accepté de répondre à quelques questions concernant cette nouvelle participation du constructeur français à la vie iranienne.

**Mireille Ferreira: Quand et pourquoi avez-vous décidé d'une nouvelle implantation industrielle en Iran et comment le choix de la Logan s'est-il imposé, aboutissant à la création de Renault Pars?**

**Louis Schweitzer**: En fait, ce n'est pas Renault que les constructeurs iraniens avaient approché en premier lieu mais Nissan[3]. En raison de leur présence aux Etats-Unis, les dirigeants de Nissan avaient estimé qu'il leur était difficile de répondre complètement à la demande iranienne. Ils nous avaient donc fait part de cette proposition. A cette époque, c'était au début des années 2000, le marché automobile en Iran était dominé par la Peykan, véhicule de conception ancienne et peu fiable, mais qui avait l'avantage d'être bon marché. Nous étions dans la même situation que celle que nous connaissions en Russie. La Peykan était dérivée d'un véhicule anglais, la Hillman Hunter, alors que la Lada fabriquée en Russie l'était d'un véhicule Fiat, mais le problème était de même nature. Il se trouve que nous avions alors la Logan en développement, et il nous paraissait évident qu'elle était la réponse idéale au problème iranien car conçue pour correspondre à ce type de véhicule. Donc, le caractère évident de l'adéquation entre la proposition de Renault et les besoins de l'Iran, grand pays développé, avide d'autonomie et doté de grandes ressources naturelles, s'imposait.

**MF: Le contrat signé avec l'Iran en 2004 prévoit que la Logan iranienne soit fabriquée par deux entreprises nationales iraniennes concurrentes, Iran Khodro et Saipa. Cette contrainte n'a-t-elle pas été un handicap au démarrage de Renault Pars?**

**LS**: Cela créait une certaine complexité mais nous offrait, en contrepartie, la perspective de volumes plus élevés. Bien sûr, certains ingénieurs chez Renault faisaient davantage confiance à l'un ou à l'autre des deux constructeurs mais, de notre point de vue, ce n'était pas un problème. Nous pensions que s'il y avait des véhicules dérivés sous marques locales, ils seraient différents pour chacun des constructeurs. Nous devions aussi prévoir une formation et une aide à la résolution des problèmes techniques dans les usines, chez chacun des deux industriels.

**MF: Quels ont été vos interlocuteurs iraniens et les enjeux de vos négociations?**

**LS**: En premier lieu, nous avons eu un contact avec le Vice-ministre de l'Industrie du Président Mohammad Khatami[4], ainsi qu'avec l'Ambassadeur d'Iran à Paris. Tous deux ont joué un rôle important dans les négociations. Ces deux personnalités, ainsi que les deux dirigeants des constructeurs iraniens, Iran Khodro et Saipa, ont constitué le noyau le plus constant de la négociation. L'accord a été ratifié par le Ministre de l'Industrie et le Ministre de l'Economie

et des Finances d'Iran. A la suite des élections présidentielles iraniennes de 2005, des changements de responsables ont été effectués chez les constructeurs iraniens et dans les organes administratifs qui avaient été des intermédiaires dans les négociations initiales. Nos nouveaux interlocuteurs n'ayant pas été co-auteurs de l'accord, il a fallu d'une certaine façon engager de nouvelles négociations ce qui a, naturellement, occasionné des retards. De plus, certaines compétences avaient disparu. En revanche je crois qu'il n'y a pas eu, de la part du nouveau Président et de son équipe, d'hostilité ou de réserve de principe sur l'accord avec Renault. Postérieurement à mon départ, les sanctions prises par l'ONU à l'encontre de l'Iran ont également créé des contraintes, mais je ne suis pas capable d'en parler en détail puisque je n'étais plus acteur.

Les négociations portaient, d'une part, sur les aspects économiques et financiers concernant les prix de transfert des pièces - la complication venant du fait qu'il y avait deux constructeurs à parité, ce qui est toujours un peu plus difficile que lorsqu'il n'y en a qu'un. D'autre part, n'ayant pas le contrôle des usines qui fabriqueraient les Logan locales, nous étions soucieux d'assurer une qualité du

> Il se trouve que nous avions alors la Logan en développement, et il nous paraissait évident qu'elle était la réponse idéale au problème iranien car conçue pour correspondre à ce type de véhicule. Donc, le caractère évident de l'adéquation entre la proposition de Renault et les besoins de l'Iran, grand pays développé, avide d'autonomie et doté de grandes ressources naturelles, s'imposait.



▲ *Présentation de la Logan au personnel de Renault Pars à Téhéran - juillet 2004*

produit correspondant au standard Renault. La responsabilité de la production et de l'investissement incombait certes à la partie iranienne, mais nous étions très attachés, du fait que ces voitures seraient identifiées Renault, selon le souhait de la partie iranienne, que leur niveau de qualité et de fiabilité soit conforme à nos standards. Cela impliquait un gros investissement local et une formation du personnel, question qui se révéla difficile à négocier. Comme dans toute négociation, il y eut des moments plus ou moins délicats, mais nous sommes parvenus à un accord qui je crois, à l'époque, a été considéré comme satisfaisant par tous.

**MF: Les spécialistes s'accordent à dire que la simplicité en matière d'utilisation et de maintenance de la Logan en fait un véhicule bien adapté au marché iranien, alors que la Mégane, qui est également présente en Iran, est un véhicule correspondant davantage aux besoins du marché occidental. Comment s'explique le choix de ces deux véhicules en Iran, bien différenciés dans la gamme Renault?**

**LS**: En maintenance, on a beaucoup dit que la Logan est un véhicule simple mais, pour répondre aux normes anti-pollution, le moteur doit être piloté par un calculateur, ce qui en complexifie un peu la maintenance. Par contre une version gaz, répondant à une demande forte des Iraniens, a pu être appliquée sans problème technique particulier.

Tandis que la Logan était en développement pour une fabrication locale, la Mégane, importée ou livrée en CKD[5], a pu répondre à une demande immédiate, ce qui nous a permis de réinstaller rapidement la marque Renault. Auparavant, en effet, nous avions eu une




▲ *Premier anniversaire de Renault Pars – Téhéran le 31 mai 2005*

aventure iranienne qui s'était terminée douloureusement, avec une Renault 5 transformée par notre partenaire iranien. D'autre part Peugeot était présent en Iran avec des voitures occidentales traditionnelles, du moins dans leur aspect extérieur, nous ne voulions donc pas que Renault ne soit présent qu'à travers le modèle Logan qui ne portait pas la marque Renault en Europe occidentale[6]. De notre point de vue, la logique était de proposer deux véhicules avec une priorité, en termes de volumes, pour la Logan.

Après, de savoir comment on aurait développé ou pas la marque Renault avec des véhicules importés dépendait beaucoup de l'évolution des droits de douane, des cours des taux de change et de la rentabilité du projet. Les Logan étant essentiellement localisées en Iran, nous étions davantage à l'abri des fluctuations monétaires et moins pénalisés par les droits de douane.

**MF: Pensez-vous que d'autres modèles de marque Renault pourraient, à l'avenir, être développés localement en Iran?**

**LS**: Il ne faut jamais insulter l'avenir mais le projet industriel était exclusivement tourné vers le développement de la Logan, remarquablement adaptée à la demande de la population iranienne car répondant notamment à sa préoccupation de réduction de la pollution et de la consommation de carburant. Le moteur de la Logan était capable de s'adapter à la qualité du carburant disponible qui posait problème et, l'Iran étant importateur de carburant, en tout cas à l'époque, le fait d'en réduire la consommation représentait un énorme progrès sur le plan de la pollution et de la consommation par rapport à la Peykan[7].

Il arrive que les ventes soient inférieures aux prévisions parce qu'il n'y a pas de clients, dans ce cas précis, ce n'était pas le problème, les réponses du public à la Logan étaient tout à fait enthousiastes. Donc, il n'y avait aucun

Le moteur de la Logan était capable de s'adapter à la qualité du carburant disponible qui posait problème et, l'Iran étant importateur de carburant, en tout cas à l'époque, le fait d'en réduire la consommation représentait un énorme progrès sur le plan de la pollution et de la consommation par rapport à la Peykan.

souci commercial, même si le réseau était à développer. Le souci a été l'industrialisation qui a été plus lente que nous l'avions imaginé. Pour des raisons techniques et, dans une moindre mesure, financières mais essentiellement pour des raisons de disponibilité d'ingénierie et de contraintes administratives, les capacités installées ont été inférieures à ce que nous attendions. A l'origine, le programme iranien prévoyait une capacité de 300 000 Logan par an, nous n'en sommes pas encore à ce chiffre[8].

**MF: Avez-vous prévu de fabriquer des modèles spécifiques au marché iranien?**

**LS**: A l'époque, nous avions envisagé d'étendre la gamme Logan aux autres véhicules de la famille: break, bicorps, pick-up. En outre, l'accord prévoyait - ce qui a été aussi un sujet de négociation sensible - que les deux constructeurs iraniens pourraient développer, sur la plateforme Logan, des véhicules locaux au design spécifique, mais qui ne porteraient pas le logo Renault puisque fabriqués hors du contrôle Renault lié à

la protection de la marque. Cela nous paraissait logique parce que le projet prévoyait que la Logan avait vraiment vocation à devenir le véhicule majoritaire en Iran. Or, on ne peut pas fabriquer un véhicule majoritaire uniquement dans une forme, une marque, un design, d'où l'idée d'une diversification. Cet accord portait aussi sur l'achat à Renault de composants (moteur, boîte de vitesses, essieux…) avec l'apport de pièces locales et comportait une dimension significative de transfert de technologie et de savoir faire. Je crois qu'il ne s'est rien passé jusqu'à présent dans ce sens.

Le taux d'intégration locale en Iran a été un enjeu important dans la négociation. Pour des raisons légitimes, les Iraniens qui rencontrent, comme tous les pays du monde, des problèmes d'emploi et de balance des paiements, souhaitent une véritable industrie automobile, impliquant une fabrication locale des composants la plus importante possible.

**MF: Pourquoi avez-vous choisi une politique d'intégration locale des pièces?**

**LS**: Le taux d'intégration locale en Iran a été un enjeu important dans la négociation. Pour des raisons légitimes, les Iraniens qui rencontrent, comme tous les pays du monde, des problèmes d'emploi et de balance des paiements, souhaitent une véritable industrie automobile, impliquant une fabrication locale des composants la plus importante possible.

Par ailleurs pour Renault, dès lors que l'Iran est un grand marché générant des volumes importants, il est économiquement plus intéressant de s'orienter vers une intégration locale élevée plutôt que sur une structure CKD, qui n'est jamais efficace en termes de coût, car générant des taxes douanières défavorables et nous exposant aux variations des taux de change.

En conséquence, nous avions une volonté commune de parvenir à une forte intégration locale le plus rapidement possible, avec le souci de fixer des taux d'intégration réalisables dans les délais convenus et d'obtenir la garantie de capacités techniques et de qualité répondant au standard Renault.

**MF: Quels sont les avantages pour les usagers et les autorités locales de l'arrivée de Renault dans le parc automobile iranien?**

**LS**: Comme on peut l'observer au cours des débats concernant le prix de l'essence, l'automobile est un sujet essentiel en Iran. Renault était, et est encore, le seul constructeur au monde à proposer un produit moderne adapté au marché iranien. Prenant en compte les problèmes de pollution et de consommation d'essence, la Logan se révèle bien supérieure, à tous égards, aux véhicules de gamme équivalente présents en Iran.

Le marché iranien justifie pleinement une industrie automobile moderne, avec des volumes que l'on trouve dans très peu de pays. Offrant à l'Iran l'opportunité de se construire une base industrielle automobile, le projet Renault rejoignait l'ambition du gouvernement iranien de l'époque de faire de la Logan iranienne ou de ses dérivés locaux un produit d'exportation dans la région ce qui, économiquement, faisait sens.

**MF: Au moment de la conception du contrat, quelle avait été la stratégie**



▲ *Tondar 90*

**de Renault sur le plan des ressources humaines en terme de relations entre expatriés et personnel local?**

**LS**: Dans ses implantations internationales, la stratégie de Renault est toujours d'avoir le minimum possible d'expatriés, pour deux raisons, la première c'est que l'expatrié est une ressource rare et chère, la seconde c'est que l'objet n'est pas d'avoir une politique de type colonial mais une politique de formation locale. En Iran notamment, où les structures industrielles sont constituées d'entreprises préexistantes, un petit noyau d'expatriés assure un rôle d'animation et d'assistance technique.

Que ce soit pour aller en Inde, en Russie, au Japon chez Nissan, nous avons toujours trouvé chez Renault des hommes et des femmes qui aimaient la grande aventure et une bonne dose d'enthousiasme. Nous accordons toujours une grande autonomie à nos expatriés, stimulant qui leur permet un niveau de responsabilité et d'initiatives difficiles à prendre dans le cadre traditionnel de Renault, au centre de la «grande maison».

**MF: Vous avez écrit dans votre livre «Mes années Renault, Entre Billancourt et le marché mondial»[9] qu'il vous semblait évident que Renault s'internationalise afin d'atteindre un développement plus important. Cela signifie-t-il que Renault a d'autres projets d'implantation à l'international?**

**LS**: Il faut aller chercher la croissance là où elle se trouve. Pour connaître les projets de Renault à l'international, il

Dans ses implantations internationales, la stratégie de Renault est toujours d'avoir le minimum possible d'expatriés, pour deux raisons, la première c'est que l'expatrié est une ressource rare et chère, la seconde c'est que l'objet n'est pas d'avoir une politique de type colonial mais une politique de formation locale.

vous faut consulter Carlos Ghosn[10]. Actuellement, la priorité absolue à mes yeux est que Renault s'installe en Chine et devienne un acteur significatif dans ce pays.

En Inde, notre présence se développe bien. Initialement, Mahindra, firme privée indienne, était venue nous proposer d'y implanter la Logan mais les concurrents locaux avaient réussi à faire voter un impôt spécial sur les automobiles de plus de 4 mètres de long. La longueur de la Logan étant de 4,20 mètres, il est clair que cet impôt avait été demandé par les constructeurs locaux pour la bloquer. Depuis, l'Alliance Renault-Nissan a créé un autre partenariat à Chennai[11], pour se développer en Inde avec des automobiles dont la longueur est inférieure à 4 mètres. Pour cette raison et parce que l'habitude indienne est d'avoir des véhicules beaucoup plus petits, la Logan indienne ne joue pas un rôle majeur dans sa version quatre portes plus coffre, en revanche sa version cinq portes est bien accueillie.

**MF: Le départ de Peugeot d'Iran laisse une place vide qui pourrait profiter à Renault Pars ou à d'autres constructeurs asiatiques, je pense à la Corée et à la Chine notamment. Comment voyez-vous l'avenir de l'automobile en Iran dans ce contexte?**

**LS**: Je ne me réjouis pas du départ de Peugeot d'Iran, en partie lié aux sanctions. Dans la mesure où celles-ci sont d'application à tous les constructeurs français, cela crée aussi des contraintes pour Renault. Cela peut conduire à une prise de relais par des constructeurs de pays qui n'adhèrent pas de la même façon à ces sanctions, comme la Chine. Les constructeurs coréens sont très présents sur le marché américain, ils ne voudront donc pas s'exposer en Iran. En revanche, les constructeurs chinois, absents du marché américain, n'ont pas les mêmes contraintes. Mais, à ma connaissance, ils n'ont pas, aujourd'hui, de produits aussi adaptés au marché iranien que les véhicules de base Logan. Le risque est grand, toutefois, que d'autres pays prennent le relais de la France dans ce domaine.

**MF: Malgré les difficultés techniques rencontrées, êtes-vous satisfait du développement de la marque Renault en Iran?**

**LS**: Je ne regrette pas du tout notre présence en Iran. Je pense que Renault était et est encore aujourd'hui la meilleure réponse au défi automobile iranien. Le rythme n'a pas été celui que nous avions espéré mais, si j'excepte la Turquie qui est à cheval entre l'Europe et le Proche-Orient, l'Iran est le seul pays du Proche-Orient qui ait vocation à devenir un grand pays automobile, or l'industrie automobile est une industrie de volume. Naturellement, la réalisation de cette vocation dépend de facteurs qui ne sont pas liés directement à l'automobile. ■

---

1. En persan, Logan s'écrit comme *lagan*, mot signifiant bassine ou cuvette. *Tondar*, plus valorisant car signifiant tonnerre en persan, a été choisi comme nom commercial de la version iranienne de la Logan. 90 évoque X90 nom de code du projet Logan.
2. Renault, IDRO (organisme public iranien en charge de l'industrie automobile), Iran Khodro et Saipa (les deux plus importants constructeurs d'automobiles en Iran) ont signé le 16 mars 2004 un accord pour la création de Renault Pars, société commune détenue à 51% par Renault et 49% par la société iranienne AID Co (entité constituée par IDRO, Iran Khodro et Saipa). Cet accord prévoit que Saipa et Iran Khodro sont chargées de produire et de commercialiser le véhicule construit en Iran sur la base Logan, la société Renault Pars assurant le pilotage du projet. Détentrice de la licence de ce véhicule, Renault Pars est responsable de l'ingénierie et de la qualité, des achats et de la logistique, ainsi que de la coordination de la politique commerciale, du marketing et de l'après-vente.
3. Partenaire japonais de Renault.
4. Président de la République islamique d'Iran de 1997 à 2005.
5. CKD: Sigle anglophone pour Completely Knock-Down, désigne des composants de véhicules livrés en pièces détachées.
6. En Europe, la Logan porte la marque Dacia, du nom du constructeur roumain racheté par Renault.
7. La Peykan avait une consommation de carburant d'environ 22 litres aux 100 km.
8. 103 000 véhicules ont été vendus en Iran en 2012.
9. *Mes années Renault, Entre Billancourt et le marché mondial*, Louis Schweitzer – Le débat Editions Gallimard (2007).
10. Président Directeur Général actuel du groupe Renault.
11. Chennai est l'ancienne Madras, capitale de l'Etat du Tamil Nadu en Inde du sud.

# Le musée Moghaddam à Téhéran

Sara Mirdâmâdi



▲ *Photos: Musée Moghaddam, Téhéran*





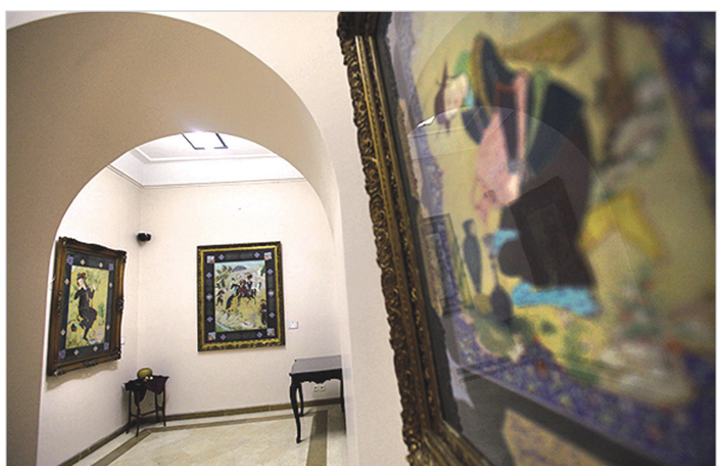


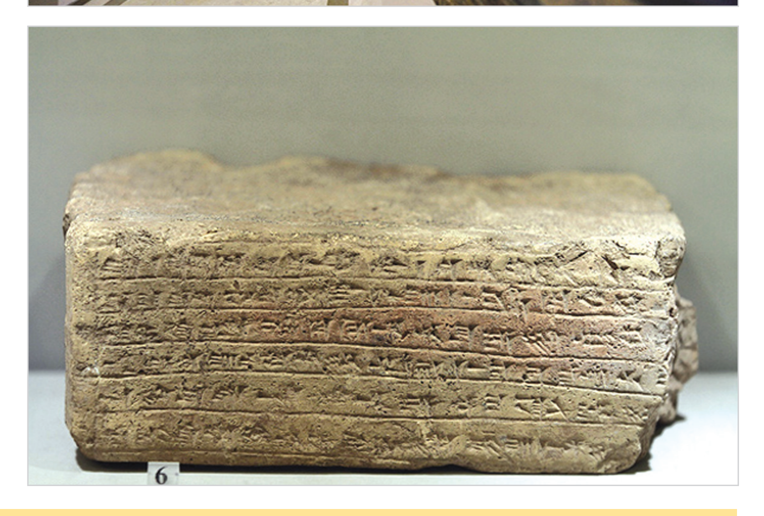
Dans le sud de la capitale iranienne, entre l'avenue Imâm Khomeyni et la place Hassan Abâd, dans l'un des quartiers les plus animés, la maison et le musée Moghaddam constituent un monde à part. En franchissant sa porte, on laisse soudain de côté le vacarme de la ville pour entrer dans une demeure qui conserve une mémoire d'une époque passée.

Cette demeure ancienne appartenait à Mohsen Moghaddam, le cadet des fils de Ehtesâb al-Molk, maire de la ville à l'époque qâdjâre et du règne de Nâssereddin Shâh. Elle fait partie des plus belles maisons anciennes d'Iran, et contient de nombreux objets historiques de valeur. Dès son enfance, Mohsen eut une passion pour le dessin et la peinture, et apprit cet art auprès de Kamâl-ol-Molk – on le voit d'ailleurs assis dans l'un des célèbres tableaux peints de sa classe par le maître lui-même. Par la suite, Mohsen Moghaddam se rendit en Suisse avec son frère Hassan et rentra en Iran durant la Seconde Guerre mondiale. Il retourna en Europe pour étudier l'archéologie et l'histoire, avant de rentrer de nouveau au pays où il dirigea des fouilles à Deylam et à Suse. Il est ainsi considéré comme l'un des premiers archéologues iraniens ayant travaillé aux côtés d'occidentaux. Il est également le fondateur de la faculté des Beaux-arts et a enseigné à l'Université de Téhéran. Avec son épouse francophone, ils accordaient une attention particulière à la conservation des objets historiques précieux menacés de disparition.

La maison, qui est désormais connue sous le nom de musée Moghaddam, est une bâtisse qâdjâre décorée selon le style de l'époque, ayant un *andarouni* (partie "privée" réservée à la famille) et *birouni* (partie








Adresse du musée: Avenue Imâm Khomeyni, entre l'Avenue Sheikh Hâdi et l'Avenue Vali 'Asr, à côté de la Banque Mellat, no. 249. Téléphone: (0098) 21 664 800 74 ou 21 664 800 81.

réservée aux invités). On peut y observer quelques tuiles émaillées précieuses dont certaines sont uniques au monde. L'intérieur contient également une collection de tissus anciens dont la richesse est exceptionnelle. Néanmoins et pour des questions de conservation, elle n'est généralement pas exposée au public, hormis un tissu sous un cadre en verre.

L'ensemble des murs de la maison sont en tuiles émaillées. Il est également possible d'admirer la petite pièce qui constitue l'entrée du sous-sol ornée de pierres anciennes, coquillages et coraux.

Dans son journal, Moghaddam explique comment il s'est procuré la majorité des objets présents dans cette maison: auprès d'antiquaires, de vendeurs divers du bazar, de propriétaires sur le point de détruire leurs demeures historiques, et dont il a racheté l'ensemble des décorations extérieures et intérieures, ainsi que les tuiles émaillées… d'autres objets étaient sur le point d'être sortis du territoire ou d'être achetés par des étrangers, et furent rachetés par Moghaddam. Certaines de ses acquisitions d'objets iraniens ont même été réalisées à l'étranger. D'autres sont des présents offerts à Moghaddam et à sa famille par des ambassadeurs, émissaires culturels, etc. Parmi ces objets, certains sont plus anciens et remarquables que d'autres, comme cette poterie rouge de Tcheshmeh 'Ali datant de 5000 ans av. J.-C. Le bureau général des musées de l'Université de Téhéran qui gère ce musée est toujours en train de procéder à l'expertise de l'ensemble de ces objets. En 1972, Moghaddam a légué la maison ainsi que l'ensemble de ses objets à l'Université de Téhéran. Il est décédé quelques années après, en 1977. Elle fut peu à peu transformée en musée et ouverte au public à partir de 2009.■

# Le désert de Maranjâb: beau lieu de randonnée désertique

Arefeh Hedjâzi

▲ *Photos: Désert de Maranjâb, Arân-Bidgol, province d'Ispahan*

Situé au nord de la région d'Arân-Bidgol dans la province d'Ispahan, le désert de Marandjân est bordé au nord par le lac salé d'Arân-Bidgol, à l'ouest par le désert de Massileh et les lacs salés de Howz Soltân et de Howz Mareh, à l'est par le désert rocheux de Bandrig et au sud par les villes de Kâshân et Arân-Bidgol.

L'altitude moyenne du désert de Maranjâb est d'environ 850 mètres au dessus du niveau de la mer et une grande partie de ce désert est couvert de collines de sable et de collines rocheuses. La biodiversité y est remarquable. Les plantes désertiques qui y poussent sont acclimatées au climat désertique et au sol très salé. On peut notamment citer le *gaz* et le *ghich.* Quant à la faune, elle comprend notamment des loups, des chacals, des hyènes, des fennecs, des lynx, diverses espèces de reptiles, comprenant une large variété de lézards, caméléons, serpents, etc., ainsi que plusieurs espèces de scorpions (la région étant renommée pour ces derniers), ainsi qu'une grande variété d'oiseaux, notamment des aigles et des faucons. Durant ces dernières années, en raison de l'amélioration de la protection de la faune, quelques guépards iraniens y ont également été signalés.

Ce désert est considéré comme offrant de très beaux paysages, ce qui en a fait un lieu de visite et de vacances prisé pour les passionnés de randonnées désertiques, qui apprécient les collines de sable mouvant et les buissons de *tâgh,* aux allures tourmentées par le vent désertique.

A l'est de ce désert, un vieux puits servait auparavant de lieu de halte pour les caravanes, permettant aux chameaux de se désaltérer. Quant à la citadelle de Maranjâb, bâtie dans ce désert près du lac de sel, elle était à l'origine un caravansérail situé sur le trajet de la route de la Soie, où s'arrêtaient les caravanes reliant le Khorâssân et l'Asie centrale à Ispahan, Rey et autres villes de l'ouest de l'Iran. Ce qui transforma ce caravansérail en citadelle défensive en 1603, est une décision de Shâh Abbâs le Grand,





▲ *Le désert: espace privilégié d'observation astronomique*

qui transforma beaucoup d'anciens caravansérails désertiques en citadelles défensives pour empêcher les éventuels assaillants tels que les Ouzbeks et les Afghans, de couper à travers les déserts.

Ainsi, cette citadelle comprend notamment de hautes tours défensives bardées de miradors, gardées autrefois par une troupe de 500 hommes, dont le devoir était de garantir la sécurité des marchandises transitant vers la Chine ou l'Europe. Le *qanât* qui fournit la citadelle en eau douce est également remarquable architecturalement, étant donné qu'il a pu fournir de l'eau douce pendant des siècles alors même que la densité de sel du sol de la région est très supérieure à la moyenne.

Les meilleures saisons pour visiter cette région sont l'automne, l'hiver et le printemps, en particulier durant les secondes moitiés des mois lunaires, le spectacle du désert durant ces longues nuits claires étant à ne pas manquer. Il faut finalement préciser qu'en raison des opportunités offertes par la clarté atmosphérique, ce désert est également un lieu de rassemblement pour les amateurs d'observation astronomique. ■



- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

---

## S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

## فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال
- 1 an 40 000 tomans
- 6 mois 20 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*) — مؤسسه

Nom — نام خانوادگی

Prénom — نام

Adresse — آدرس

Boîte postale — صندوق پستی

Code postal — کدپستی

E-mail — پست الکترونیکی

Téléphone — تلفن

**اشتراک از ایران برای خارج کشور**

- شش ماهه ۷۰۰/۰۰۰ ریال
- یک ساله ۱/۴۰۰/۰۰۰ ریال

**S'abonner d'Iran pour l'étranger**

- 1 an 140 000 tomans
- 6 mois 70 000 tomans

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

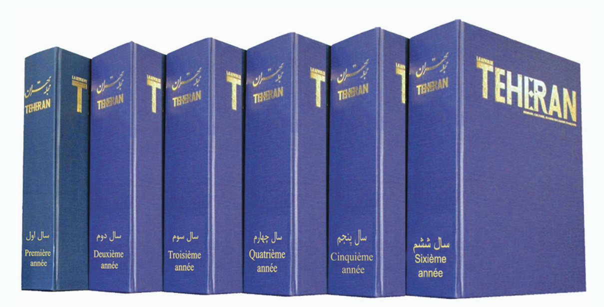
Effectuez votre virement sur le compte :

**Banque Tejarat**
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

**L'édition reliée des quatre-vingt-quatre premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.**




دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم و هفتم مجلهٔ تهران
شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.




## S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

*Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.*

*(Merci d'écrire en lettres capitales)*

**NOM** ______________ **PRENOM** ______________

**NOM DE LA SOCIETE** *(Facultatif)* ______________

**ADRESSE** ______________

**CODE POSTAL** ______________ **VILLE/PAYS** ______________

**TELEPHONE** ______________ **E-MAIL** ______________

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
**IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543**
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

**Point de vente à Paris:**
**Librairie du Pont de Sèvres**
**204 allée du Forum**
**92100 Boulogne**
**Tel: 01 46 08 21 58**

## مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

**مدیر مسئول**
محمد جواد محمدی

**سردبیر**
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

**دبیری تحریریه**
عارفه حجازی

**تحریریه**
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
ژان-پیِر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

**طراحی و صفحه آرایی**
منیره برهانی

**گزارشگر در فرانسه**
میری فِررا
اِلودی برنارد

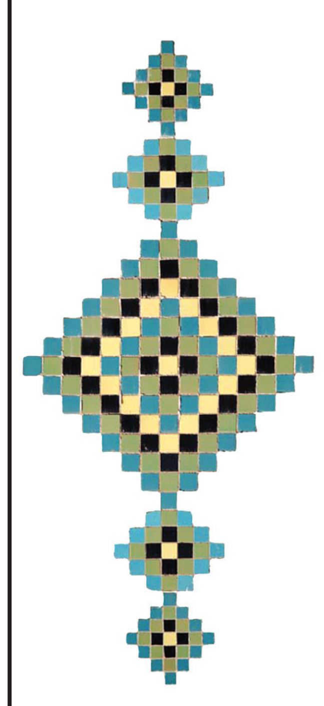
**تصحیح**
بئاتریس ترهارد

**پایگاه اینترنتی**
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

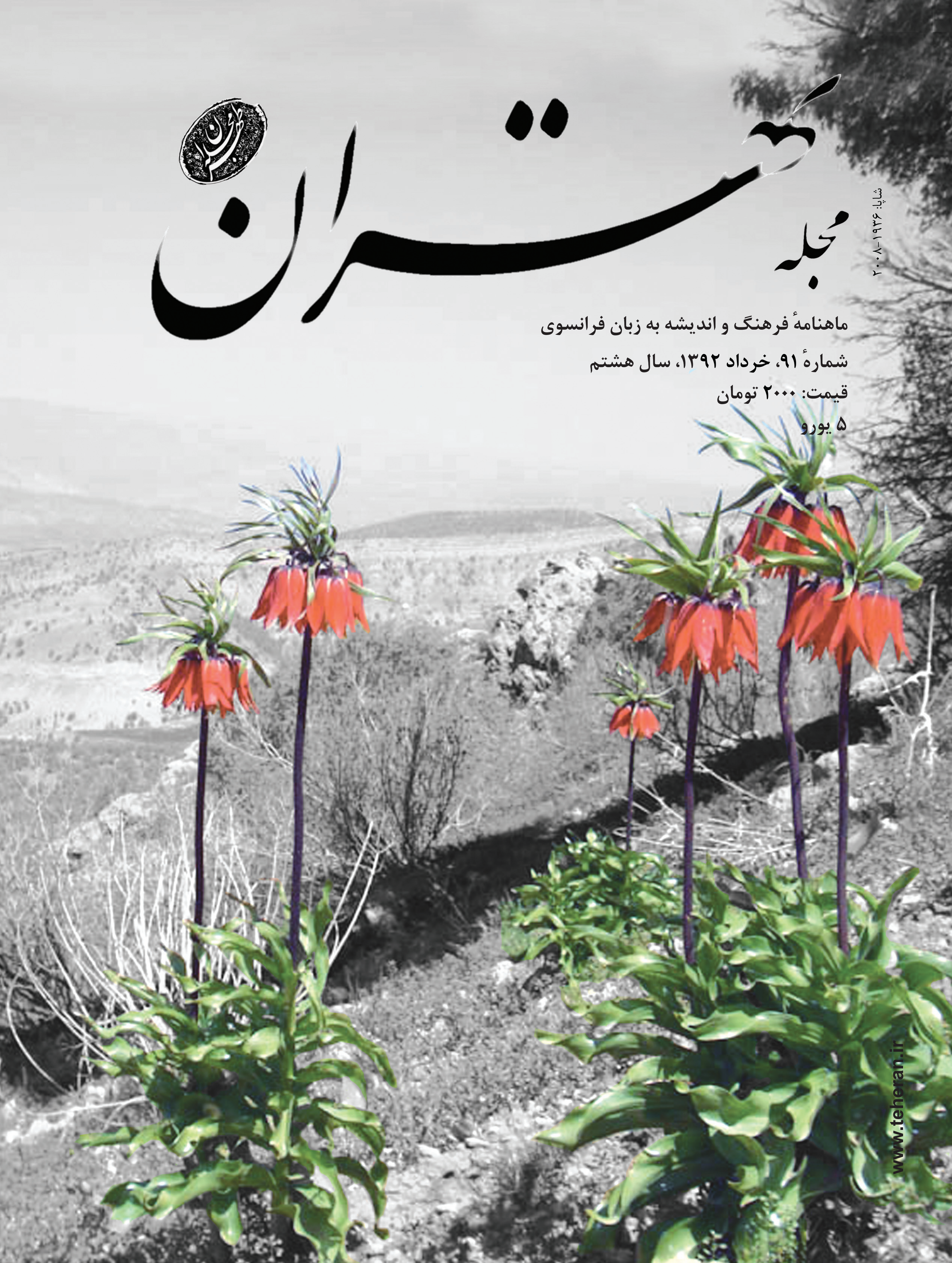


نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰


چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
***Fritillaires impériales, ville de Shirvân, province d'Ilâm, photo de Behzâd Aziziyân***



مجله
تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۹۱، خرداد ۱۳۹۲، سال هشتم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir